



Chefs-d'oeuvre du Pierre Corneille

Pierre Corneille

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PAR FONTENELLE

Pierre Corneille naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomte de Rouen, et de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnaissant[^] pour toute la société. Il se mit d'abord au barreaci, sans goût et sà[^]s succès. Mais une petite occasion fit éclater .[^]n lui un génie tout différent; et ce fut l'amour qui la fit naitroi Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de)a même ville, le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit, plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connaissait pas; et sur ce léger sujet il fit la comédie de Mélitey qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original; on conçut que la comédie allait se perfectionner; et, sur la confiance qu'on eut au nouvel auteur qui paraissait, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudraient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles ; mais outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de Tauteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime ; et tel autre ouvrage qui est assez

beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumières qui lui est propre : les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré ; les bons esprits y atteignent, les excellents le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi, deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles ; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scènes plus agréables surtout ; et c'est ce que Hardy n'avait jamais attrapé : il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avait guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de Méli-te fut que cette pièce était trop simple, et avait trop peu d'événements. Corneille, piqué de

cette critique» fit ClUandre, et y sema les incidents et les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public que pour s'y accommoder. Il parait qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La Galerie duPaUm, la Veuve^ la Suivante^ la Place Rcy-aie, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes, des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il t'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces qui n'attendent pour se déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs grâces. La nature esi toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens, et] à soupçonner qu'il pouvait y avoir des règles. Celle des vingt^ quatre heures fut une des premières dont on s'avisa : mais on n'en faisait pas encore trop grand cas ; témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de CliUindrey imprimée en 1632. a Que si j'ai renfermé cette pièce, dit*il, dans la règle » d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point » mis Méli-tê, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. » Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la » méprisent ; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je)> m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître.)i

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre ; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poème dramatique, inconnues d'abord

ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de Ci/nna,

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après; et depuis ClUandre^ sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages. •

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout à coup Fessor dans Médéôf et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Sénèque ; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvait par lui-même.

Ensuite il retomba dans la comédie : et si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. L Illusion comique^ dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre et qui n'excuse point, par ses agréments, sa bizarrerie et son irrégularité. 11 y domine un personnage de capitain, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol, et qui une fois en sa vie avait empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvait point l'Aurore, qui était couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentaient-ils ? à qui en voulait-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité, ce serait nous faire trop d'honneur.

Après V Illusion mnique^ Corneille se releva plus grand et plus fort que jamais, et fit le Cid. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme

de guerre et un mathématicien qui, de toutes les comédies du monde, ne connaissaient que le Cid, L'horrible barbarie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavone et la turque : elle était en allemand, en anglais, en flamand ; et par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien, et ce qui est plus étonnant, en espagnol : les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenait. M. Pellisson, dans son Histoire de l'Académie^ dit qu'en plusieurs provinces de France il était passé en proverbe de dire : Cela est beau comme le Cid. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtaient pas, et à la cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser

la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisait point; il y voulait joindre encore celle de faire des comédies. Quand le Cid parut, il en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête. Scudéri publia ses Observations sur le Cidy adressées à l'Académie française, qu'il en faisait juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitait puissamment contre la pièce accusée. Mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts voulaient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espèce de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de

déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, et qui était son bienfaiteur? car il récompensait comme ministre ce même mérite dont il était jaloux comme poète; et il semble que cette grande âme ne pouvait pas avoir des faiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie française donna ses sentiments sur le Cid, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette c(tfn)pagne naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devait et à la passion du cardinal et à l'estime prodigieuse que le public avait conçue du Cid, Elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce, et le public en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois pour ainsi dire atteint jusqu'au Cid il s'éleva encore dans les Horaces ; enfin il alla jusqu'à Cinna et à Polyeucte^ au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces pièces-là étaient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre français. 11 lui a donné le premier une forme raisonnable; il l'a porté à son . plus haut point de perfection, et a laissé* son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que Ton jouât Pôlyeucte, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandaient la bien-

séance et la grande réputation que l'auteur avait déjà. Mais, quelques jours après, Voiture vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que Polyeucte n'avait pas réussi comme il pensait ; que surtout le christianisme avait extrêmement déplu. Corneille, alarmé, voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenaient ; mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouait point, parce qu'il était trop mauvais acteur. Était-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit Polyeucte, Ensuite vint le Menteur[^] pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur soit très-agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'était point encore arrivée à Sa perfection. Ce qui dominait dans les pièces, c'étaient[^] l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes ; et c'est pour quoi on prenait presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissaient pas d'être fort plaisantes et pleines d'esprit : témoin le Menteur dont nous parlons. Don Bertrand de Cigral, le Geôlier de soi-même. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie était inconnue ; on ne songeait point aux mœurs et aux caractères ; on allait chercher bien loin le ridicule dans des événements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisait point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme le Menteur eut beaucoup de succès. Corneille lui donna une suite , mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble dé-

sintéressement, dont il tire en même temps le double fruit, et de prévenir Tenvie sur le mal qu'elle en pourrait dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la Suite du Menteur succéda Rodogune, Il a écrit quelque part quQ^ pour trouver ia plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre Rodogune et Cinna ; et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il était pour Rodogune, Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela ; mais peut-être préférerait-il Rodoguney parce qu'elle lui avait extrêmement coûté : il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être voulait-il , en mettant son affection de ce côté-là , balancer celle du public, qui paraît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrais point le différend entre Rodogune et Cinna : il me paraît aisé de choisir entre elles, et je connais quelque pièce de Corj^le que je ferais passer e&core avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de P.lHH|ille , mieux que l'on ne ferait ici , l'histoire de Théodore jÊ^Êbradius , de Dan Sanche â! Aragon y A* Andromède y de Nieamll^X de PertharUê. On y verra .pourquoi Théodore et Don Sanche cKrqgon réussirent fort peu, et pourquoi Pertkarite tomba absolunient. On ne put souffrir dans Théodorç la seule idée du péril de la prostitution ; et si le public était devenu si délicat , à qui Corneille devait-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui, le viol réussissait dans les pièces de Hardy. Il manqua à Don Sanche un suffrage illustrey qui lui fit manquer tous ceux de la cour ; exemple assez commun

de la soumission des Français à de certaines autorités. Enfin un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore sans comparaison plus insupportable dans Pertharite que la prostitution ne l'avait été dans Théodore, Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde; et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre , et déclara qu'il y renonçait dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir ; et cette raison n'est

que trop bonne, surtout quand il s'agit de poésie et des autres talents de rimagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination (et c'est ce qu'on appelle communément esprit dans le monde); ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit ; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté ; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avaient de la noblesse , de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de dur. C'est à peu près ce qui arriva à Corneille : il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie ; mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avait poussé les grands sentiments ^«Pûin que la nature pouvait souffrir qu'ils lassent ; il commZpTde temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi, jj^ml^ertharitey une reine consent à épouser un tyran qu'elle déti^|^ pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que par

cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment , au lieu d'être noble , n'est que dur ; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après Pertharite^ Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de limitation de Jésus^ -ChrisU II y fut porté par des pères jésuites de ses amis , par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvait demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant , si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de rimitation de Jésus- Christy je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers qui était naturelle à Corneille, et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'irait pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en

saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que rirmtcUion en vers. Mais enfin , sollicité par M. Fouquet , et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le surintendant, pour lui faciliter ce retour, et lui ôter toutes les excuses que lui aurait pu fournir la difficulté de trouver des sujets , lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut Œdipe ; Thomas Corneille , son frère , prit Camma , qui était le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : OEdipe réussit fort bien.

La Toison d'Or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi ; et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à]^ pièce, deviennent, par l'art du poète , nécessaires à celle-là ; eff urtout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moArne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce , mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius et Sophonisbe. Dans la première de ces deux pièces, la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe ; et l'idée qu'on pourrait se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. Sophonisbe avait déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès; et Corneille avoue qu'il se trouvait bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avait joui de cet aveu, il en aurait été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'Agésilas est de P. Corneille, puisque son nom y est , et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourrait pas facilement être d'un autre.

Après AgésUaSf vint OthoUj ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empe-

reurs du même pinceau dont il avait peint les vertus de la république.

En ce temps-là, des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre : elles étaient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'allaient pas jusqu'aux beautés sublimes , elles étaient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'était pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très-agréable et d'une élégance qui ne se démentait point, une infinité de traits vifs et naturels , un jeune auteur : voilà ce qu'il fallait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre français. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettait pas d'en avoir : ce soupçon serait très-légitime, si l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Ptyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'aurait pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvait mieux braver son siècle qu'en lui donnant *Attila* digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvait attraper. La scène où *Attila* délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse, fort touchée des choses d'esprit, et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup

d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille sans qu'ils sussent où on les menait. Mais à qui demeura la victoire ? au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulchérie et Suréna^ tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice^ tous deux dignes de la vieillesse

VIE DE CORNEILLE. II

d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul savait faire, et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian , qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout à fait beau. On voit à Suréna une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont faibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle ; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Suréna^ qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait , étant jeune ,

quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi , soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des grâces , soit pour le remercier de celles qu'il en avait reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du père de la Rue , tous deux d'assez longue haleine ; et plusieurs autres petites pièces de M. de Santeuil. Il estimait extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisait fort bien des vers latins ; et il en fit sur la campagne de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en français, mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée , et les mirent encore en latin. Il avait traduit sa première scène de Pompée en vers du style de Sénèque le tragique , pour lequel il n'avait pas d'aversion , non plus que pour Lucain. Il fallait aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la Thébàïde.

Ils ont éhappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelques exemplaires.

Corneille était assez grand et assez plein , l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez , la bouche belle , les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis a la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette ; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce.

Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il

entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait ; et pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire.

Il était mélancolique ; il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence : au fond il était très-aisé à vivre, bon mari, bon parent, tendre, et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse, nul manège : ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour ; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point de ce payslà. Rien n'était égal à son incapacité pour ses affaires que son aversion ; les plus légères lui causaient de Teffroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de Têlre; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, et par des soins qu'il ne pouvait prendre. Il ne s'était point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir: mais, s'il était sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confiait trop peu à son rare mérite, et croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle, il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. 11 a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre, et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui régnaient dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

SUPPLÉMENT

A voir M. de Corneille, on ne l'aurait pas cru capable de faire si bien parler les Grecs et les Romains, et de donner un si grand relief aux sentiments et aux pensées des héros. La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit ; et sa conversation était si pesante, qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. Une grande princesse qui avait désiré le voir et l'entretenir, disait qu'il ne fallait point l'écouter ailleurs qu'à l'hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille se négligeait trop, ou, pour mieux dire, la nature, qui lui avait été si libérale en des choses extraordinaires, l'avait comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auraient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisaient remarquer ses légers défauts, il souriait, et disait : Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la langue française ; peut-être ne se mettait-il pas en peine de cette exactitude.

Quand il avait composé un ouvrage, il le lisait à madame de Fontenelle, sa sœur, qui en pouvait bien juger. Cette dame avait l'esprit fort juste ; et si la nature s'était avisée d'en faire un troisième Corneille, ce dernier n'aurait pas moins brillé que les deux

autres : mais elle devait être ce qu'elle a été pour donner à ses frères un neveu, digne héritier de leur mérite et de leur gloire. Les premières pièces de théâtre de M. de Corneille ont été plus heureuses que parfaites ; les dernières ont été plus parfaites qu'heureuses ; et celles du milieu ont mérité l'approbation et les louanges que le public a données aux premières, moins par lumière que par sentiment. (Vigneul de Marville.)

Simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il (Corneille) prend un mol pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par Targent qui lui en revient ; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède, d'Héraclius; il est roi et un grand roi, il est politique, il est philosophe : il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir ; il peint les Romains : ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. (La Bruyère, chap. xii, des jugeinents.)

Corneille étant venu un jour à la comédie, où il n'avait point paru depuis deux ans, les acteurs s'interrompirent d'eux-mêmes ; le grand Condé, le prince de Conti, et généralement tous ceux qui étaient sur le théâtre, se levèrent; les loges suivirent leur exemple ; le parterre se signala par des battements de mains et des acclamations qui recommencèrent à tous les entr'actes. Des marques d'une distinction si flatteuse devaient être bien embarrassantes pour un homme dont la modestie allait de pair avec le mérite. Si Corneille eût pu prévoir cette espèce de triomphe, personne ne doute qu'il ne se fût abstenu de paraître au spectacle. (Tableau historique de Pesprit des littérateurs^{t. II}, p. 64, 1785, in-S^{**}, 4 vol.)

Je suis au désespoir que vous ayez eu Bajazet par d'autres que par moi... Je voulais vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées; le dénouement n'est point bien

VIE DE CORNEILLE. itt

préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaite-

ment beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine ; sentons-en toujours la différence. Vive notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi. En un mot, c'est le bon goût : tenez-vous-y. (Madame db Sévigné.)

Ce n'est pas la coutume de l'Académie de se lever de sa place dans les assemblées pour personne ; chacun demeure comme il est. Cependant, lorsque M. Corneille arrivait après moi, j'avais pour lui tant de vénération, que je lui faisais cet honneur. C'est lui qui a formé le théâtre français. Il ne t'a pas seulement enrichi d'un grand nombre de belles pièces toutes différentes les unes des autres, on lui est encore redevable de toutes les bonnes de tous ceux qui sont venus après lui. Il n'y a que la comédie où il n'a pas si bien réussi. Il y a toujours quelques scènes trop sérieuses : celles de Molière ne sont pas de même ; tout y ressent la comédie. M. Corneille sentait bien que Molière avait eu cet avantage sur lui ; c'est pour cela qu'il en avait de la jalousie, ne pouvant s'empêcher de le témoigner : mais il avait tort. (Segrais.)

Étant une fois près de Corneille sur le théâtre, à une représentation de Bajazet (1672), il me dit : Je me garderais bien de le dire à d'autres que vous, parce qu'on pourrait croire que j'en parle par jalousie ; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans ce Bajazet qui ait les sentiments qu'il doit avoir, et que l'on a à Constantinople : ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France. Il avait raison, et l'on ne voit pas cela dans Corneille : le Romain y parle comme un Romain , le

Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien , et l'Espagnol comme un Espagnol. (Segrais.)

Faat-il moarir, madame? et, si proche da terme, Votre illustre inconstance est-elle encore si ferme Que les restes d'anfea qne j'avais cm si fort Paissent dans qaatre joars se promettre ma mort?

Tite et Bérénice, acte I, se. il.

L'acteur Baron, qui, lors de la première représentation de cette tragédie, faisait le personnage de Domitian, et qui, en étudiant son rôle, trouvait quelque obscurité dans ces quatre vers, crut son intelligence en défaut, et alla en demander Texplication à Molière, chez qui il demeurerait. Molière, après les avoir lus, avoua qu'il ne les entendait pas non plus : « Mais attendez, dit-il à Baron, M. Corneille doit venir souper avec nous aujourd'hui, et vous lui direz qu'il vous les explique. » Dès que Corneille arriva, le jeune Baron alla lui sauter au cou, comme il faisait ordinairement, parce qu'il l'aimait ; et ensuite il le pria de lui expliquer les vers qui l'embarrassaient : « Je ne les entends pas trop bien non plus, dit Corneille après les avoir examinés quelque temps ; mais récitez-les toujours: tel qui ne les entendra pas les admirera. » [Bolœana,]

M. Corneille, encore fort jeune, se présenta un jour plus triste et plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travaillait. Il répondit qu'il était bien éloigné de de la tranquillité nécessaire pour la composition, et qu'il avait la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement ; et il dit au cardinal qu'il aimait passionnément une fille' du lieutenant général des Andelys, en Normandie, et

qu'il ne pouvait l'obtenir de son père (M. de Lampérière). Le cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. (Fontbneillb, Additions à la Vie de son oncle.)

1 Marie de Lampérière.

La première nuit de ses noces, qui se firent à Rouen , Corneille fut si malade, que Ton répandit à Paris le bruit de sa mort. Un pareil sujet était bien digne d'exercer la plume des poètes, et Ménéage lui fit aussitôt cette épitaphe :

CORNELIUS REDIVIVUS

Doctus ab infemis remeat Cornélius umbris.

Et potuit riddas flectere voce deas, Thréidum numeris vatem
qui dukibus œquat,

Defmit et numeris non potuisse minits.

Les deux Corneille ont épousé les deux demoiselles de Lampérière. Il y avait entre les frères le même intervalle d'âge qu'entre les sœurs; ils ont eu un même nombre d'enfants ; ce n'était qu'une même maison , qu'un même domestique ; ils ont parcouru la même carrière. Enfin, après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, situés en Normandie ; il ne fut fait qu'à la mort de Pierre. (De Boze.)

La distance qui était entre l'esprit des deux Corneille n'en mit aucune dans leur cœur. Us étaient extrêmement unis, et logeaient ensemble. Thomas avait le travail infiniment plus facile que Pierre; et quand celui-ci cherchait une rime, il levait une trappe et la demandait à son frère, qui la lui donnait aussitôt. (VoiSE-

NON

M. Corneille, cinq ou six ans avant sa mort, disait qu'il avait

pris congé du théâtre, et que sa poésie s'en était allée avec ses dents. (Chevreau.)

On a accusé Corneille d'être un homme intéressé , et moins avide de gloire que de gain : Corneille, qu'on sait avoir porté indifférence pour l'argent jusqu'à une insensibilité blâmable; qui n'a jamais tiré de ses pièces que ce que les comédiens lui donnaient, sans compter avec eux; qui fut un an sans remercier Colbert du rétablissement de sa pension ; qui , après avoir vécu sans faire aucune dépense, est mort sans biens ; Corneille enfin, qui a eu le cœur aussi grand que l'esprit, les sentiments aussi nobles que les idées !

Peu de jours avant sa mort, l'argent manquait à cet illustre malade, fort éloigné de thésauriser ; et le roi ayant appris du père de la Chaise la situation critique du grand Corneille, lui envoya deux cents louis. (Le père Tournemine.)

A la fin de cette même année S Corneille mourut; et mon père qui le lendemain de cette mort entra dans les fonctions de di-

recteur, prétendait que c'était à lui à faire faire, pour l'académicien qui venait de mourir, un service, suivant la coutume. Mais Corneille était mort pendant la nuit ; et l'académicien qui était encore directeur la veille prétendait que , comme il n'était sorti de place que le lendemain matin , il était encore dans ses fonctions au moment de la mort de Corneille, et que par conséquent c'était à lui à faire faire le service. Cette dispute n'avait pour motif qu'une généreuse émulation : tous deux voulaient avoir l'honneur de rendre les devoirs funèbres à un mort si illustre. Cette contestation, glorieuse pour les deux parties , fut décidée par l'Académie en faveur de l'ancien directeur ; ce qui donna lieu à ce mot fameux que Benserade dit à mon père : « Nul autre que vous » ne pouvait prétendre à enterrer Corneille ; cependant vous n'avez pu y parvenir. » (L. Racine.)

TRAGEDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

D. FERNAND, premier roi de CastUle.

D. URRAQUE, infante de Gastille.

D. DIÈGUE, père de don Rodrigue.

D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS) gentilshommes cas- D. ALONSEJ tillans.

CHIMÈNE, fiile de don Gomès.

LÉONOR, gouvernante de Tinfante.

ELYIRE, gouvernante de Chimène.

UN PAGE de rinfante.

La scène est à Séville.

SCENE I

CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère? Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :

D estime Rodrigue autant que vous Taimez ;

Et, si je ne m'abuse à lire dans son âme,

D vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois

30 LE GID.

Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix; Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ; Un si charmant dis-

cours ne se peut trop entendre ; Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour La douce liberté de se montrer au jour. Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue? N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance, Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux. Attend l'ordre d'un père à choisir un époux. Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage ; Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit, Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit : « Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle, » Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle, » Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux » L'éclatante vertu de leurs braves aïeux. » Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage » Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image, » Et sort d'une maison si féconde en guerriers, » Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers. » La valeur de son père en son temps sans pareille, » Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ; » Ses rides sur son front ont gravé ses exploits, » Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois. » Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ; » Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. » Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait A tranché ce discours qu'à peine il commençait ; Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.

ACTE I, SCÈNE II. Si

Le roi doit à son fils élire un gouverneur,

Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;

Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance

Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,

Dans un espoir si juste il sera sans rival :

Et puisque don Rodrigue a résolu son père

Au sortir du conseil à proposer l'affaire,

Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,

Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

cmMÈNE.

n semble toutefois que mon âme troublée Refuse cette joie, et s'en trouve accablée. Un moment donne au sort des visages divers. Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

GHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II

L'INFANTE, LÉONOR, un page.

l'infante.

Page, allez avertir Chimène de ma part Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard, Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(Le page rentre.) LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse ; Et dans son entretien je vous vois chaque jour Demander en quel point se trouve son amour.

l'infante.

Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée A recevoir les traits dont son âme est blessée : Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,

22 LE GID.

Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain ; Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes, Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR

Madame, toutefois parmi leurs bons succès Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à Texcès. Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse. Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse? Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux Vous rend-il

malheureuse alors qu'ils sont heureux? Mais je vais trop avant, et deviens indiscreète.

l'infante.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète. Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu. Ecoute quels assauts brave encor ma vertu.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne. Ce jeune cavalier, cet amant que je donne. Je l'aime.

LÉONOR

Vous l'aimez?

l'infante.

Mets la main sur mon cœur, Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur. Comme il le reconnaît.

LÉONOR

Pardonnez-moi, madame, Si je sors du respect pour blâmer cette flamme. Une grande princesse à ce point s'oublier Que d'admettre en son cœur un simple cavalier! Et que dirait le roi, que dirait la Castille? Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

l'infante.

Il m'en souvient si bien, que j'épandrai mon sang Avant que je m'abaisse à démentir mon rang. Je te répondrais bien que dans les belles âmes Le seul mérite a droit de produire des flammes ;

ACTE I, SCÈNE II

Et, si ma passion cherchait à s'excuser.

Mille exemples fameux pourraient Fautoriser :

Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;

La surprise des sens n'abat point mon courage ;

Et je me dis toujours qu'étant fille de roi.

Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.

Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,

Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.

Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,

Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.

Ne t' étonne donc plus si mon âme gênée

Avec impatience attend leur hyménée :

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.

Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui ;

C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture ;

Et, malgré la rigueur de ma triste aventure.

Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,

Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable. Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable : Je travaille à le perdre, et le perds à regret; Et de là prend son cours mon déplaisir secret. Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ; Je sens en deux partis mon esprit divisé. Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé. Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite : Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite. Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas, Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LÉONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire, Sinon que de vos maux avec vous je soupire : Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent : Mais, puisque dans un mal si doux et si cuisant Votre vertu combat et son charme et sa force.

n LE CID.

En repousse Fassaut, en rejette Tamorce, Elle rendra le calme à vos esprits flottants, Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps : Espérez tout du ciel ; il a trop de justice Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

l'infante.

Ma plus douce espérance est de perdre Fespoir.

LE PAGE

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

l'infante, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

l'infante.

Non ; je veux seulement, malgré mon déplaisir, Remettre mon visage un peu plus à loisir. Je vous suis.

SCÈNE III

L'INFANTE seule.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède.

Mets enfin quelque borne au mal qui me possède. Assure mon repos, assure mon honneur.

Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur. Cet hyménée à trois également importe ; Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte. D'un Uen conjugal joindre ces deux amants. C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments. Mais je tarde un peu trop : allons trouver Chimène, Et par son entretien soulager notre peine.

ACTE I, SCENE IV

D VOUS fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes : Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ; Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ; La faveur l'a pu faire autant que le mérite. Mais on doit ce respect au pouvoir absolu, De n'examiner rien quand un roi l'a voulu. A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ; Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre. Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ; Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis : Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ; Et le nouvel éclat de votre dignité Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité. Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ; Montrez-lui comme il faut régir une province, Faire trembler partout les peuples sous sa loi. Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi , Joignez à ces vertus celles d'un capitaine : Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine, Dans le métier de Mars se rendre sans égal. Passer les jours entiers et les nuits à cheval. Reposer tout armé, forcer une muraille.

Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille : Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait, Exphquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de Tenvie, Il lira seulement Thistoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions, Il verra comme il faut dompter des nations, Attaquer une place, ordonner une armée, Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ; Un prince dans un livre apprend mal son devoir. Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années Que ne puisse égaler une de mes journées? Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui, Et ce bras du royaume est le plus ferme appui. Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ; Mon nom sert de rempart à toute la Castille : Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois. Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois. Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire, Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire : Le prince à mes côtés ferait dans les combats L'essai de son courage à l'ombre de mon bras; Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ; Et, pour répondre en hâte à son grand caractère. Il verrait. . .

Je le sais, vous servez bien le roi.

Je vous ai vu combattre et commander sous moi : Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace, Votre rare valeur a bien

rempli ma place : Enfin, pour épargner les discours superflus, Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus. Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

ACTE I, SCÈNE IV

D. DIÈGUE

Qui Ta gagné sur vous Favait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux Texercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous Tavez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE

Le roi, cpiand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas! Moi?

D. DIÈGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence.

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.) D. DIÈGUE, mettant répée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront, Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIÈGUE

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain, Si ce honteux trophée avait chargé ma main. Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

28 LE GID.

Pour son instruction, Thistoire de ta vie ; D'un insolent discours ce juste châtement Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE V

D. DIÈGUE

o rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ? Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire, Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire, Tant de fois affermi le trône de son roi. Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ? o cruel souvenir de ma gloire passée ! Œuvre de tant de jours en un jour effacée ! Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur ! Précipice élevé d'où tombe mon honneur ! Faut-il de votre éclat voir triompher le comte. Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ? Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ; Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ; Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne, Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne. Et toi, de mes exploits glorieux instrument. Mais d'un

corps tout de glace inutile ornement, Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense. M'as servi de parade, et non pas de défense, Va, quitte désormais le dernier des humains. Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

ACTE I, SCÈNE VI

D. RODRIGUE

Tout autre que mon père L'éprouverait sur Theure.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux ! Je reconnais mon sang à ce noble courroux ; Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte. Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ; Viens me venger.

D. RODRIGUE

De quoi?

D. DIÈGUE

D'un affront si cruel, Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ; D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie; Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ; Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir. Je le remets au tien pour venger et punir. Va contre un arrogant éprouver ton courage : Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ; Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter. Je te donne à combattre un homme à redouter ; Je l'ai vu , tout couvert de sang et de poussière , Porter partout

l'efiroi dans une armée entière. J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus ; Et pour t'en dire encore quelque chose de plus , Plus que brave soldat, plus que grand capitaine, \j est. . •

D. RODRIGUE

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE

D. DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour :

30 LE GID.

Mais qui peut vivre infAme est indigne du jour ; Plus Toffenseur est cher, et plus grande est Toffense. Enfin tu sais Taffront, et tu tiens la vengeance : Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi , Montre-toi digne fils d'un père tel que moi. Accablé des malheurs où le destin me range , Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE VII

D. RODRIGUE

Percé jusques au fond du cœur D une atteinte imprévue aussi bien que mortelle , Miséra^jle vengeur d'une juste querelle , Et

malheureux objet d'une injuste rigueur. Je demeure immobile, et mon âme abattue Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé ,

o Dieu, rétrange peine!

En cet affront mon père est l'offensé, Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse : Il faut venger un père, et perdre une maîtresse. L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras. Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme, Ou de vivre en infâme.

Des deux côtés mon mal est infini.

o Dieu, l'étrange peine!

Faut-il laisser un affront impuni?

Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour.

Noble et dure contrainte, aimable tyrannie ! Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.

ACTE I, SCÈNE VII

L'un me rend malheureux, Fautre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse, Mais ensemble amoureuse, Digne

ennemi de mon plus grand bonheur.

Fer qui cause ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ; J'attire en me vengeant sa haine- et sa colère; J'attire ses mépris en ne me vengeant pas. À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle. Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine.

Allons mon âme ; et puisqu'il faut mourir. Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire , Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ! Respecter un amour dont mon âme égarée Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser suborneur.

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur. Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.

Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse. Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence ; Courons à la vengeance ; Et, tout honteux d'avoir tant balancé.

Ne soyons plus en peine (Puisque aujourd'hui mon père est Toffensé), Si l'offenseur est père de Chimène.

SCENE I

D. ÂRUS, LE COMTE.

LE COMTE

Je Tavoue entre nous, mon sang un peu trop chaud S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut. Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARTAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède : n y prend grande part ; et son cœur irrité Agira contre vous de pleine autorité.

Aussi vous n'avez point de valable défense. Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense, Demandent des devoirs et des submissions Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie. Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux : Il a dit, JE LE veux; désobéirez-vous?

LE COMTE

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime. Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ; Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

ACTE II, SCÈNE I

D. ÂRUS.

Quoi qu'on lasse d'illustre et de considérable , Jainais à son sujet un roi n'est redevable. Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir. Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ÂRIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi. Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice, Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain. . .

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main, n a trop d'intérêt lui-même en ma personne. Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS

Souffrez que la raison remette vos esprits. Prenez un bon conseil.

LE COMTE

Le conseil en est pris.

D. ARIAS

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE

Le sort en est jeté, monsieur; n'en parlons plus.

D. ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre. Avec tous vos lauriers, craignez encore le foudre.

34 LE GID.

LE COMTE

Je Tattendrai sans peur.

D. ARIÂS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces. J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces ; Et Ton peut me réduire à vivre sans bonheur, Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

LE COMTE, D. RODRIGUE

D. RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

D. RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui.

D. RODRIGUE

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu, La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

D. RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte, Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE

Que m'importe?

D. RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

ACTE II, SCÈNE II

LE COMTE

Jeune présomptueux !

D. RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées La valeur
n'attend point le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain, Toi qu'on n'a jamais
vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE

Oui ! tout autre que moi Au seul bruit de ton nom pourrait
trembler d'effroi. Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte. J'attaque en témé-
raire un bras toujours vainqueur ; Mais j'aurai trop de force,
ayant assez de cœur. À qui venge son père il n'est rien d'impos-
sible. Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ; Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille, Mon âme avec plaisir te destinait ma fille. Je sais ta passion et suis ravi de voir Que tous ces mouvements cèdent à ton devoir; Qu'ils n'ont point affaibU cette ardeur magnanime ; Que ta haute vertu répond à mon estime ; Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait. Je ne me trompais point au choix que j'avais fait. Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse : J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.

36 LE GID.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;

Dispense ma valeur d'un combat inégal;

Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

On te croirait toujours abattu sans effort;

Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie : I

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE. j

Retire-toi d'ici. !

D. RODRIGUE. i

Marchons sans discourir. :

LE COMTE

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE

As-tu peur de mourir?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir ; et le fils dégénère Qui survit un moment à l'honneur de son père.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR

l'infante.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur; Fais agir ta constance en ce coup de malheur; Tu reverras le calme après ce faible orage ; Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage, Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

chimène.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer. Un orage si prompt qui trouble une bonace D'un naufrage certain nous porte la menace ; Je n'en saurais douter, je pérís dans le port. J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord ;

ACTE H, SCÈNE III

Et je vous en contais la charmante nouvelle,

Au malheureux moment que naissait leur quereUe,

Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous Ta fait,

D'mie si douce attente a ruiné Teffet.

Maudite ambition, détestable manie.

Dont les plus généreux souffirent la tyrannie !

Honneur impitoyable à mes plus chers désirs.

Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!

l'infante.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre : Un moment Ta fait naître, un moment va l'éteindre. Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder. Puisque déjà le roi les veut accommoder ; Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible. Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE

Les accommodements ne font rien en ce point : De si mortels affronts ne se réparent point. En vain on fait agir la force ou la prudence ; Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence. La haine que les cœurs conservent au dedans Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

l'infante.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène Des pères ennemis dissipera la haine ; Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CmMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère : Don Diègue est trop altier, et je connais mon père. Je sens couler des pleurs que je veux retenir; Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

l'infante.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMÈNE

Rodrigue a du courage.

38 LE GID.

l'infante.

Il a trop de jeunesse.

GHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup ; n est trop amoureux pour te vouloir déplaire; Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

GHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui ! Et, s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui? Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage! Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage. Mon es-

prit ne peut qu'être ou honteux ou confus De son trop de respect,
ou d'un juste refus.

l'infante.

Chimène a l'âme haute, et, quoique intéressée. Elle ne peut
souffrir une basse pensée ; Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant, Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage, Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

GHIMÈNE.

Ah! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

L'INFANTE, LÉONOR

l'infante.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude! Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ; Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit. Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine ; Et leur division, que je vois à regret, Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR

Cette haute vertu qui règne dans votre Ame Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme?

l'infante.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi Pompeuse et triomphante elle me fait la loi ; Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère. Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère; Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage, Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

l'infante.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison.

Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison! Et lorsque le malade aime sa maladie, Qu'il a peine à souffrir que Ton y remédie !

LÉONOR

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux ; Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

l'infante.

Je ne le sais que trop ; mais si ma vertu cède, Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède. Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat, Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat. Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte. Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte! J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits Les royaumes entiers tomberont sous ses lois ; Et mon amour flatteur déjà se persuade Que je le vois assis au trône de Grenade, Les Maures subjugués trembler en l'ado-

rant, L' Aragon recevoir ce nouveau conquérant. Le Portugal se rendre, et ses nobles journées Porter de là les mers ses hautes destinées; Du sang des Africains arroser ses lauriers ; Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers, Je l'attends de Rodrigue après cette victoire, Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR

Mais, madame, voyez où vous portez son bras, * Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage ; Ds sont sortis ensemble : en faut-il davantage?

LÉONOR

Eh bien ! ils se battront, puisque vous le voulez ; Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

l'infante.

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare; •

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE

D. FERNAND

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable ! Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS

Je Tai de votre part longtemps entretenu. J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire A si peu de respect et de soin de me plaire ! n offense don Diègue, et méprise son roi ! Au milieu de ma cour il me donne la loi ! Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine, Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ; Fût-il la valeur même, et le dieu des combats, n verra ce que c'est que de n'obéir pas. Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence, Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ; Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui, Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle ; On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ; Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement, Un cœur si généreux se rend malaisément. Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

42 LE GID.

B. SANCHE

J'obéis, et me tais ; mais, de grâce encor, sire, Deux mots en sa défense.

D. FERNAND

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions Ne se peut abaisser à des submissions : Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ; Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte. Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur, Et vous obéirait, s'il avait moins de cœur. Commandez que son bras, nourri dans les alarmes. Répare cette injure à la pointe des armes ; Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra, Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge.

Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un roi dont la prudence a de meilleurs objets

Est meilleur ménager du sang de ses sujets :

Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,

Comme le chef a soin des membres qui le servent.

Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ;

Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;

Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire.

Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.

D'ailleurs l'affront me touche; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même.
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS

Les Maures ont appris par force à vous connaître ,

ACTE II, SCÈNE VU

Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur De se plus hasarder
contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND

Ils ne verront jamais , sans quelque jalousie ,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir F Andalousie;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé.
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville

Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près , et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS

Us savent aux dépens de leurs plus dignes têtes Combien votre
présence assure vos conquêtes : Vous n'avez rien à craindre.

D. fernând.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger ; Et vous n'ignorez pas
qu'avec fort peu de peine Un flux de pleine mer jusqu'ici les
amène. Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs, L'avis étant
mal sûr, de paniques terreurs. L'effroi que produirait cette
alarme inutile. Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port, C'est assez pour
ce soir.

**D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE , D.
ARIAS**

D. ALONSE

Sire, le comte est mort.

Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance; Et j'ai voulu
dès lors prévenir ce malheur.

44 LE GID.

D. ALONSE

Chimène à vos genoux apporte sa douleur; Elle vient tout en
pleurs vous demander justice.

D. FERNAND

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse, Ce que le comte
a fait semble avoir mérité Ce digne châtiment de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse être sa peine , Je ne puis
sans regret perdre un tel capitaine. Après un long service à mon
État rendu, Après son sang pour moi mille fois répandu, A
quelques sentiments que son orgueil m'oblige. Sa perte m'affai-
blit, et son trépas m'afflige.

**D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D.
SANCHE, D. ARIAS**

D. ALONSE

CHIMÈNE

Sire, sire, justice.

D. DIÈGUE

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE

Je demande justice.

D. DIÈGUE

Entendez ma défense.

CHIMÈNE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence : Il a de votre sceptre abattu le soutien , Il a tué mon père.

D. DIÈGUE

Il a vengé le sien.

ACTE II, SCÈNE VIII

OHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir. Chimène, je prends part à votre déplaisir; D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(À D. Diègue.)

Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE

Sire , mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang Couler à gros bouillons de son généreux flanc; Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles , Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles, Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux De se voir répandu pour d'autres que pour vous, Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre, Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre. J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur; Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur. Sire , la voix me manque à ce récit funeste ; Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie. Je vous l'ai déjà dit , je l'ai trouvé sans vie ; Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir. Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ; Ou plutôt sa valeur en cet état réduite Me parlait par sa plaie, et hâ-

tait ma poursuite ; Et, pour se faire entendre au plus juste des rois, Par cette triste bouche elle empruntait ma voix. Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance

46 tE CID.

Règne devant vos yeux une telle licence ; Que les plus valeureux, avec impunité, Soient exposés aux coups de la témérité ; Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire, Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire. Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir. Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance, Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance. Vous perdez en la mort d'un homme de son rang; Vengez-la par une autre, et le sang par le sang. Immolez, non à moi, mais à votre couronne. Mais à votre grandeur, mais à votre personne ; Inunolez, dis*je, sire, au bien de tout l'État Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE

Qu'on est digne d'envie Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie! Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux. Au bout de leur carrière , un destin malheureux ! Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire, Moi, que jadis partout a suivi la victoire, Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu. Recevoir un affront et demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade. Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade , Ni tous vos ennemis, ni tous mes ennemis, Le comte en votre cour Fa fait presque à vos yeux. Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage Que lui donnait sur moi l'im-

puissance de l'âge. Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le har-
nois. Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois, Ce bras, ja-
dis l'effroi d'une armée ennemie. Descendaient au tombeau tout
chaînés d'infamie,

ACTE II, SCÈNE VIII

Si je n'eusse produit un fils digne de moi , Digne de son pays, et
digne de son roi. n m'a prêté sa main , il a tué le comte ; n m'a
rendu l'honneur, il a lavé ma honte. Si montrer du courage et du
ressentiment, Si venger un soufflet mérite un châtiment , Sur
moi seul doit tomber l'éclat de la tempête : Quand le bras a failli.
Ton en punit la tête. Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos
débats. Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras. Si Chimène se
plaint qu'il a tué son père, n ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu
faire. Immolez donc ce chef que les ans vont ravir, Et conservez
pour vous le bras qui peut servir. Aux dépens de mon sang satis-
faites Chimène : Je n'y résiste point , je consens à ma peine ; Et,
loin de murmurer d'un rigoureux décret. Mourant sans déshon-
neur, je mourrai sans regret.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée. Mérite en
plein conseil d'être délibérée. Don Sanche, remettez Chimène en
sa maison. Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison. Qu'on
me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE

n est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE

M' ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

48 LE GID.

D. RODRIGUE, ELVIRE

ELVIRE

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil De paraître en des lieux que tu remplis de deuil? Quoi! viens-tu jusqu'ici braver Tombre du comte? Ne Tas-tu pas tué?

D. RODRIGUE

Sa vie était ma honte; Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort ! Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.

Ne me regarde plus d'un visage étonné ;

Je cherche le trépas après l'avoir donné.

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :

Je mérite la mort de mériter sa haine ,

Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain.

Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence; A ses premiers transports dérobe ta présence. Va, ne t'expose point aux premiers mouvements

ACTE 111, SCÈNE II

Que poussera Tardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère, Et j'évite cent morts qui me vont accabler, Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée. Et n'en reviendra point que bien accompagnée. Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci. Que ne dira-t-on point si Ton te voit ici? Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère. L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père? Elle va revenir ; elle vient, je la voi : Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. SANCHE

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes ; Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ; Et je n'entreprends pas, à force de parler. Ni de vous adoucir, ni de vous consoler. Mais si de vous servir je puis être capable, Employez mon épée à punir le coupable ; Employez mon amour à venger cette mort : Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE

Malheureuse !

D. SANCHE

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,

50 LE GID.

Que bien souvent le crime échappe à sa longueur ; Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes. Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes : La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

cmMÈNE.

C'est le dernier remède; et, s'il y faut venir, Et que de mes malheurs cette pitié vous dure. Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SÂNGHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend ; Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III

CHIMÈNE, ELVIRE

GHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte , De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ; Je puis donner passage à mes tristes soupirs ; Je puis t' ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs. Mon père est mort, Elvire ; et la première épée Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée. Pleurez, pleurez, mes yeux, et fon-

dez-vous en eau! La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau, Et m'oblige à venger, après ce coup funeste, Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE

Ah ! que mal à propos Dans un malheur si grand tu parles de repos ! Par où sera jamais ma douleur apaisée, Si je ne puis haïr la main qui l'a causée? Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel, Si je poursuis un crime, aimant le criminel !

ACTE m, SCÈNE III

ELVIRE

n vous prive d'un père, et vous Taimez encore !

GHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je Tadore ; Ma passion s'oppose à mon ressentiment ; Dedans mon ennemi je trouve mon amant ; Et je sens qu'en dépit de toute ma colère, Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père : Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend. Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant : Mais, en ce dur combat de colère et de flamme, Il déchire mon cœur sans partager mon âme ; Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir , Je ne consulte point pour suivre mon devoir ; Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige. Rodrigue m'est

bien cher, son intérêt m'afflige ; Mon cœur prend son parti ;
mais, malgré son effort, Je sais ce que je suis, et que mon père est
mort.

ELVIRE

Pensez- vous le poursuivre?

CHIMÈNE

Ah ! cruelle pensée !

Et cruelle poursuite où je me vois forcée ! Je demande sa tête,
et crains de l'obtenir : Ma mort suivra la sienne, et je le veux
punir!

ELVIRE

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique , Ne vous im-
posez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi ! mon père étant mort et presque entre mes bras.

Son sang crierà vengeance, et je ne l'orrai pas !

Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes.

Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !

Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur

Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable, Contre un amant si cher : vous avez assez fait , Vous avez vu le roi, n'en pressez point F effet : Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

GHIMÈNE.

n y va de ma gloire, il faut que je me venge , Et, de quoi que nous flatte un désir amoureux. Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

GHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout, que pensez-vous donc faire?

GHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui. Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

D. RODRIGUE, GHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre, Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

GHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi? Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE

N'épargnez point mon sang : goûtez, sans résistance, La douceur de ma perte et de votre vengeance.

GHIMÈNE.

Hélas!

D. RODRIGUE

Écoute-moi.

ACTE III, SCÈNE IV

GHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE

Un moment.

CHIMÈNE

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE

Quatre mots seulement ; Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

D. RODRIGUE

MaChimène...

GHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux.

Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine. Pour croître ta colère,
et pour hâter ma peine.

GHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE

Plonge-le dans le mien ; Et fais-lui perdre ainsi la teinture du
tien.

CHIMÈNE

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue Le père par le fer,
la fdle par la vue ! Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir : Tu
veux que je f écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter Tenvie De finir par tes
mains ma déplorable vie ; Car enfin n'attends pas de mon affec-
tion Un lâche repentir d'une bonne action.

L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte Déshonorait
mon père, et me couvrait de honte.

Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur,

J'avais part à Taffront, j'en ai cherché Fauteur :

Je Tai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;

Je le ferais encor, si j'avais à le faire :

Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,

Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi ;

Juge de son pouvoir : dans une telle offense

J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance.

Réduit à te déplaire ou souffrir un affront,

J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt ,

Je me suis accusé de trop de violence ;

Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,

A moins que d'opposer à tes plus forts appas

Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;

Que, malgré cette part que j'avais en ton âme,

Qui m'aima généreux me haïrait infâme ;

Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix.
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et quoique j'en soupire.
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire ;
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte, et pour te mériter;
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce heu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.
GHIMÈNE.

Ah ! Rodrigue , il est vrai , quoique ton ennemie. Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ; Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs. Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs. Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,

ACTE III, SCÈNE IV

Demandait à Tardeur d'un généreux courage :

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;

Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.

Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;

Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :

Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,

Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.

Hélas! ton intérêt ici me désespère.

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,

Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir

L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir ;

Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,

Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.

Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;

Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;

Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine.

Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Car enfin, n'attends pas de mon affection

De lâches sentiments pour ta punition.

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice.
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau. Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre? Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ; C'est d'un autre que loi qu'il me faut l'obtenir.

Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne. Ta générosité doit répondre à la mienne ; Et pour venger un père emprunter d'autres bras, Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre

pas : Ma main seule du mien a su venger l'offense, Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

cmMÈNE.

Cruel! à quel propos sur ce point t' obstiner? Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner! Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage. Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse, Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce? Au nom d'un père mort, ou de notre amitié. Punis-moi par vengeance , ou du moins par pitié. Ton malheureux amant aura bien moins de peine A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE

Tu le dois.

cmMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits? Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure. Que ne publieront point

l'envie et l'imposture! Force-les au silence, et, sans plus discourir.
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;

ACTE III, SCÈNE IV

Et je veux que la voix de la plus noire envie Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis, Sachant que je t'adore et que je te poursuis. Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime. Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ; Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard. La seule occasion qu'aura la médisance.

C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence : Ne lui donne point heu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE

Que je meure!...

cmMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère, Je ferai mon possible à bien venger mon père; Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir, Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE

o miracle d'amour!

CHIMÈNE

o comble de misères!

D. RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE

Rodrigue, qui l'eût cru...

D. RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit..

CHIMÈNE

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît?

D. RODRIGUE

Et que si près du port, contre toute apparence. Un orage si prompt brisât notre espérance?

GHIHÈNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE

Ah! regrets superflus!

GHIMÈNE

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE

Adieu ; je vais traîner une mourante vie, Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

GHIMÈNE.

Si j'en obtiens Teffet, je t'engage ma foi De ne respirer pas un moment après toi. Adieu; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

GHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer. Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V

D. DIÈGUE

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :

Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;

Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon Ame en sent l'atteinte ;
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile.
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous Ueux, dans une nuit si sombre.
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;

ACTE III, SCÈNE VI

Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.

Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.

Justes cieux! me trompé-je encore à l'apparence,

Ou si je vois enfin mon unique espérance !

C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés,

Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE

D. DIÈGUE

Rodrigue , enfin le ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE

Héks!

D. DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie ; Laisse-moi prendre haleine afin de te louer. Ma valeur n'a point lieu de te désavouer; Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace Fait bien revÎÂTe en toi les héros de ma race : C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens; Ton premier coup d'épée égale tous les miens : Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée Par cette grande épreuve atteint ma renommée. Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur, Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur, Viens baiser cette joue, et reconnais la place Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi ,
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme :
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.
Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie , et tu me rends ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses;

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE

Ah! que me dites-vous?

D. DIÈGUE

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE

Mon honneur offensé sur moi-même se venge ;

Et vous m'osez pousser à la honte du change!

L'infamie est pareille, et suit également

Le guerrier sans courage , et le perfide amant.

A ma fidélité ne faites point d'injure;

Souffrez-moi généreux sans me rendre paillard;

Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;

Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;

Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,

Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;

ACTE m, SCÈNE VI

Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras. La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée, Croit surprendre la ville et piller la contrée. Les Maures vont descendre ; et le flux et la nuit Dans une heure à nos murs les amène sans bruit. La cour est en désordre, et le peuple en alarmes; On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes. Dans ce malheur public mon bonheur a permis Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis. Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle, Se venaient tous offrir à venger ma querelle. Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains Se tremperont bien mieux au sang des Africains. Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande; C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande. De ces vieux ennemis va soutenir l'abord : Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort; Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ; Fais devoir à ton roi son salut à ta perte ; Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front. Ne borne pas ta gloire à venger un affront. Porte-la plus avant; force par ta vaillance Ce monarque au pardon, et Ghimène au silence; Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur C'est l'unique moyen de regagner son cœur. Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles; Je t'arrête eji discours, et je veux que tu voles. Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

•I LE GID.

SCENE I

CHIMÈNE, ELVIRE

GHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE

Vous ne croiriez jamais comme chacun Tadmire,

Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,

De ce jeune héros les glorieux exploits.

Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;

Leur abord fut bien prompt , leur fuite encor plus prompte ;

Trois heures de combat laissent à nos guerriers

Une victoire entière et deux rois prisonniers.

La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

GHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ; Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

GHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges, Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur. Son ange tutélaire, et son libérateur.

GHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence ;

ACTE IV, SCÈNE II

Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés , Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés. Et demande pour grâce à ce généreux prince Qu'il daigne voir la main qui sauve la province

CHIMÈNE

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE

Reprenons donc aussi ma colère affaibUe : Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie? On le vante, on le loue, et mon cœur y consent! Mon honneur est muet, mon devoir impuissant! Silence,

mon amour, laisse agir ma colère; S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ; Ces tristes vêtements , où je lis mon malheur. Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur; Et, quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime. Ici tous les objets me parlent de son crime. Vous qui rendez la force à mes ressentiments, Voile, crêpes, habits, lugubres ornements. Pompe où m'ensevelit sa première victoire, Contre ma passion soutenez bien ma gloire ; Et, lorsque mon amour prendra trop de pouvoir, Parlez à mon esprit de mon triste devoir. Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE

Modérez ces transports, voici venir Tinfante.

SCÈNE II

l'infante, chimène, léonor, elvire.

l'infante.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ; Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

64 LE GID.

GHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie ,

Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,

Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.

Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes ,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes :
n a sauvé la ville , il a servi son roi ;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.
l'infante.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.
cmMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ; Et je l'entends
partout publier hautement Aussi brave guerrier que malheureux
amant.

l'infante.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire? Ce jeune Mars
qu'il loue a su jadis te plaire; Il possédait ton âme, il vivait sous
tes lois, Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

GHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice.

Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.

On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :

Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.

Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !

Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :

Cependant mon devoir est toujours le plus fort.

Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

l'infante.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ; L'effort que tu te fis parut si magnanime, Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour Admirait ton courage et plaignait ton amour. Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

ACTE IV, SCÈNE II

CHIMÈNE

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

l'infante.

Ce qui fut juste alors ne Test plus aujourd'hui. Rodrigue maintenant est notre unique appui , L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore, Le soutien de Castille, et la terreur du Maure. Le roi même est d'accord de cette vérité, Que ton père en lui seul se voit ressuscité; Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique. Tu poursuis en sa mort la ruine publique. Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis De livrer sa patrie aux mains des ennemis? Contre nous ta poursuite est-elle légitime? Et pour être punis avons-nous part au crime? Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser : Je

te voudrais moi-même en arracher l'envie : Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté; Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité. Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse, Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse, Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers, J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

l'infante.

C'est générosité quand, pour venger un père. Notre devoir attaque une tête si chère; Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang. Quand on donne au public les intérêts du sang. Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme; n sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme. Que le bien du pays t'impose cette loi : Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi?

66 LE GID.

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

l'infante.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire. Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE. D. SANCHE

Généreux héritier d'une illustre famille

Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés.

Que l'essai de la tienne a sitôt égalés.

Pour te récompenser ma force est trop petite ;

Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Le pays déUvré d'un si rude ennemi,

Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,

Et les Maures défaits avant qu'eu ces alarmes

J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes.

Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi

Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.

Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :

Us t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.

Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur.

Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid; qu'à ce grand nom tout cède;

Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ,

Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois

Et ce que tu me vaux , et ce que je te dois.

D. RODRIGUE

Que votre majesté, sire, épargne ma honte. D'un si faible service elle fait trop de compte , Et me force à rougir devant un si grand roi

ACTE IV, SCÈNE III

De mériter si peu l'honneur que j'en reçois. Je sais trop que je dois au bien de votre empire, Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire; Et, quand je les perdrai pour un si digne objet. Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNÂND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage Ne s'en acquittent pas avec même courage; Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès. Elle ne produit point de si rares succès. Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant, Qui jeta dans la ville un effroi si puissant. Une troupe d'amis chez mon père assemblée Sollicita mon âme encor toute troublée... Mais, sire, pardonnez à ma témérité.

Si j'osai l'employer sans votre autorité; Le péril approchait ;
leur brigade était prête ; Me montrant à la cour, je hasardais ma
tête : Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux De sortir de
la vie en combattant pour vous.

D. FERNÀND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense; Et l'État défendu me
parle en ta défense : Crois que dorénavant Chimène a beau par-
ler. Je ne l'écoute plus que pour la consoler. Mais poursuis.

D. RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance. Et porte sur le front une
mâle assurance. Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt
renfort. Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port. Tant, à
nous voir marcher avec un tel visage. Les plus épouvantés repre-
naient de courage!

68 LE GID.

J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés ,

Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :

Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,

Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,

Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit.

Passe une bonne part d'une si belle nuit.

Par mon commandement la garde en fait de même.

Et , se tenant cachée, aide à mon stratagème ;

Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur parait tranquille ;
Point de soldats au port , point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits ,
Us n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Us abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent.
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
Us paraissent armés, les Maures se confondent.
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre.

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang.
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient.
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges;

ACTE IV, SCÈNE III

Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait.
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres.
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour ;

Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage :
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir.
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables.
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte ;
Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous.
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups.
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimeterre au poing ils ne m' écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats.
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;

Et le combat cessa faute de combattants.

C'est de cette façon que, pour votre service...

**D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE,
D. ARIAS, D. ALONSE**

D. SANCHE

D. ALONSE

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir!

Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remerciements il faut que je te chasse :

Mais, avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(D. Rodrigue rentre.) D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

D. FERNAND

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver. Montrez un œil plus triste.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANGHE, D. ALONSE

CHIMÈNE, ELVIRE

D. FERNAND

Enfin soyez contente, Chimène, le succès répond à votre attente. Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus, Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ; Rendez grâce au ciel, qui vous en a vengée.

(A D. Diègne.)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait. Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet. Sa douleur a trahi les secrets de son âme. Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

Chimène.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

ACTE IV, SCÈNE V

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour, Et te conserve encore un inépuisable amour : Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse : Un excès de plaisir nous rend tout languissants ; Et quand il surprend Tâme, il accable les sens.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible? Chimène, ta douleur a paru trop visible.

cmMÈNE.

Eh bien, sire, ajoutez ce comble à mon malheur. Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur : Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ; Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite ; S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays. Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis : Une si belle fin m'est trop injurieuse. Je demande sa mort, mais non pas glorieuse. Non pas dans un éclat qui l'élève si haut. Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud; Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie; Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie. Mourir pour le pays n'est pas un triste sort, C'est s'immortaliser par une belle mort. J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime ; Elle assure l'État, et me rend ma victime. Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers, Le chef, au heu de fleurs, couronné de lauriers ; Et, pour dire en un mot ce que j'en considère. Digne d'être immolée aux mânes de mon père. . . Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter! Rodrigue de ma part n'a rien à redouter; Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise? Pour lui tout votre enqpire est un Ueu de franchise;

Là, SOUS votre pouvoir, tout lui devient permis ,

n triomphe de moi comme des ennemis.

Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

Ma fille, ces transports ont trop de violence. Quand on rend la justice on met tout en balance. On a tué ton père, il était redresseur; Et la même équité m'ordonne la douceur. Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître, Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître; Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi. Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CmMÈNE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager.
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête ;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ;
Qu'ils le combattent, sire; et, le combat fini.

J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie. Sous couleur de punir un injuste attentat. Des meilleurs combattants affaiblit un État; Souvent de cet abus le succès déplorable Opprime l'innocent, et soutient le coupable. J'en dispense Rodrigue ; il m'est trop précieux

ACTE IV, SCÈNE V

Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;

Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime

Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois

Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !

Que croira votre peuple, et que dira l'envie,

Si sous votre défense il ménage sa vie,

Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas

Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?

De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire :

Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.

Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir :

n l'a isiX en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNÀND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse : Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place , Et le prix que Chimène au vainqueur a promis De tous mes cavaliers ferait ses ennemis : L'opposer seul à tous serait trop d'injustice ; n suffit qu'une fois il entre dans la lice. Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ; Mais après ce combat ne demande plus rien.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne , Laissez un champ ouvert où n'entrera personne. Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui, Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui? Qui se hasarderait contre un tel adversaire? Qui serait ce vaillant , ou bien ce téméraire?

D. SÂNGHE.

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant ; Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant. Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse. Madame, vous savez quelle est votre promesse.

74 LE GID.

D. FERNAMD.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

GHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE

Non, sire, il ne faut pas différer davantage :

On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNÂND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

D. DIÈGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse. Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe. Pour témoigner à tous qu'à regret je permets Un sanglant procédé qui ne me plut jamais, De moi ni de ma cour il n'aura la présence,

(A D. Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance. Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur. Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur. Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine , Je le veux de ma main présenter à Chimène, Et que pour récompense il reçoive sa foi.

GmMÈNE.

Quoi ! sire, m'imposer une si dure loi !

D. FERNAND

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte. Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte. Cesse de murmurer contre un arrêt si doux< Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace? Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu , Avant le coup mortel , dire un dernier adieu ; Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable, Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable? Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort? Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!

Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père , Va combattre
don Sanche, et déjà désespère! Ainsi donc au besoin ton courage
s'abat!

D. RODRIGUE

Je cours à mon supplice , et non pas au combat ; Et ma fidèle
ardeur sait bien m'ôter l'envie. Quand vous cherchez ma mort, de
défendre ma vie. J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de
bras

Quand il faut conserver ce qui ne vous platt pas ;

Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle ^

Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;

Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,

A me défendre mal je les aurais trahis.

Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie.

Qu'il en veuille sortir par une perfidie :

Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.

Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;

Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.

On ne me verra point en repousser les coups ;

Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;

Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,

Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent.

Je lui vais présenter mon estomac ouvert,

Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE

Si d'un triste devoir la juste violence ,

Qui me fstdt malgré moi poursuivre ta vaillance ,

Prescrit à ton amour une si forte loi

Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi ,

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire

Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,

Et que , dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu ,

Quand on le saura mort, on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère ,

Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père.

Et te fait renoncer, malgré ta passion ,

A l'espoir le plus doux de ma possession :

Je t'en vois cependant faire si peu de compte,

Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.

Quelle inégalité ravale ta vertu?

Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avais-tu?

Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?

S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?

ACTE V, SCÈNE

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur, Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur? Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre; Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE

Après la mort du comte, et les Maures défaits.

Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets?

Elle peut dédaigner le soin de me défendre;

On sait que mon courage ose tout entreprendre,

Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,

Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux.

Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire ,

Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire.

Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,

Sans passer pour vaincu , sans souffrir un vainqueur.

On dira seulement : « Il adorait Chimène;

» n n'a pas voulu vivre et mériter sa haine,

- » Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
- » Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
- » Elle voulait sa tête ; et son cœur magnanime ,
- » S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
- » Pour venger son honneur il perdit son amour,
- » Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour ,
- » Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
- » Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »

Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat.

Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;

Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,

Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas. Ta vie et ton honneur sont de faibles appas , Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en revanche, Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche; Combats pour m'affranchir d'une condition Qui me donne à l'objet de mon aversion.

78 LE CTD.

Te dirai-je enoor plus? va, songe à ta défense. Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence; Et, si tu sens pour moi ton cœur

encore épris. Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte? Paraissez^ Navarrois, Maures et Castellans, Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants; Unissez-vous ensemble , et faites une armée , Pour combattre une main de la sorte animée : Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ; Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

L'INFANTE

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance.

Qui fais un crime de mes feux?

T'écouterai-je , amour, dont la douce puissance Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?

Pauvre princesse! auquel des deux

Dois-tu prêter obéissance?

Rodrigue , ta valeur te rend digne de moi ; Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare

Ma gloire d'avec mes désirs.

Est-il dit que le choix d'une vertu si rare Coûte à ma passion
de si grands déplaisirs?

o cieux! à combien de soupirs

Faut-il que mon cœur se prépare.

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment Ni d'éteindre
l'amour, ni d'accepter l'amant!

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne

ACTE V, SCÈNE III

Du mépris d'un si digne choix : Bien qu'aux monarques seuls ma
naissance me donne, Rodrigue , avec honneur je vivrai sous tes
lois.

Après avoir vaincu deux rois,

Pourrais-tu manquer de couronne?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gs^er Ne fait-il pas
trop voir sur qui tu dois régner?

U est digne de moi , mais il est à Chimène ;

Le don que j'en ai fait me nuit.

Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine, Que le de-
voir du sang à regret le poursuit :

Ainsi n'espérons aucun fruit

De son crime ni de ma peine , Puisque pour me punir le destin
a permis Que l'amour dure même entre deux ennemis.

L'INFANTE, LÉONOR

l'infante.

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR

Vous applaudir, madame, Sur le repos qu'enfin a retrouvé
votre âme.

l'infante.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui, Rodrigue ne peut
plus charmer votre courage. Vous savez le combat où Chimène
l'engage; Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari. Votre
espérance est morte, et votre esprit guéri.

Ah! qu'il s'en faut encor!

80 LE GID.

LÉONOR

Que pouvez-vous prétendre?

l'infante.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre? Si Rodrigue combat sous ces conditions » Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions. L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices. Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort N'a pu, dans leurs esprits, allumer de discord? Car Chimène aisément montre, par sa conduite. Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poiù'suite. Elle obtient un combat, et pour son combattant C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant : Elle n'a point recours à ces mains généreuses Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ; Don Sanche lui suffit, et mérite son choix Parce qu'il va s'armer pour la première fois ; Elle aime en ce duel son peu d'expérience ; Comme il est sans renom, elle est sans défiance; Et sa facilité vous doit bien faire voir Qu'elle cherche un combat qui force son devoir. Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée. Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

l'infante.

Je le remarque assez , et toutefois mon cœur A l'envi de Chimène adore ce vainqueur. A quoi me résoudrai-je , amante infortunée?

LÉONOR

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née : Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue , un simple gentilhomme ; Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme :

ACTE V, SCÈNE IV

Si j'aime , c'est l'auteur de tant de beaux exploits ,
C'est le valeureux Cid , le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme ,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;
Et, quand pour m'obliger on l'aurait couronné.
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine ,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi , qui vois les traits dont mon cœur est percé ,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE IV

CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

Elvire , que je souffre ! et que je suis à plaindre !

Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre ;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort.
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée : Ou vous avez Rodrigue , ou vous êtes vengée ; Et, quoi que le destin puisse ordonner de vous, n soutient votre gloire , et vous donne un époux.

CHIMÈNE

Ouoi ! l'objet de ma haine , ou de tant de colère ! L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père ! De tous les deux côtés on me donne un mari Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri. De tous les deux côtés mon âme se rebelle. Je crains plus que la mort la fin de ma querelle. Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,

M LE GID.

Vous n'avez point pour moi de douoears à oe prix : Et toi, puissant moteur du destin qui m'outraigè^ Termine oe combat sans aucun avantage.

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELYIRE.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.

Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice.

S'il vous laisse obligée à demander justice,

A témoigner toujours ce haut ressentiment.

Et poursuivre toujours la mort de votre amant.

Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,

Lui couronnant le front vous impose silence ;

Que la loi du combat étouffe vos soupirs,

Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

GHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende? Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande ; Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi, Que celle du combat et le vouloir du roi. Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine. Mais non pas avec lui la gloire de Chimène; Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis. Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE

Gardez, pour vous punir de cet orgueil arrange. Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge. Quoi ! vous voulez encore refuser le bonheur De pouvoir maintenant vous taire avec honneur? Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère? La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père? Est-ce trop peu pour vous que

d'un coup de malheur? Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur? Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine. Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine; Et nous verrons du ciel l'équitable courroux Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

ACTE V, SCÈNE V. g

GHIIIÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure, Ne les redouble point par ce funeste augure. Je veux, si je le puis, les éviter tous deux; Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux : Non qu'une folle ardeur de son côté me penche; Mais, s'il était vaincu, je serais à don Sanche. Cette appréhension fait naître mon souhait... Que vois-je! malheureuse! Elvire, c'en est fait.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée. . .

CHIMÈNE

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée? Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux, Après m'avoir ôté ce que j'ai-mais le mieux? Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ; Mon père est satisfait, cesse de te contraindre; Un même coup a

mis ma gloire en sûreté. Mon ftme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE

D'un esprit plus rassis. . .

CHIMÈNE

Tu me parles encore, Exécrable assassin d'un héros que j'adore? Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant N'eût jamais succombé sous un tel assaillant. N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie ; En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE

Etrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,

84 LE GID.

Que j'entende à loisir avec quelle insolence

Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance?

SCÈNE VI

D. FERNÀND, D. DIÈ6UE, D. ARIAS» D. SANGHE, D. ALONSE,
GHIMÈNE, ELYIRE.

CHIMÈNE

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimais, vous l'avez su; mais, pour venger mon père.
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi.
De grâce, révoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire ôï je perds ce que j'aime.
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort; Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :

Je venais du combat lui raconter l'issue.

Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé.

ACTE V, SCÈNE VI

« Ne crains rien (m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé) :

» Je laisserais plutôt la victoire incertaine,

» Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;

» Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,

» Va de notre combat l'entretenir pour moi,

» De la part du vainqueur lui porter ton épée. »

Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée;

Elle m'a c a vainqueur, me voyant de retour:

Et soudai i sa colère a trahi son amour

Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux.
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite.
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu :
Une louable honte en vain t'en sollicite ;
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte ;
Ton père est satisfait, et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose.
Et ne sois point rebelle à mon commandement.
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VIL

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

l'infante.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE

Ne vous offensez point, sire, si devant vous

Un respect amoureux me jette à ses genoux. Je ne viens point ici demander ma conquête; Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête, Madame ; mon amour n'emploiera point pour moi Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi. Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père. Dites par quels moyens il vous faut satisfaire. Faut-il combattre encor mille et mille rivaux. Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux, Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée. Des héros fabuleux passer la renommée?

Si mon crime par là se peut enfin laver. J'ose tout entreprendre, et puis tout achever : Mais si ce fier honneur, toujours inexorable, Ne se peut apaiser sans la mort du coupable. N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ; Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains ; Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ; Prenez une vengeance à tout autre impossible ; Mais du moins que ma mort suffise à me punir. Ne me bannissez point de votre souvenir; Et, puisque mon trépas

conserve votre gloire. Pour vous en revancher conservez ma mémoire, Et dites quelquefois, en déplorant mon sort : ((S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire, Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire. Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ; Et quand un roi commande on lui doit obéir. Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée, Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée? Et quand de mon devoir vous voulez cet effort, Toute votre justice en est-elle d'accord? Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire, De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,

ACTE V, SCÈNE VII. W

Et me livrer moi-même au reproche éternel D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

Le temps assez souvent a rendu légitime Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime. Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui. Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui, Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire. Cet hymen différé ne rompt point une loi Oui, sans marquer de temps, lui destine ta foi. Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes. Rodrigue, cependant il faut prendre les armes. Après avoir vaincu les Maures sur nos bords. Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts. Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre. Commander mon armée, et ravager

leur terre. A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi : Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi. Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle : Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle; Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser. Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service. Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse? Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer, Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND

Espère en ton courage, espère en ma promesse; Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse. Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi. Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

8g EXAMEN DU CID.

EXAMEN DU CID

Ce poème a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles ; et, depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'his-

toire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ni chez les modernes; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur ; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus pariait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodât ' au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiât l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même : et non-seulement elle connaît si bien sa faute, qu'elle nous en avertit; mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui re-

* Sans chercher à justifier l'emploi de ces verbes au singulier, nous ferons remarquer qu'elle se trouve dans toutes les éditions publiées de son vivant

EXAMEN DU CID

proche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance a mise sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles,

Son Tamqouar d'un combat dont Ghimène est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment; mais sitôt qu'elle est avec El vire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que ce combat se termine

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant que, malgré la loi de ce combat, et les promesses que le roi a

faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant; et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments ; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminer à prévoir.

Il est vrai que, dans ce sujet, il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Ghimène. Il est historique, et a plu en son temps ; mais bien sûrement il déplairait au nôtre ; et j'ai peine à voir que Ghimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai dû me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet : et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement.

90 EXAATEK DU CID.

Les devoirs que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre ; la rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler,

et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter : mais permettez-moi de dire, avec un des premiers esprits de notre siècle, ce que leur conversation est rem- » plie de si beaux sentiments, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, » et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré. » J'irai plus outre, et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent; et j'ai remarqué aux premières représentations qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquait une curiosité merveilleuse, et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit « qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poëme, » quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues ; et il est du devoir o du poëte, en ce cas, de les couvrir de tant de brillants, qu'elles puis- » sent éblouir. » Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais, outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poèmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Ghimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient de mise en ce temps-là, et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol ; et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur ; mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi ; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Gastille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillem de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence, et en celle de deux ministres d'État, qui lui conseillent, après que le comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Astu-

EXAMEN DU GID. 91

ries, qui se pourraient révolter, et prendre parti avec les Maures dont son État est environné : ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et recommande le secret & ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme, de nuit, dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisqu'on faisait bonne garde sur les murs et sur le port ; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat, qu'il propose à Ghimène avant que

de le permettre à don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la foire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du comte et l'arrivée des Maures s'y pouvaient entre-suivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication, ni de mesures à prendre avec le reste ; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le roi était le maître, et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos ; et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir d'uparavant, et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le roi, dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis ; c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce.

Je l'ai placé dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là ; mais, comme dans notre Seine, il foit encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fon-

os EXAMEN DU GID.

der quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement par aucun acteur du premier acte. Us ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue, n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière, et ainsi le premier acteur les va chercher, et leur donne place dans le poème ; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grâce. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général : mais le lieu particulier change de scène en scène, et tantôt c'est le palais du roi, tantôt l'appartement de l'infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées ; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme

les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le comte et don Diègue se querellent au sortir du palais ; cela se peut passer dans une rue ; mais, après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple, et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté ; mais, en ce cas, il faudrait délier les scènes comme il l'a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent ; ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le comte, sortant du palais du roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier ; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poète s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers.

Hoc amet, hoc spemat promiari carminis aactor ; Pleraque negligat.

EXAMEN DU CID

Et ailleurs,

Semper ad eventom fettinat.

C'est ce qui m'a fait négli[^]r, an troisième acte, de donner à donDiègae, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient, et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté ; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grâce an théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étaient encore yne chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu -toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'ouï-sé ; et cette mort, qu'on vient dire au roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé, par ce qu'il devait à son bon. neur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

* Segnins irritant animos demissa per aarem, Qaam qaae smit ocnlis «objecta fideliboa.

(Of Arte poeieia^ v. 180.) FIN DU CID.

TRAGEDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

TULLE» roi de Rome.

Le vieil HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURULCE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoareux de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur
de Coriace.

CAMILLE, amante de Coriace et
sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente
de Sabine et de Camille.

FLAVIANT Soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de
Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

SABINE, IULIE

SABINE

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur; Hle n'est que trop juste en un si grand malheur : Si près de voir sur soi fondre de tels orages, L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ; Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu Ne saurait sans désordre exercer sa vertu. Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes, Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes.

ACTE I, SCÈNE I

Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les deux.

Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :

Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme.

Si Ton fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme ;

Commander à ses pleurs en cette extrémité,

C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE

C'en est peut-être assez pour une âme commune

Qui du moindre péril se fait une infortune ;

Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux;

Il ose espérer tout dans un succès douteux.

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;

Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.

Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :

Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.

Bannissez, bannissez une frayeur si vaine.

Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE

Je suis Romaine, hélas ! puisque Horace est Romain : J'en ai reçu le titre en recevant sa main; Mais ce jacobin me tiendrait en esclave enchaînée. S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née. Albe, où j'ai commencé de respirer le jour, Albe, mon cher pays, et mon premier amour; Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte, Je crains notre victoire autant que notre perte. Rome, si tu te plains que c'est là te trahir. Fais-toi des ennemis que je puisse haïr. Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre. Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre, Puis-je former des vœux, et sans impiété Importuner le ciel pour ta inflicité?

Je sais que ton État, encore en sa naissance, Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance , Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins Ne le borneront pas chez les peuples latins;

Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre, Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre • Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur Qui suit l'arrêt des* dieux et court à ta grandeur, Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées. D'un pas victorieux firanchir les Pyrénées. Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons , Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons; Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule, Mais respecte une ville à qui tu dois Romule. Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois. Albe est ton origine ; arrête, et considère Que tu portes le fer dans le sein de ta mère. Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants; Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants ; Et, se laissant ravir à l'amour maternelle, Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps Qu'on a contre son peuple armé nos combattants, Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance. J'admiraïs la vertu qui réduisait en vous Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux; Et je vous consolais au milieu de vos plaintes. Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats. Trop faibles pour jeter un des partis à bas. Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine. Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine. Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret. Soudain j'ai condamné ce mouvement secret; Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires. Quelque maligne joie en faveur de mes frères.

ACTE I, SCÈNE I

Soudain, pour Tétouffer rappelant ma raison,

J'ai pleuré quand la gloire entraît dans leur maison.

Hais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,

Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,

Et qu'après la bataille il ne demeure plus

Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus.

J'aurais pour mon pays une cruelle haine,

Si je pouvais encore être toute Romaine ,
Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme ;
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome ;
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort.
Et serai du parti qu'affigera le sort.
Égale à tous les deux jusqu'à la victoire.
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'après rigueurs.
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses, En des esprits divers, des passions diverses! Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement! Son frère est votre époux, le vôtre est son amant : Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain. Le sien irrésolu, le sien tout incertain, De la moindre mêlée appréhendait l'orage. De tous les deux partis détestait l'avantage. Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs. Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs. Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris

journée. Et qu'enfin la bataille allait être donnée. Une soudaine joie éclatant sur son front. . .

SABINE

Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt !

Hier dans sa belle humeur elle entretenait Valère ; Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère; Son esprit, ébranlé par les objets présents, Ne trouve point d'absent aimable après deux ans. Mais excusez l'ardeur d'un amour fraternelle; Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle : Je forme des soupçons d'un trop léger sujet. Près d'un jour si funeste on change peu d'objet. Les flmes rarement sont de nouveau blessées ; Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées : Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens. Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures ; Je ne me satisfais d'aucunes conjectures. C'est assez de constance en un si grand danger Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger; Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie. Essayez sur ce point à la faire parler; Elle vous aime assez pour ne vous rien celer. Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie : J'ai honte de montrer tant de mélancolie ; Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs. Cherche la sottise à cacher ses soupirs.

ACTE I, SCÈNE II

Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée. Je verrai mon amant, mon plus unique bien. Mourir pour son pays, ou détruire le mien ; Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine, Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine. Hélas!

JULIE

Elle est pourtant plus h plaindre que vous. On peut changer d'amant, mais non changer d'époux. Oubliez Curiace, et recevez Valère, Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire, Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes, Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes. Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister, J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE

Quoi ! vous aillez crime un change raisonnable?

CAMILLE

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable?

JUUE.

Envers un ennemi, qui peut nous obliger?

CAMILLE

D'un serment solennel, qui peut nous dégager?

JULIE

Vous déguisez en vain une chose trop claire : Je vous vis encore hier entretenir Valère, Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage. N'en imaginez rien qu'à son désavantage; De mon contentement un autre était l'objet. Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet ;

Je garde à Curiace une amitié trop pure

Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.

n vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur Par un heureux hymen mon frère possesseur, Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père Que de ses chastes feux je serais le salaire. Ce jour nous fut propice et funeste à la fois ; Unissant nos maisons, il désunit nos rois ; Un même instant conclut notre hymen et la guerre, Fit naître notre espoir et le jeta par terre, Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis ; Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis. Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes ! Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes ! Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux ! Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux ; Vous avez vu depuis les troubles de mon âme : Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme ; Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement, Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant. Enfin mon désespoir , parmi ces longs obstacles , M'a fait avoir recours à la voix des oracles. Écoutez si

celui qui me fut hier rendu Eut droit de rassurer mon esprit éperdu. Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années Au pied de l'Aventin prédit nos destinées , Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux , Me promit par ces vers la fin de mes travaux : ((Albe et Rome demain prendront une autre face ; » Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix, » Et tu seras unie avec ton Curiace , » Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. » Je pris sur cet oracle une entière assurance; Et, comme le succès passait mon espérance, J'abandonnai mon âme à des ravissements Qui passaient les transports des plus heureux amants.

ACTE 1, SCÈNE II

Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,

Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire ;

n me paria d'amour sans me donner d'ennui :

Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui ;

Je ne- lui pus montrer de mépris ni de glace :

Tout ce que je voyais me semblait Curiace ;

Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux ;

Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.

Le combat général aujourd'hui se hasarde ;

J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde ;

Mon esprit rejetait ces funestes objets.
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;
Mille songes affreux, mille images sanglantes.
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite;
Un spectre, en paraissant, prenait soudain la fuite;
Ils s'effaçaient l'un l'autre ; et chaque illusion
Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ; Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits. Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

Dure à jamais le mal , s'il y faut ce remède ! Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous. Cher amant, n'attends plus

d'être un jour mon époux ; Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme Qui soit , ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux? Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

CURIACE, CAMILLE, JULIE

CURIACE

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome; Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains Du poids honteux des fers ou du sang des Romains. J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ; Et comme également en cette extrémité Je craignais la victoire et la captivité. . .

CAMILLE

Curiace, il suffit, je devine le reste :

Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,

Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas ,

Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

Qu'un autre considère ici ta renommée.

Et te blâme s'il veut, de m'avoir trop aimée,

Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer ;

Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;

Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître.

Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.

Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer

Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?

Ne préfère-t-il point l'État à sa famille?

Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?

Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?

T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURUCE.

n m'a vu comme gendre, avec une tendresse Qui témoignait assez une entière allégresse; Mais il ne m'a point vu, par une trahison, Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison. Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,

ACTE I, SCÈNE 111. i

J'aime encor mon honneur en adorant Camille. Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment Aussi bon citoyen que véritable amant.

D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle; Je soupirais pour vous en combattant pour elle ; Et s'il fallait encor que l'on en vint aux coups. Je combattrais pour elle en soupirant pour vous. Oui, malgré les désirs de mon flme charmée, Si la guerre

durait, je serais dans l'armée : C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès, La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle , Et sachons pleinement par quels heureux effets L'heure d'une bataille a produit cette paix.

GURIAGE.

L'aurait-on jamais cru ! Déjà les deux armées.

D'une égale chaleur au combat animées.

Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement,

N'attendaient, pour donner, que le commandement;

Quand notre dictateur devant les rangs s'avance.

Demande à votre prince un moment de silence;

Et, l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,

» Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?

D Souffrons que la raison éclaire enfin nos ftmes :

» Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,

» Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,

» Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux ;

)) Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :

» Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,

» Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,

» Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?

» Nos ennemis communs attendent avec joie

» Qu'un des partis défaits leur donne l'autre en proie ,

» Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,

» Dénué d'un secours par lui-même détruit.

» Us ont assez longtemps joui de nos divorces ;

» Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,

» Et noyons dans l'oubli ces petits différends

» Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.

» Que si l'ambition de commander aux autres

» Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,

» Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,

» Elle nous unira, loin de nous diviser.

» Nommons des combattants pour la cause commune ;

» Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;

» Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,

» Que le faible parti prenne loi du plus fort :
» Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,
» Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves ,
» Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
» Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
» Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »

n semble qu'à ces mots notre discorde expire :

Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi.

Reconnaît un beau-frère, un cousin , un ami ;

Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides.

Volaient, sans y penser, à tant de parricides.

Et font paraître un front couvert tout à la fois

D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.

Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée

Sous ces conditions est aussitôt jurée :

Trois combattront pour tous ; mais , pour les mieux choisir,

Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE

o dieux, que ce discours rend mon âme contente !

CURIÀGE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord. Le sort de nos guerriers réglera notre sort.

ACTE II, SCÈNE I

Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme :

Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;

D'un et d'autre côté l'accès étant permis ,

Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Pour moi , ma passion m'a fait suivre vos frères ;

Et mes désirs ont eu des succès si prospères,

Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain

Le bonheur sans pareil de vous donner la main.

Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACÈ.

Venez donc recevoir ce doux commandement , Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères, Et savoir
d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE

Allez, et cependant au pied de nos autels J'irai rendre pour
vous grâces aux immortels.

SCÈNE I

HORACE, CURIACÈ.

CURIACE

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ; Elle eût cru faire
ailleurs un choix illégitime : Cette superbe ville, en vos frères et
vous, Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ; Et, son
illustre ardeur d'oser plus que les autres,

D'une seule maison brave toutes les nôtres :

Nous croirons, à la voir tout jentière en vos mains,

Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.

Ce choix pouvait combler trois familles de gloire ,

Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :

Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix

En pouvait à bon titre inunortaliser trois ;

Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme

M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis :
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur.
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets ,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme. C'est un
aveuglement pour elle bien fatale D'avoir tant à choisir, et de
choisir si mal. Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle : Mais
quoique ce combat me promette un cercueil, La gloire de ce choix
m'enfle d'un juste orgueil; Mon esprit en conçoit une mâle assu-
rance ; J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ; Et du
sort envieus quels que soient les projets. Je ne me compte point
pour un de vos sujets. Rome a trop cru de moi ; mais mon âme
ravie RempUra son attente, ou quittera la vie. Qui veut mourir,
ou vaincre, est vaincu rarement ; Ce noble désespoir périt
malaisément.

ACTE II, SCÈNE II

Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette, Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint. Ce que veut mon pays , mon amitié le craint. Dures extrémités, de voir Albe asservie. Ou sa victoire au prix d'une si chère vie , Et que l'unique bien où tendent ses désirs S'achète seulement par vos derniers soupirs ! Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre? De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ; De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays ! Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes, La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ; Et je le recevrais en bénissant mon sort, Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURUCE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ; Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre : La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ; n vous fait immortel, et les rend malheureux : On perd tout quand on perd un ami si fidèle. Mais Flavien m'apporte ici quelque nouvelle.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN

CURIACE

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE

Eh bien, qui sont les trois?

FLAVIAM.

Vos deux frères et vous.

CURUGE.

Qui?

FLAYIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères? Ce choix vous déplâit-il?

CURUGE.

Non, mais il me surprend; Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN

Dirai-je au dictateur, dont Tordre ici m'envoie,

Que vous le recevez avec si peu de joie?

Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

curiâge.

Dis-lui que Tamitié, Talliance et Tamour Ne pourront empêcher que les trois Curiaces Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIAGE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE IIL

HORACE, CURIAGE.

CURIAGE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre

Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre,

Que les hommes, les dieux, les démons et le sort

Préparent contre nous un général effort :

Je mets à faire pis , en Tétat où nous sommes.

Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.

Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux.

L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

ACTE II, SCÈNE TU

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière

Offre à notre constance une illustre matière ;

Il épuise sa force à former un malheur

Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;

Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,

Hors de Tordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous,

Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups.

D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire.

Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;

Mourir pour le pays est un si digne sort.

Qu'on briguerait en foule une si belle mort.

Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime.

S'attacher au combat contre un autre soi-même.

Attaquer un parti qui prend pour défenseur

Le firère d'une femme et l'amant d'une sœur ;

Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie

Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie ;

Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.

L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux.

Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée

Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE

n est vrai que nos noms ne sauraient plus périr. L'occasion est belle, il nous la faut chérir. Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare : Mais votre fermeté tient un peu du barbare ; Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité D'aller par ce chemin à l'immortalité : A quelque prix qu'on mette une telle fumée. L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir. Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir; Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance, N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;

Et puisque par ce choix Albe montre en effet Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait, Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ; J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme : Je vois que votre honneur demande tout mon sang, Que tout le mien consiste à vous percer le flanc, Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère, Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire. Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur. Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur; J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie. Sans souhait toutefois de pouvoir reculer. Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler : J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte; Et si Rome demande une vertu plus haute. Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain, Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ; Et si vous m'égaliez, faites-le mieux paraître.

La solide vertu dont je fais vanité N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ; Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière Que dès le premier pas regarder en arrière. Notre malheur est grand ; il est au plus haut point ; Je l'envisage entier ; mais je n'en frémis point : Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie. J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ; Celle de recevoir de tels commandements Doit étouffer en nous tous autres sentiments. Qui, près de le servir, considère autre chose, A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ; Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien. Rome a choisi mon bras, je n'examine rien. Avec une allégresse aussi pleine et sincère

ACTE H, SCÈNE IV

Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ; Et, pour trancher enfin ces discours superflus, Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ; Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ; Gomme notre malheur elle est au plus haut point : Souffrez que je Vadmire et ne Timite point.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;

Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,

En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains.
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

HORACE, CURIACE, CAMILLE

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace, Ma sœur?

CAMILLE

Hélas! mon sort a bien changé de face.
Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur.
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère.
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit fiûre,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous.
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
Comme si je vivais, achevez l'hyménée :
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée.

Faites à ma victoire un pareil traitement.

Ne me reprochez point la mort de votre amant

lis HORACE.

Vos lannes vont couler, et votre cœur se presse. Consumez avec lui toute cette faiblesse, Querellez ciel et terre, et maudissez le sort , Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(À Coriace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle. Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V

CURIACE, CAMILLE. GAHUXE.

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur

Te pla!t-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURUCE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse, Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace. Je vais comme au supplice à cet illustre emploi ; Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi : Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ; Ma flamme au désespoir passe jusques au crime, Elle se prend au ciel, et l'ose quereller. Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

CAMILLE

Non ; je te connais mieux, tu veux que je te prie. Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie. Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits : Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois. Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ; Autre de plus de morts n'a couvert notre terre : Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ; Soufire qu'un autre aussi puisse ennobUr le sien.

CURUCE.

Que je soufire à mes yeux qu'on ceigne une autre tête Des lauriers immortels que la gloire m'apprête. Ou que tout mon pays reproche à ma vertu

ACTE il, SCÈNE Y

Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,

Et que sous mon amour ma valeur endormie

Couronne tant d'exploits d'un telle infamie!

Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,

Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;

Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte.

Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURUCE.

Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

CAMILLE

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère, Ta sœur de son mari !

CURUCE.

Tefle est notre misère.

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête, Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURUCE.

D n'y faut plus penser : en l'état où je suis. Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis. Vous en pleurez, Camille?

CAMILLE

Il faut bien que je pleure :

Mon insensible amant ordonne que je meure ; Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau, n l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau. Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine, Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURUCE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours! Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours ! Que mon cœur s'atten-

drit à cette triste vue !

Ma constance contre elle à regret s'évertue. N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs, Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ; Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place. Plus je suis votre amant, moins je suis Guriace. Faible d'avoir déjà combattu l'amitié, Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié? Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes, Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ; Je me défendrai mieux contre votre courroux. Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous : Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage. Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage ! Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi ! En faut-il plus encore ? je renonce à ma foi. Rigoureuse vertu dont je suis la victime. Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ; Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide. Et cesse d'aspirer au nom de fratricide. Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain? Je te préparerais des lauriers de ma main ; Je t'encouragerais, au lieu de te distraire ; Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère. Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui, J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui. n revient : quel malheur, si l'amour de sa femme Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton Ame !

ACTE II, SCÈNE VI

Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur? Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage, L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche.
Rien dont la fermeté de ces grands coeurs se fût effrayer :
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavouerais pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son état sans mélange de crimes ;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre union, et rompez-en la chaîne ;

Et, puisque votre honneur veut des effets de haine.
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, et Rome ; il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange.
Et. du moins l'un des deux sera juste agresseur.
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle.
Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
Le zèle du pays vous défend de tels soins ;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
n lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;
Commencez par sa sœur à répandre son sang.
Commencez par sa femme à lui percer le flanc.
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries :
ii6 HORACE.
Vous êtes ennemis en ce combat fameux.

Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux. Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire, Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri? Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme. Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme. Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ? Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu : Ma mort le prévient, de qui que je l'obtienne ; Le refus de vos mains y condamne la mienne. Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains, J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ; Vous ne les aurez point au combat occupées. Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ; Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

o ma femme !

CURIACE

o ma sœur !

CAMILLE

Courage ! ils s'amollissent.

SABINE

Vous poussez des soupirs ! vos visages pâlissent ! Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs. Ces héros qu' Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense.

Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?

Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu

Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point ;

LR VIEIL HORACE, HORACE, CURUCE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Qu'est-ce-ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes? Et perdez-vous encor le temps avec des femmes? Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ? Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs. Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse : Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse, Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous. Malp^ tous nos efforts, vous en devez attendre Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ; Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur. Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur. AUons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ; Contre tant de vertus ce sont de faibles armes. Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir. Tigres, allez combattre ; et nous, allons mourir.

SCÈNE V

LE VIEU. HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent. Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent : Leur amour importun viendrait avec éclat

Par des cris et des pleurs troubler notre combat ; Et ce qu'elles nous ont fait qu'avec justice On nous imputerait ce mauvais artifice ; L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté, Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE

J'en aurai soin. Allez : vos frères vous attendent; Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je? et par quels compUments.

LE VIEIL HORACE

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments ; Pour vous encourager ma voix manque de termes ; Mon cœur ne forme point de pensées assez fermes : Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux. Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

SCENE I

SABINE

Prenons parti, mon Ame, en de telles disgrâces ;
Soyons femiïjB d'Horace, ou sœur des Curiaces ;
Cessons de partager nos inutiles soins ;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las! quel parti prendre en un sort si contraire?
Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux ,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres ;

ACTE III, SCÈNE I. ii

Soyons femme de Ton ensemble et sœur des autres ;
Regardons leur honneur comme un souTerain bien ;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle.
Qu'il en fout sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains ;
Songeons pour quel cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire

Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang.
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En Tune je suis femme, en l'autre je suis fille ;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens.
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie.
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie.
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur.
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.

Flatteuse illusion, erreur douce et grossière, Vain effort de mon flme, impuissante lumière. De qui le feux brillant prend droit de m'éblouir. Que tu sais peu durer, et tôt t' évanouir ! Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombies. Poussent un jour qui fuit, et rend les nuits plus sombres. Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté Que pour les abimer dans plus d'obscurité. Tu cbarniais trop ma peine ; et le ciel qui s'en fâQhe, Me vend déjà bien cher ce moment de relâche. Je sens mon triste cœur percé de tous les coups Qui m'ôtent maintenant un frère, ou mon époux. Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose. Je songe par quels bras, et non pour quelle cause. Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang Que pour considérer aux dépens de quel sang. La maison des vaincus touche seule mon âme ;

ISO HORACE.

En Tune je suis Me, en Tautre je suis femme, Et tiens à toutes deux par de si forts liens, Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens. C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée? Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée! Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez. Si même vos faveurs ont tant de cruautés? Et de quelle façon punissez-vous l'offense. Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SABINE, JULIE

SABINE

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?

Est-ce la mort d'un frère, ou ceUe d'un époux?

Le funeste succès de leurs armes impies

De tous les combattants a-t-il fait des hosties?

Et, m'enviMit l'horreur que j'aurais des vainqueurs.

Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE

Quoi ! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE

Vous fautai étonner de ce que je l'ignore? Et ne savez-vous point que de cette maison Pour Camille et pour moi l'on fait ime

prison? Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes; Sans cela nous serions au milieu de leurs armes. Et, par les désespoirs d'une chaste amitié. Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JUUE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle ; Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle. Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer. On a dans les deux camps entendu murmurer : A voir de tels amis , des personnes si proches ,

ACTE m, SCÈNE II. ISI

Venir pour leur patrie aux mortelles approches, L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur, L'autre d'un si grand zèle admire la fureur ; Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale , Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale. Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix; Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix , Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare, On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

Que je vous dois d'encens , grands dieux , qui m'exaucez!

JULIE

Vous n'êtes pas , Sabine , encore où vous pensez :

Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;

Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.

En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur flme ambitieuse ,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux ,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée :
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée ,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE

Oui ; mais d'autre côté les deux camps se mutinent , Et leurs cris , des deux parts poussés en même temps , Demandent la bataille, ou d'autres combattants. La présence des chefs à peine est respectée , Leur pouvoir est douteux , leur voix mal écoutée ; Le roi même s'étonne ; et, pour dernier effort : « Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord, » Consultons des grands dieux la majesté sacrée ,

Itt HORACE.

» Et voyons n'ee change à leurs bontés agréée. » Quel impie osera se prendre à leur vouloir, » Lorsqu'en un sacrifice ils nous Tauront fait voir? » n se tait , et ces mots semblent être des charmes ; Même aux six combattants ils arrachent les armes ; Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux , Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux. Leur plus bouillante ardeur cède à Tavis de Tulle ; Et, soit par déférence , ou par un prompt scrupule , Dans Tune et l'autre armée on s'en fait une loi , Comme si toutes deux le connaissaient pour roi. Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes ; J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé. Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

CAMILLE, SABINE, JULIE

SABINE

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle ;

On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui.

Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui :

Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;

Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'dlégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte. Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix ; Et la voix du public n'est pas toujours leur voix ;

ACTE III, SCÈNE III. iM

Ils descendent bien moins dans de si bas étages , % , ' . ^ Que dans l'âme des rois y leurs vivantes images » ^ < - ; ... De qui l'indépendante et sainte autorité Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles. Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles ; Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu , Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre ;

On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre ;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance, Et souffrons les douceurs d'une juste espérance. Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras , Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ; Il empêche souvent qu'elle ne se déploie , Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE

Le ciel agit sans nous en ces événements , Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE

U ne vous a fait peur que pour vous faire grâce. Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe. Modérez vos frayeurs ; j'espère à mon retour Ne vous entretenir que de propos d'amour , Et que nous n'emploierons la fin de la journée Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE

J'ose encor l'espérer.

CAMaLË.

Moi, je n'espère rien.

m HORACE.

JULIE

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SABINE, CAMILLE

SABINE

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme : Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme : Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois, Si vous aviez à craindre autant que je le dois, Et si vous attendiez de leurs armes fatales Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens : Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ; Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge. Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe. La seule mort d'Horace est à craindre pour vous. Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux; L'hymen qui nous attache en une autre famille Nous détache de celle où l'on a vécu fiUe ; On voit d'un œil divers des nœuds si différents. Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents : Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère ; Nos sentiments entre eux demeurent suspendus. Notre choix impossible, et nos vœux confondus. Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes Où porter vos souhaits et terminer vos craintes ; Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter, V

Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre. C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre. Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents.

ACTE m, SCÈNE Y. il

C'est sans les oublier qu'on craint ses parents :

L'hymen n'efface point ces profonds caractères ,

Pour aimer un mari, Ton ne hait pas ses frères;

La nature en tout temps garde ses premiers droits ;

Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :

Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes ;

Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes :

Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez

Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez ;

Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,

En fait assez souvent passer la fantaisie.

Ce que peut le caprice, osez-le par raison,

Et laissez votre sang hors de comparaison :

C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendtis nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter ;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais ; Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits : On peut lui résister quand il commence à naître. Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître. Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi, A fait de ce tyran un légitime roi :

D entre avec douceur, mais il règne par force ; Et, quand l'Ame une fois a goûté son amorce. Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut, Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut : Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,

1S6 HORACB.

Mes filles ; mais en vain je voudrais vous celer

Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :

Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi Tordonnent.

SABINE

Je veux bien Favouer, ces nouvelles m'étonnent;

Et je m'imaginai dans la Divinité

Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.

Ne nous consolez point : contre tant d'infortune

La pitié parle en vain, la raison importune.

Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,

Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.

Nous pourrions aisément faire en votre présence

De notre désespoir une fausse constance ;

Mais quand on peut sans honte être sans fermeté, ^ , L'affec-
ter au dehors, c'est une lâcheté ; V L'usage d'un tel art, nous le
laissons aux hommes, a sX nN ^* ûe voulons passer que pour ce
que nous sommes, î . '■ ^ ^ r ^' Nous ne demandons point qu'un
courage si fort

S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du sort.

Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;

Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;

Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs.

Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,

Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre.

Et céderais peut-être à de si rudes coups.

Si je prenais ici même intérêt que vous :

Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,

Tous trois me sont encor des personnes bien chères ;

Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,

Et n'a point les effets de l'amour ni du sang ;

Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente

Sabine comme sœur, Camille comme amante :

Je puis les regarder comme nos ennemis,

Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.

ACTE III, SCÈNE VI. ât

Ils sont, grâce aux dieux, dignes de leur patrie ;

Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ,

Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié, r

Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée;
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'on dépit d'eux on en a voulu d'autres.
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe serait réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat jius humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain :
La prudence des dieux autrement en dispose ;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
n s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous Têtes devenue, et vous l'êtes encor;

Un si glorieux titre est un digne trésor.

Un jour, un jour viendra que par toute la terre

Rome sellera craindre à l'égal du tonnerre,

Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois.

Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :

Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI

LE PÈRE. HORACE , SABINE , CAMILLE, JULIE. LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.

■vV

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

O d'un triste combat effet vraiment funeste! Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir n'a pas employé jusqu'au dernier soupir ! Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ; -

Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie : Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

' N JULIE

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir. Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ; Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires. Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !

Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE

O mes frères!

LE VIEIL HORACE

Tout beau, ne les pleurez pas tous ; Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux. Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte, La gloire de leur mort m'a payé de leur perte : Ce bonheur a suivi leur courage vaincu; Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu. Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince, Ni d'un État voisin devenir la province. Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront Que sa fuite honteuse imprime à notre front; Pleurez le déshonneur de toute notre race. Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?

ACTE III, SCÈNE VI

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût, Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite, Rome eût été du moins un peu plus tard sujette; D eût avec honneur laissé mes cheveux gris. Et c'était de sa vie un assez digne prix, n est de tout son sang comptable à sa patrie ; Chaque goutte éparçnée a sa gloire flétrie ; Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour, Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour. J'en romprai bien le cours, et ma juste colère. Contre un indigne fils usant des droits d'un père, Saura bien faire voir, dans sa punition. L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses. Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE

Sabine, votre cœur se console aisément; ^Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement. Vous n'avez point encor de part à nos misères; Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères : Si nous sommes sujets, c'est de votre pays : Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis ; Et, voyant le haut point où

leur gloire se monte, Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte. Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous : Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses; \ J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances, ; Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains Laveront dans son sang la honte des Romains. :

SABINE

Suivons-le proraptement, la colère l'emporte. Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands, Et toujours redouter la main de nos parents?

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ; Qu'il me fuie à Tégas des frères de sa femme : Pour conserver un sang qu'il tient si précieux, n n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux. Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment; Vous verrez Rome même en user autrement; Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée, Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE

Le jugement de Rome est peu pour mon regard, Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part. Je sais trop comme agit la vertu véritable : C'est sans en triompher que le nombre l'accable; Et sa mâle vigueur, toujours en même point, Succombe sous la force, et ne lui cède point. Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père , Et pour lui témoigner. . .

LE VIEIL HORACE

N'en prenez aucun soin :

C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ; Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie Ceux que vient de m'ôter une main ennemie. Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ; Il me suffit.

VALÈRE

Mais l'autre est un rare bonheur :

De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE

« Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALÈRE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE

Vous redoublez ma honte et ma confusion. Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire, De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE

Quelle confusion et quelle honte à vous D'avoir produit un fils qui nous conserve tous ,

Qui fait triompher Rome et lui gagne un empire?

A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin, Lorsque
Albe sous ses lois range notre destin?

VALÈRE

Que parlez vous ici d'Àlbe et de sa victoire? Ignorez-vous encore la moitié de Thistoire?

LE VIEIL HORACE

Je sais que par sa fuite il a trahi l'Etat.

VALÈRE

Oui , s'il eût en fuyant terminé le combat ;

Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme

Qui savait ménager l'avantage de Rome. •

LE VIEIL HORACE

Quoi, Rome donc triomphe?

VALÈRE

Apprenez, apprenez La valeur de ce fils qu'à tort vous
condamnez.

Resté seul contre trois , mais en cette aventure Tous trois
étant blessés , et lui seul sans blessure , Trop faible pour eux tous
, trop fort pour chacun d'eux , n sait bien se tirer d'un pas si hasardeux; Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse. Chacun le suit d'un
pas ou plus ou moins pressé. Selon qu'il se rencontre ou plus ou
moins blessé; Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ; Mais

leurs coups inégaux séparent leur poursuite. Horace, les voyant l'un de l'autre écartés. Se retourne et déjà les croit demi domptés : n attend le premier, et c'était votre gendre. L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre , En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur , Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur. Albe à son tour commence à craindre un sort contraire :

ACTE IV, SCÈNE

Elle crie au second qu'il secoure son frère :

n se hâte et s'épuise en efforts superflus ;

n trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

Hélas!

VALÈRE

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place , Et redouble bientôt la victoire d'Horace : Son courage sans force est un débile appui ; Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui. L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie : Albe en jette d'angoisse , et les Romains de joie. Comme notre héros se voit près d'achever, C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver : « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ; » Rome aura le dernier de mes trois adversaires, » C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, » Dit-il, et tout d'un coup on le voit y voler. La victoire entre eux deux n'était pas incertaine , L'Albain percé de coups

ne se traînait qu'à peine , Et, comme une victime aux marches de l'autel, n semblait présenter sa gorge au coup mortel : Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense. Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE

o mon ffls ! ô ma joie ! 6 l'honneur de nos jours ! o d'un État penchant l'inespéré secours ! Vertu digne de Rome , et sang digne d'Horace ! Appui de ton pays , et gloire de ta race ! Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments? Quand pourra mon amour baigner avec tendresse Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

VALÈRE

Vos caresses bientôt pourront se déployer; Le roi dans un moment vous le va renvoyer,

Et remet à demain la pompe qu'il prépare D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare ; Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux Par des chants de victoire et par de simples vœux. C'est oti le roi le mène, et tandis il m'envoie Faire office vers vous de douleur et de joie ; Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ; Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui : Il croit mal reconnaître une vertu si pure , Si de sa propre bouche il ne vous en assure , S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,

Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres

Du service d'un fils , et du sang des deux autres.

VALÈRE

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;

Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi

Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire

Au-dessous du mérite et du fils et du père.

Je vais lui témoigner quels nobles sentiments

La vertu vous inspire en tous vos mouvements ,

Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ma fille , il n'est plus temps de répandre des pleurs . Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs On pleure injustement des pertes domestiques. Quand on en voit sortir des victoires publiques. Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ; Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

ACTE IV, SCÈNE IV

En la mort d'un amjuit vous ne perdez qu'un homme Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ; Après cette victoire, il n'est point de Romain Qui ne soit glorieux de vous donner la main, n me faut à Sabine en porter la nouvelle ; Ce coup sera sans doute assez rude pour elle, Et ses trois frères morts par la main d'un époux Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ; Mais j'espère aisément en dissiper l'orage. Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage, Fera bientôt régner sur un si noble cœur Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur. Cependant étouffez cette lâche tristesse ; Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse ; Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV

CAMILLE

Oui, je lui ferai voir, par d'inaffillibles marques. Qu'un véritable amour brave la main des Parques, Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans Qu'un astre injurieux nous donne pour parents. Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ; Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche. Impitoyable père, et par un juste effort Je la veux rendre égaie aux rigueurs de mon sort. En vit-on jamais un dont les rudes traverses Prissent en moins de rien tant de faces diverses ? Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel. Et portât tant de coups avant le coup mortel ? Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte De joie et de douleur, d'es-

pérance et de crainte. Asservie en esclave à plus d'événements. Et le piteux jouet de plus de changements?

Un oracle m'assure, un songe me travaille ; La paix calme F ef-
froie que me fait la bataille ; Mon hymen se prépare, et presque en
un moment Pour combattre mon frère on choisit mon amant; Ce
choix me désespère, et tous le désavouent, La partie est rompue,
et les dieux la renouent; Rome semble vaincue, et, seul des trois
Albains, Curiace en mon sang n*a point trempé ses mains. O
dieux! sentais-je alors des douleurs trop légères Pour le malheur
de Rome et la mort de deux frères? Et me flattais-je trop quand je
croyais pouvoir L'aimer encor sans crime et nourrir quelque es-
poir? Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle Dont mon âme
éperdue en reçoit la nouvelle; Son rival me l'apprend, et, faisant à
mes yeux D'un si triste succès le récit odieux, n porte sur le front
une allégresse ouverte. Que le bonheur pubUc fait bien moins
que ma perte, Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui. Aussi
bien que mon frère il triomphe de lui. Mais ce n'est rien encore
au prix de ce qui reste : On demande ma joie en un jour si funeste
; Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur, Et baiser une
main qui me perce le cœur. En un sujet de pleurs si grand, si légi-
time, Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ; Leur bru-
tale vertu veut qu'on s'estime heureux, Et si l'on n'est barbare on
n'est point généreux. Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux
père; Soyons indigne sœur d'un si généreux frère : C'est gloire de
passer pour un cœur abattu, Quand la brutalité fait la haute ver-
tu. Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre? Quand
on a tout perdu, que saurait-on plus craindre? Pour ce cruel vain-
queur n'ayez point de respect; Loin d'éviter ses yeux, croissez à
son aspect ;

HORACE, CAMILLE, PROCULE

(Procule porte en sa main les trois épées des Coriaces.)

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères, Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires, Qui nous rend maîtres d'Àlbe; enfin voici le bras Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États. Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire. Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits. Et nos deux frères morts dans le malheur des armes Sont trop payés de sang pour exiger des larmes : Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu, Je cesserai pour eux de paraître affligée, Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée; Mais qui me vengera de celle d'un amant, Pour me faire oublier sa perte en un moment?

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE

o mon cher Curiace!

o d'une indigne sœur insupportable audace! D'un ennemi public dont je reviens vainqueur

13^{éi} HORACE.

Le nom est dans ta bouche et Tamour dans ton cœur! Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire! Ta bouche la demande, et ton cœur la respire ! Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs, Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs : Tes flammes désormais doivent être étouffées; Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées, Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien : Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme, Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme : Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ; Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée; Tu ne revois en moi qu'une amante offensée. Qui, comme une furie attachée à tes pas. Te veut incessamment reprocher son trépas. Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes. Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes, Et que, jusques au ciel élevant tes exploits, Moi-même je le tue une seconde fois !

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie, Que tu tombes au point de me porter envié! Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté Cette gloire si chère à ta brutalité!

o ciel ! qui vit jamais une pareille rage ! Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage. Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur? Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur, Et préfère du moins au souvenir d'un homme Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment! Rome, à qui vient
ton bras d'immoler mon amant !

ACTE IV, SCÈNE VI

Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !

Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !

Puissent tous ses voisins ensemble conjurés

Saper ses fondements encor mal assurés!

Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;

Que cent peuples unis des bouts de l'univers

Passent pour la détruire et les monts et les mers!

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;

Que le courroux du ciel allumé par mes vœux

Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre.

Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,

Voir le dernier Romain à son dernier soupir.

Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

HORACE, mettant Tépée à la main, et poornaivant sa sœur
qui

8'enfuit«

C'est trop, ma patience à la raison fait place ; Va dedans les
enfers plaindre ton Curiace !

CAMUÏLE, blessée derrière le théâtre.

Ah, traître!

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain Quiconque ose pleurer un
ennemi romain!

PROCULE

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur. Mon père
ne peut phis l'avouer pour sa fille : Qui maudit son pays renonce
à sa famille ; Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis ; Le sang même les
arme en haine de son crime. La plus prompte vengeance en est
plus légitime ; Et ce souhait impie, encore qu'impuissant, Est un
monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SABINE, HORACE, PROCULE

SABINE

À quoi s'arrête ici ton illustre colère? Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père , Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux : Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups. Immoles au cher pays des vertueux Horaces Ce reste malheureux du sang des Curiaces. Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur; Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur; Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ; Je soupire comme elle, et déplore mes frères : Plus coupable en ce point contre tes dures lois. Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois. Qu'après son châtiment ma faute continue.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.

Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié.

Et ne m'accable point d'une indigne pitié.

Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme

Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,

C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens.

Non à moi de descendre à la honte des tiens.

ACTE IV, SCÈNE Vii. iil

Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse; Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse, Participe à ma gloire au lieu de la souiller, Tâche à t'en revêtir, non à m'en- dépouiller. Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie. Que je te plaise mieux couvert d'une infamie? Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi, Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.

Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites.

J'en ai les sentiments que je dois en avoir.

Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir;

Mais enfin je renonce à la vertu romaine.

Si pour la posséder je dois être inhumaine,

Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur

Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,

Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques.

Et ne regardons point des biens communs à tous,

Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.

Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?

Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre*mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu.
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse.
Écoute la pitié, si ta colère cesse ;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce, ou pour suppUce ;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux,
i42 HORACE.

Si je les vois partir de la main d'un époux.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes Un empire si grand sur les plus belles âmes, Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs ! A quel point ma vertu devient-elle réduite ! Rien ne la saurait plus garantir que la fuite. Adieu. Ne me suis point, ou re-tiens tes soupirs.

SABINE, seule.

o colère, ô pitié, sourdes à mes désirs, Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse. Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce ! Allons-y par nos pleurs faire encore un effort, Et n'employons après que nous à notre mort.

SCENE I

LE VIEIL HORACE, HORACE

LE VIEIL HORACE

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse.
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille ; elle était criminelle ;
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :

ACTE V, SCÈNE II

Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ; Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main. Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ; Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte : Son crime, quoique énorme et digne du trépas. Était mieux impuni que puni par ton bras.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître ; J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître. Si dans vos sentiments mon zèle est criminel. S'il m'en faut recevoir un reproche étemel. Si ma main en devient honteuse et profanée. Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée : Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté A si brutalement souillé la pureté.

Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ; Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace. C'est en ces actions dont l'honneur est blessé Qu'un père tel que vous se montre intéressé : Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ; Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ; Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ; n'épargne ses fils bien souvent pour soi-même ; Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir, Et ne les punit point, de peur de se punir. Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ; Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II

TULLE, VALÈRE, LE vieil HORACE, HORACE, troupe de gardes.

LE VIEIL HORACE

Ah ! sire., un tel honneur a trop d'excès pour moi ;

Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi : Permettez qu'à genoux...

r TULLE.

Non, levez-vous, mon père.

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire. Un si rare service et si fort important Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(Montrant Valère.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage; Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas, Comme de vos deux fils vous portez le trépas, Et que, déjà votre âme étant trop résolue , Ma consolation vous serait superflue :

Mais je viens de savoir quel étrange malheur D'un fils victorieux a suivi la valeur , Et que son trop d'amour pour la cause publique, Par ses mains , à son père ôte une fille unique. Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort; Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE

C'est l'effet vertueux de votre expérience. Beaucoup par un long âge ont appris comme vous Que le malheur succède au bonheur le plus doux : Peu savent comme vous appliquer ce remède. Et dans leur intérêt toute leur vertu cède. Si vous pouvez trouver dans ma compassion Quelque soulagement pour votre affliction , Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême. Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois

Dépose sa justice et la force des lois.

Et que l'Etat demande aux princes légitimes

ACTE V, SCÈNE II

Des prix poui* les vertus , des peines pour les crimes , Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir Que vous plaiguez beaucoup ce qu'il vous faut punir. Souffrez. . .

LE VIEIL HORACE

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE

.Permettez qu'il achève , et je ferai justice :

J'aime à la rendre à tous, à toute heure , en tout lieu ;

C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;

Et c'est dont je vous plains , qu'après un tel service

On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE

Souffrez donc , ô grand roi , le plus juste des rois , Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix : Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent; S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent; Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer, Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer : Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable , Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable. Arrêtez sa foreur, et sauvez de ses mains, Si vous voulez régner, le reste des Romains : B y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avait un cours si sanglant, si foneste, Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins , Ont tant de fois uni des peuples si voisins , Qu'il est peu de Romains que le parti contraire N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère. Et qui ne soit forcé de donner quelques pleurs , Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs. Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes L'autorise à punir ce crime de nos larmes , Quel sang épargnera ce barbare vainqueur. Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur. Et ne peut excuser cette douleur pressante

Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante, Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau. Elle voit avec lui son espoir au tombeau? Faisant triompher Rome, il se Test asservie ; H a sur nous un droit et de mort et de vie ; Et nos jours criminels ne pourront plus durer. Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome, Combien un pareil coup est indigne d'un homme ; Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux : Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage, D'un frère si cruel rejaillir au visage : Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ; Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir : Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice. Vous avez à demain remis le sacrifice : Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents, D'une main parricide acceptent de l'encens ? Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine ; Ne le considérez qu'en objet de leur haine ; Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats Le bon destin de Rome a plus fait que son bras. Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire. Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire. Et qu'un si grand courage, après ce noble effort, Fût digne en même jour de triomphe et de mort. Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide. En ce lieu Rome a vu le premier parricide ; La suite en est à craindre et la haine des dieux. Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE

Défendez-vous, Horace.

A quoi bon me défendre?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;

ACTE V, SCÈJÎE IL

Ce que vous en croyez me doit être une loi. Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi ; Et le plus innocent devient soudain coupable, Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable. C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser : Notre sang est son bien, il en peut disposer ; Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose. Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause. Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir : D'autres aiment la vie, et je la dois haïr. Je ne reproche point à l'ardeur de Valère Qu'en amant de la sœur il accuse le frère : Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ; Il demande ma mort, je la veux comme lui. Un seul point entre nous met cette différence. Que mon honneur par là cherche son assurance, Et qu'à ce même but nous voulons arriver. Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière À montrer d'un grand cœur la vertu tout entière. Suivant l'occasion elle agit plus ou moins. Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins. Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce. S'attache à son effet pour juger de sa force ; Il veut que ses dehors gardent un même cours, Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours : kprès une action pleine, haute, éclatante. Tout ce qui brille moins remplit mal son attente : n veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ; n n'examine point si lors on pouvait mieux. Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille. L'occasion est moindre, et la vertu pareille : Son injustice accable et détruit les grands noms ;

L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ; Et quand la renommée a passé l'ordinaire, Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.

148 ^"--^ORACE.

Je ne vanterai point les exploits de mon bras ; Votre majesté, sire, a vu mes trois combats : Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde, Qu'une autre occasion à celle-ci réponde, Et que tout mon courage, après de si grands coups, Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ; Si bien que, pour laisser une illustre mémoire, La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire : Encore la fallait-il sitôt que j'eus vaincu. Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu. Un homme tel que moi voit sa gloire ternie, Quand il tombe en péril de quelque ignominie ; Et ma main aurait su déjà m'en garantir : Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ; Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ; C'est vous le dérober qu'autrement le répandre. Rome ne manque point de généreux guerriers ; Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ; Que votre majesté désormais m'en dispense : Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense , Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III

TULLE, VALÈRE, LE vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE

Sire , écoutez Sabine ; et voyez dans son âme Les douleurs
d'une sœur et celle d'une femme Qui, toute désolée, à vos sacrés
genoux, Pleure pour sa famille, et craint pour son époux. Ce n'est
pas que je veuille avec cet artifice Dérober un coupable au bras de
la justice ; Quoi qu'il ait fait pour vous , traitez-le comme tel , Et
punissez en moi ce noble criminel ; De mon sang malheureux ex-
piez tout son crime :

ACTE V, SCÈNE III

Vous ne changerez point pour cela de victime ;

Ce n'en sera point prendre une injuste pitié ,

Mais en sacrifier feq[AttS45^re moitié.

Les nœuds de Thyménée, et^on amour extrême,

Font qu'il vit plus en moi qu'il hç vit en lui-même ;

Et si vous m'accordez de mourir àigourd'hui ,

n K&ourra plus en moi qu'il ne moùlrf ait en lui ;

La mort que je demande, et qu'il fa^t que j'obtienne,

Augmentera sa peine, et finira la mietme.

Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,

Et l'effroyable état où mes jours sont ^uits.

Quelle horreur d'embrasser un homnie dont l'épée

De toute ma famille a la trame coupée!

Et quelle impiété de haïr un épouv

Pour avoir bien servi les siens, l'État, et vous!

Aimer un bras aocdllOïhs^g d/tous mes frères!

N'aimersi)as im mari qui firmes misères!

Sire , délrroz-moi , par un heureux trépas ,

Des crimes^de l'aimep-ef de ne l'aimer pas ;

J'en nonuner^ l'arrêt une faveur bien grande.

Ma main peut^ie donner ce quel je vous demande ;

Mais cef trépas ^nfin me sera bien plus doux ,

Si je puis de ^ honte afiOranchir mon époux ;

Si je ^^uiS par mon sang apaiser yla colère

Dés dieuxxm'a pu fâcher sa vertu trop sévère ,

Satisfaire, e^smoumnt, aux mânes de sa sœur,

Ek conserver à Rome un syDon défenseur.

Y ^tE-^lEIL HQ^E. y

Sire>vÇ'est dcmc à ijoïde répondrè^à-ïdlère. Mes eiifetn-
tâ_äie<nu| conspirent contre un père ; Tous trois veulent rpe
perdre, et s'arment sans raison Contre si peu de sahg qui reste en
ma maison.

(A Sabine.) \

Toi, qui, par des douleurs à ton devoir contraires. Veux quitter
un mari pour rejoindre tés frères , Va plutôt consulter leur*
mânes généreux; ^

Us sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennezit heureux :
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie, Si quelque sentiment
demeure après la vie, Ce malheur semble moindre, et moins
rude^^ses Voyant que tout Thonneur en retombe sjat nous ;
Tous trois désavoueront la douleur quitte touci Les larmes de tes
yeux, les soupirs (^e ta bou L'horreur que tu fais voir d'un mari
vertueux, Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme

(Au roi.) I i

Contre ce cher époux Valère en vain s'anim/& : .

Un premier mouvement ne fut jamais un crime

Et la louange est due, au heu du ch^me6t.

Quand la vertu produit ce premier mcmyeinent.

Aimer nos ennemis avec idolâtrie,

De rage en leur trépas maudire la patrie.

Souhaiter à l'État un malheur infini,

C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.

Le seul amour de Rome a sa main aniniées^^

Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.

Qu'ai-je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel

L'aurait déjà puni s'il était criminel ;

J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance.
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de r^
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
n a vu quel accueil lui gardait ma colère.
Lorsque, ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres.

ACTE T, SCÈNE III

Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(A Valère.)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'afiront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre.
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse.
Où tu penses choisir un heu pour son suppUce :
Sera-ce entre ces murs, que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux , et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?

Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour.

Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.

Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle.

Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, sire ; et par un juste arrêt Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt. Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire ; n peut la garantir encor d'un sort contraire. Sire, ne donnez rien à mes débiles ans : Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ; Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :

Il m'en reste encore un; conservez-le pour elle • N*ôtez pas à ses murs un si puissant appui ; Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui. Horace, ne crois pas que le peuple stupide Soit le maître absolu d'un renom bien solide. Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit. Mais un moment l'élève, un moment le détruit ; Et ce qu'il contribue à notre renommée Toujours en moins de rien se dissipe en fumée. C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits À voir la vertu pleine en ses moindres effets; C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire ; Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire. Vis toujours en Horace; et toujours auprès d'eux Ton nom demeurera grand, illustre, fameux. Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante. D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente. Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi, Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche ; Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE

Sire, permettez-moi...

TULLE

Valère, c'est assez; Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ; J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes, Et toutes vos raisons me sont encor présentes. Cette énorme action faite presque à nos yeux Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux. Un premier mouvement qui produit un tel crime Ne saurait lui servir d'excuse légitime : Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ; Et si nous les suivons, il est digne de mort. Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable. Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,

ACTE V, SCÈNE IIL

Vient de la même épée et part du même bras

Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.

Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,

Parlent bien hautement en faveur de sa vie :

Sans lui j'obéirais où je donne la loi,

Et je serais sujet où je suis deux fois roi.

Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes ,
Tous les peuvent aimer ; mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États ;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois.
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance eUe vit en Romule ;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vis donc, Horace; vis, guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État, vis, mais aime Valère :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;
Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir.
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.

Sd)ine, écoutez moins la douleur qui vous presse;

Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :

C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez

La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice; Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice. Si nos prêtres, avant que de sacrifier, Ne trouvaient les moyens de le purifier : Son père en prendra soin; il lui sera facile D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.

i54 EXAMEN D'HORACE.

Je la plains ; et, pour rendre à son sort rigoureux Ce que peut souhaiter son esprit amoureux, Puisqu'en un même jour Tardeur d'un même zèle Achève le destin de son amant et d'elle, Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts, En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si tes derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord ; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène ; ce qui serait plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle Toit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe, lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment il faut de grands déplai-

sirs, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple, en dépit d'Horace ; et chez Sophocle, Ajax ne se cache point aux spectateurs lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermerait d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisserait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Égisthe. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée ; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'aurait plus de lieu, s'il demeurerait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu

gêner la suite de ce poème que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action, qui devient la principale de la pièce, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu, et une fin. Elle surprend tout d'un coup ; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la dé-

fense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second' défaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action; et quand il en est garanti, la pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action ; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle; et l'action serait suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre, sans nécessité , fait ici un efifet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'État, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie; et, pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infime, dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez, pour troisième imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable; et qu'ainsi s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

Senretur ad imum Qaalis ab incepto processerit, et sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de Pertharite^ et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait pro-

duit un très-méchant effet. Il serait bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Coriace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auteur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à

rexamen sévère de cette jastesse, et ce n'est pas an crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage h l'action que l'infante à celle du Cid, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux : l'une est la liaison des scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce ; au lieu que, dans le Cid, toutes celles de l'infante sont détachées, et paraissent hors d'œuvre :

Tantom séries jonctQraqne poUet.

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poème lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères; mais l'infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid ; et si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paraître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord, et porte l'imagination à un sens contraire; et je les aimerais mieux de cette sorte sur nos théâtres, que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans V Andromède et dans VOEdipe, Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase, pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici et dans Polyeucte, mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poème, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout h fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux. IL est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupée très-heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour

le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première

idée, et présame le combat achevé, parce qu'elle a vu deux Horaces par terre, et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme ; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement, par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paraisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa dignité que dans le Cid, parce qu'il a intérêt pour tout son État dans le reste de la pièce: et, bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident ; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyers ; et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours : ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parce que, dans la pièce, il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille ; à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pou-

vait se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second : il fallait qu'il tînt son rang h l'armée pendant le troisième ; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance : il tâche à gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire; et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et, dès la première scène de la pièce, il paraît bien qu'il rendait assez de soins h Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'aurait pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'État, et que j'en aurais fait un de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française.

FIN d'horage.

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

iEMILIË , fille de G. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.

FULYIË, conGdente d'iEmilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRË, affranchi de Ginna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

ACTE I, SCÈNE I

Durant quelques moments souffrez que je respire, Et que je considère, en Fétat où je suis, Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis. Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire, Et que vous reprochez à ma triste mémoire Que par sa propre main mon père massacré Du trône où je le vois fait le premier degré ; Quand vous me présentez cette sanglante image, La cause de ma haine, et Teffet de sa rage. Je m'abandonne toute à vos ardents transports, Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts. Au milieu toutefois d'une fureur si juste. J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste, Et je sens refroidir ce bouillant mouvement. Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant. Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite, Quand je songe aux dangers où je te

précipite. Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien. Te demander du sang, c'est exposer le tien : D'une si haute place on n'abat point de têtes Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ; L'issue en est douteuse, et le péril certain : Un ami déloyal peut trahir ton dessein ; L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise. Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise. Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper; Dans sa ruine même il peut t'envelopper; Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute, n te peut, en tombant, écraser sous sa chute. Ah! cesse de courir à ce mortel danger; Te perdre en me vengeance, ce n'est pas me venger. Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes; Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs. Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père?

i6o CINNA.

Est-il perte à ce prix cpïi ne semble légère? Et, cpïand son assassin tombe sous notre effort. Doit-on considérer ce que coûte sa mort? Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses. De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ! Et toi qui les produis par tes soins superflus, Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus! Lui céder, c'est ta gloire ; et le vaincre, ta honte : Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ; Plus tu lui donneras, plus il te va donner. Et ne triomphera que pour te couronner.

EMILIE, FULVIE

EMILIE

Je Tai juré, Fulvie, et je le jure encore, Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore. S'il me veut posséder, Auguste doit périr ; Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir. Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a pour la blâmer une trop juste cause ; Par un si grand dessein vous vous faites juger Digne sang de celui que vous voulez venger : Mais, encore une fois, souffrez que je vous die Qu'une si juste ardeur devrait être atténuée. Auguste chaque jour, à force de bienfaits, Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ; Sa faveur envers vous paraît si déclarée. Que vous êtes chez lui la plus considérée ; Et de ses courtisans souvent les plus heureux Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ; Et, de quelque façon que l'on me considère.

ACTE I, SCÈNE II

Abondante en richesse, ou puissante en crédit,

Je demeure toujours la fille d'un proscrit.

Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;

D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :

Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,

Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
11 m'en fait chaque jour sans changer mon courage ;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage.
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains ;
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits.
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate? Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate? Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli Par quelles cruautés son trône est établi ; Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes, Qu'à son ambition ont immolés ses crimes, Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs. Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre : Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre : Remettez à leurs bras les communs intérêts. Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

iÈMILIE.

Quoi! je le haïrai sans tâcher de lui nuire? J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire? Et je satisferai des devoirs si pressants Par une haine obscure et des vœux impuissants? Sa perte, que je veux, me deviendrait amère. Si quelqu'un l'immolait à d'autres

qu'à mon père; Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas ,
Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.

462 GINNA.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres. Joignons à la douceur de venger nos parents La gloire qu'on remporte à punir les tyrans, Et faisons publier par toute l'Italie :

« La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie ; » On a touché son âme et son cœur s'est épris; » Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste Qui porte à votre amant sa perte manifeste. Pensez mieux, Emilie, à quoi vous l'exposez, Combien à cet écueil se sont déjà brisés ; Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

EMILIE.

Ah! tu sais me frapper par où je suis sensible. Quand je songe aux dangers que je lui fais courir, La crainte de sa mort me fait déjà mourir; Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose : Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose; Et mon devoir confus, languissant, étonné. Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte; Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe : Cinna n'est pas perdu pour être hasardé. De quelques légions qu'Auguste soit gardé , Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne.

Qui méprise la vie est maître de la sienne. Plus le péril est grand , plus doux en est le fruit ; La vertu nous y jette , et la gloire le suit ; Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse, Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ; Cinna me l'a promis en recevant ma foi : Et ce coup seul aussi le rend digne de moi. n est tard, après tout, de m'en vouloir dédire. Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire.

SCÈNE IIL

CINNA, iÉMILIE, FULVIE.

iÉMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée

Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?

Et reconnaissez-vous au front de vos amis

Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA

Jamais contre un tyran entreprise conçue Ne permit d'espérer une si belle issue , Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort , Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ; Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse , Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse; Et tous font éclater un si puissant courroux. Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

iÉMILIE.

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage , Cinna saurait choisir des hommes de courage, Et ne remettrait pas en de mauvaises mains L'intérêt d'Emilie et celui des Romains.

CINNA

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle

Cette troupe entreprend une action si belle!

Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur.

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur.

Et dans un même instant, par un effet contraire.

Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.

« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

» Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;

» Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,

» Et son salut dépend de la perte d'un homme,

» Si Ton doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,

» A ce tigre altéré de tout le sang romain.

» Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!

» Combien de fois changé de partis et de liges,

» Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,

» Et jamais insolent ni cruel à demi ! »

Là, par un long récit de toutes les misères

Que durant notre enfance ont enduré nos pères.

Renouvelant leur haine avec leur souvenir,

Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles

Oii Rome par ses mains déchirait ses entrailles,

Oii l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté

Nos légions s'armaient contre leur liberté;

Oh les meilleurs soldats et les chefs les plus braves

Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;

Oti, pour mieux assurer la honte de leurs fers.

Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;

Et l'exécration honneur de lui donner un maître.

Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,

Romains contre Romains, parents contre parents.

Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable De leur concorde impie, affreuse, inexorable, Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat. Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat; Mais je ne trouve point de couleurs assez noires Pour en représenter les tragiques histoires. Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants, Rome entière noyée au sang de ses enfants : Les uns assassinés dans les places publiques. Les autres dans le sein de

leurs dieux domestiques : Le méchant par le prix au crime encouragé, Le mari par sa femme en son lit égorgé ; Le fils tout dégouttant du meurtre de son père. Et, sa tête à la main, demandant son salaire.

ACTE I, SCÈNE III

Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages Dont j'ai peint les morts pour aigrir les courages, De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels, Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels? Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience, A quels frémissements, à quelle violence. Ces indignes trépas, quoique mal figurés, Ont porté les esprits de tous nos conjurés? Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère Au point de ne rien craindre, en état de tout faire, J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés, » La perte de nos biens et de nos libertés, » Le ravage des champs, le pillage des villes, » Et les proscriptions, et les guerres civiles, » Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix » Pour monter sur le trône et nous donner des lois. » Mais nous pouvons changer un destin si funeste, » Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste, » Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui, » Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui : » Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ; » Avec la liberté Rome s'en va renaître ; » Et nous mériterons le nom de vrais Romains, » Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains. » Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice : » Demain au Capi-

tole il fait un sacrifice ; » Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux » Justice à tout le monde, à la face des dieux : » Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe ; » C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ; » Et je veux pour signal que cette même main » Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein. » Ainsi d'un coup mortel la victime frappée » Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;

i66 CINNA.

» Faites voir, après moi, si vous vous souvenez » Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. » A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle, Par un noble serment, le vœu d'être fidèle : L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi. La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte : Maxime et la moitié s'assurent de la porte ; L'autre moitié me suit, et doit l'environner. Prête au premier signal que je voudrai donner.

Voilà, belle iEmilie, à quel point nous en sommes. Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes. Le nom de parricide ou de libérateur, César celui de prince ou d'un usurpateur. Du succès qu'on obtient contre la tyrannie Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ; Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans. S'il les déteste morts, les adore vivants. Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice. Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice, Que Rome se déclare ou pour ou contre nous. Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

iEMILIË.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire : Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ; Et, dans un tel dessein, le

manque de bonheur Met en péril ta vie, et non pas ton honneur. Regarde le malheur de Brute et de Cassie , La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie? Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins? Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains? Leur mémoire dans Rome est encor précieuse. Autant que de César la vie est odieuse; Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés. Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités. Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :

ACTE I, SCÈNE IV. i

Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ; Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris, Qu'aussi bien que la gloire iEmilie est ton prix ; Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent, Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent. Mais quelle occasion mène Évandre vers nous?

SCÈNE IV

CINNA, iEMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

EVANDRE

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA

Et Maxime avec moi! Le sais-tu bien, Évandre?

ÉVANDRE

Polyclète est encor chez vous à vous attendre. Et fût venu lui-même avec moi vous chercher. Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher. Je vous en donne avis, de peur d'une surprise, n presse fort.

iEMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise!

Tous deux! en même temps! Vous êtes découverts.

Espérons mieux, de grâce.

iEMILIE.

Ah! Cinna, je te perds!

Et les dieux, obstinés à nous donner un maître , Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître, n n'en faut point douter, Auguste a tout appris. Quoi, tous deux! et sitôt que le conseil est pris!

CINNA

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne; Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne : Maxime est comme moi de ses plus confidents ,

168 CINNA

Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

EMILIE

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même, Cinna ; ne porte point mes maux jusqu'à Textrême ; Et, puisque désormais tu ne peux me venger, Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger; Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère. Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père; N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment , Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA

Quoi! sur l'illusion d'une terreur panique, Trahir vos intérêts et la cause publique ! Par cette lâcheté moi-même m'accuser, Et tout abandonner quand il faut tout oser ! Que feront nos amis si vous êtes déçue?

iEMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue?

S'il est pour me trahir des esprits assez bas, Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ; Vous la verrez, brillante au bord des précipices. Se couronner de gloire en bravant les supplices , Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra, Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrais suspect à tarder davantage. Adieu. Raffermez ce généreux courage.

S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux, Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux : Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie. Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

iEMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient; Mon trouble se dissipe , et ma raison revient. Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse. Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ;

ACTE I, SCÈNE IV

Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir. Porte, porte chez lui cette mâle assurance, Digne de notre amour, digne de ta naissance ; Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain. Et par un beau trépas couronne un beau dessein. Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne; Ta mort emportera mon âme vers la tienne ; Et mon cœur aussitôt, percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ; Et du moins en mourant permettez que j'espère Que vous saurez venger Tamant avec le père. Rien n'est pour vous à craindre : aucun de nos amis Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis ; Et, leur parlant tantôt des misères romaines. Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines. De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts. D'un si parfait amour ne trahît les secrets ; Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie, Puisque dans ton péril il me reste un moyen De faire agir pour toi son crédit et le mien : Mais si mon amitié par là ne te délivre, N'espère pas

qu'enfin je veuille te survivre. Je fais de ton destin des règles à mon sort, Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

iEMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

170 CINNA

SCÈNE I

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, troupe de courtisans.

AUGUSTE

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici. Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(Tous se retirent, À la réserve de Ginna et de Maxime.)

Cet empire absolu sur la terre et sur Tonde, Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde, Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang, Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune D'un courtisan flatteur la présence importune. N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit. Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit, L'ambition déplaît quand elle est assouvie. D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ; Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir. Toujours vers quelque objet pousse quelque désir. Il se ramène en soi,

n'ayant plus oii se prendre, Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre. J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ; Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu : Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes, Mille ennemis secrets, la mort à tout propos, Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos. Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :

ACTE II, SCÈNE I

Le grand César mon père en a joui de même ; D'un œil si différent tous deux Font regardé» Que l'un s'en est démis, et l'autre Ta gardé : Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille, Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ; L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat A Yu trancher ses jours par un assassinat. Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire. Si par l'exemple seul on se devait conduire : L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur; Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur; Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées N'est pas toujours écrit dans les choses passées : Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé. Et par oïi l'un périt un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine. Vous, qui me tenez lieu d'Agrippé et de Mécène, Pour résoudre ce point avec eux débattu. Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu : Ne considérez point cette grandeur suprême. Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même; Traitez-moi comme ami, non comme souverain ; Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main : Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique, Sous les lois d'un mo-

narque, ou d'une répiÂlique ; Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance. Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance. Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher De combattre un avis où vous semblez pencher; Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire. Que vous allez souiller d'une tache trop noire. Si vous ouvrez votre âme à ces impressions Jusques à condamner toutes vos actions.

17« CINNA

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ; On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ; Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis, Plus qui rose quitter le juge mal acquis. N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ; Vous Têtes justement, et c'est sans attentat Que vous avez changé la forme de l'État. Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre. Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ; Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ; Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces. Gouvernant justement, ils s'en font justes princes : C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui Condamner sa mémoire, ou faire comme lui. Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste, César fut un tyran, et son trépas fut juste. Et vous devez aux dieux compte de tout le sang Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang. N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ; Un plus puissant démon veille sur vos années : On a dix fois sur vous attenté sans effet. Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.

On entreprend assez, mais aucun n'exécute ; Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute : Enfin, s'il faut attendre un semblable revers, n'est beau de mourir maître de l'univers. C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver

L'empire où sa vertu l'a fait seul arriver.

Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête.

Il a fait de l'État une juste conquête :

Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter

ACTE II, SCÈNE I

Le fardeau que sa main est lasse de porter,

Qu'il accuse par là César de tyrannie,

Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, seigneur, Tempire est votre bien ; Chacun en liberté peut disposer du sien ; n le peut à son choix garder, ou s'en défaire : Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire, Et seriez devenu, pour avoir tout dompté. Esclave des grandeurs oii vous êtes monté! Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent. Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent; Et faites hautement connaître enfin à tous Que tout ce qu'elles ont

est au-dessous de vous. Votre Rome autrefois vous donna la naissance ; Vous lui voulez donner votre toute-puissance ; Et Cinna vous impute à crime capital La libéralité vers le pays natal!

n appelle remords l'amour de la patrie! Par la haute vertu la gloire est donc flétrie. Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris, Si de ses pleins effets l'infamie est le prix! Je veux bien avouer qu'une action si belle Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ; Mais commet-on un crime indigne de pardon, Quand la reconnaissance est au-dessus du don? Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire : Votre gloire redouble à mépriser l'empire ; Et vous serez fameux chez la postérité. Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté. Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême. Mais pour y renoncer il faut la vertu même ; Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner. Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez djaflléurs que vous réglez dans Rome, Où, de quelque façon que votre cour vous nomme. On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,

474 CINNÀ.

Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur. Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître ; Qui le sert, pour esclave, et qui Taime, pour traître : Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu. Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu. Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines : On a fait contre vous dix entreprises vaines ; Peut-être que l'onzième est prête d'éclater, Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie. Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie. Ne vous exposez plus à ces fameux revers : n est beau

de mourir maître de l'univers ; Mais la plus belle mort souille
notre mémoire. Quand nous avons pu vivre et croître notre
gloire.

GINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère.
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire.
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États :
Avec ordre et raison les honneurs il dispense.
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur.
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître , on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux.
L'autorité livrée aux plus séditions.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année.
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée.
Des plus heureux desseins font avorter le fruit.

De peur de le laisser à celui qui les suit ;

Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent.

Dans le champ du public largement ils moissonnent,

ACTE II, SCÈNE I

Assurés que chacun leur pardonne aisément , Espérant à son tour
un pareil traitement : Le pire des états , c'est Tétat populaire.

AUGUSTE

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire. Cette haine des
rois que depuis cinq cents ans Avec le premier lait sucent tous ses
enfants , Pour Tarracher des cœurs, est trop enracinée.

BUXIME.

Oui , seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;

Son peuple , qui s'y plaît , en fuit la guérison :

Sa coutume l'emporte , et non pas la raison ;

Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,

Est une heureuse erreur dont il est idolâtre ,

Par qui le monde entier, asservi sous ses lois.

L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,

Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.

Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États, Chaque peuple a le sien conforme à sa nature , Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure : Telle est la loi du ciel, dont la sage équité Sème dans l'univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique , Et le reste des Grecs la Ubérté publique : Les Parthes , les Persans veulent des souverains ; Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA

Il est vrai que du ciel la prudence infinie Départ à chaque peuple un différent génie ; Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux Change selon les temps comme selon les lieux. Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ; Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance, Et reçoit maintenant de vos rares bontés

476 CINNA

Le comble souverain de ses prospérités. Sous vous rÉtat n'est plus en pillage aux armées; Les portes de Janus par vos mains sont fermées , Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois , Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME

Les changements d'État que fait l'ordre céleste

Ne coûtent point de sang , n'ont rien qui soit funeste.

CINNA

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres ,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté Quand il a combattu
pour notre liberté?

CINNA

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue, Par les mains de
Pompée il l'aurait défendue : n a choisi sa mort pour servir digne-
ment D'une marque éternelle à ce grand changement, Et devait
cette gloire aux mânes d'un tel homme, D'emporter avec eux la li-
berté de Rome.

Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir. Et sa propre
grandeur l'empêche d'en jouir. Depuis qu'elle se voit la maîtresse
du monde. Depuis que la richesse entre ses murs abonde. Et que
son sein, fécond en glorieux exploits, Produit des citoyens plus
puissants que des rois. Les grands, pour s'affermir achetant des
suffrages. Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner, Reçoivent d'eux les
lois qu'ils pensent leur donner. Envieux l'un de l'autre, ils mènent
tout par brigues. Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marins Sylla devint jaloux ;

César, de mon aïeul; Marc-Antoine, de vous :

Ainsi la liberté ne peut plus être utile

Qu'à former les fureurs d'une guerre civile.

Lorsque, par un désordre à T univers fatal,

L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse En la main d'un bon chef à qui tout obéisse. Si vous aimez encore à la favoriser, Otez-lui les moyens de se plus diviser. Sylla, quittant la place enfin bien usurpée. N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée, Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir. S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir. Qu'a fait du grand César le cruel parricide. Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide, Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains, Si César eût laissé l'empire entre vos mains? Vous la replongerez, en quittant cet empire. Dans les maux dont à peine encore elle respire; Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang. Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche; Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche. Considérez le prix que vous avez coûté : Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté. Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée; Mais une juste peur tient son âme effrayée : Si, jaloux de son heur, et las de commander. Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder. S'il lui faut à ce prix en acheter un autre. Si vous ne préférez son intérêt au vôtre. Si ce funeste don la met au désespoir. Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir. Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un

maîtrëi Sous qui son vrai bonheur commence de renaître; Et,
pour mieux assurer le bien commun de tous,

178 CINNA

Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE

N'en délibérons plus, cette pitié remporte.

Mon repos m'est bien cher , mais Rome est la plus forte ;

Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,

Je consens à me perdre afin de la sauver.

Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,

Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,

Regarde seulement l'État et ma personne.

Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,

Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile ;

Allez donner mes lois à ce terroir fertile :

Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez.

Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Poiir épouse, Cinna, je vous donne ^Emilie;
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité.
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

ACTE II, SCÈNE II

MAXIME

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger Que je veux Taffranchir ensemble et la venger.

Octave aura donc vu ses fureurs assouvies, Cillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies, Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts, Et sera quitte après pour Teffet d'un remords! Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête, Un lâche repentir garantira sa tête!

C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter Par son impunité quelque autre à l'imiter. Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne Quiconque après sa mort aspire à la couronne. Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé : S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste, A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste. Voulant nous affranchir. Brute s'est abusé ; S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques. On fait rentrer l'État sous des lois tyranniques; Mais nous ne verrons point de pareils accidents, Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME

Nous sommes encor loin de mettre en évidence Si nous nous conduirons avec plus de prudence ; Cependant c'en est peu que

de n'accepter pas Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

180 CINNÀ.

GINNÀ.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine Guérir un mal si grand sans couper la racine ; Employer la douceur à cette guérison, C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

GINNÀ.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

GINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME

Jamais la Uberty ne cesse d'être aimable ;

Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

GINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer, Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer : Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie Le rebut du tyran dont elle fut la proie; Et tout ce

que la gloire a de vrais partisans Le hait trop puissamment pour
aimer ses présents.

MAXIME

Donc pour vous iEmilie est un objet de haine?

GINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne :

Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts.

Je saurai le braver jusque dans les enfers.

Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée.

Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée.

L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort

Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire Teint du
sang de celui qu'elle aime comme un père?

MAXIME, EUPHORBE

MAXIME

Lui-même il m'a tout dit; leur flamme est mutuelle ; H adore
^Emilie, il est adoré d'elle ; Mais sans venger son père il n'y peut
aspirer, Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE

Je ne m'étonne plus de cette violence Dont il contraint Auguste à garder sa puissance : La ligue se romprait s'il s'en était démis , Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME

Ils servent à l'envi la passion d'un homme Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome; Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal, Je pense servir Rome, et je sers mon rival!

EUPHORBE

Vous êtes son rival?

MAXIME

Oui , j'aime sa maltresse ,

18S CfNNÂ.

Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ; Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater , Par quelque grand exploit la voulait mériter : Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève, Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève; J'avance des succès dont j'attends le trépas, Et pour m'assassiner je lui prête mon bras. Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE

L'issue en est aisée , agissez pour vous-même ; D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal. Gagnez une maîtresse , accusant un rival. Auguste , à qui par là vous sauverez la vie , Ne vous pourra jamais refuser iEmilie.

MAXIME

Quoi! trahir mon ami!

EUPHORBE

L'amour rend tout permis ; Un véritable amant ne connaît point d'amis ; Et même avec justice on peut trahir un traître Qui pour une maîtresse ose trahir son maître. Oubliez l'amitié , comme lui les bienfaits.

MAXIME

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE

Contre un si noir dessein tout devient légitime ; On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté. L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ; Le sien, et non la gloire, anime son courage. Il aimerait César, s'il n'était amoureux, Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux. Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme?

ACTE m, SCÈNE

Sous la cause publique il vous cachait sa flamme , Et peut cacher
encor sous cette passion Les détestables feux de son ambition.

Peut-être qu'il prétend , après la mort d'Octave, Au heu d'af-
franchir Rome , en faire son esclave , Qu'il vous compte déjà pour
un de ses sujets , Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste? A tous
nos conjurés l'avis serait funeste , Et par là nous verrions indi-
gnement trahis Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable : Il perd trop d'inno-
cents pour punir un coupable. J'ose tout contre lui, mais je crains
tout pour eux.

EUPHORBE

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux ; En ces occasions, en-
nuyé de supplices, Ayant puni les chefs, il pardonne aux com-
plices. Si toutefois pour eux vous craignez son courroux. Quand
vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie De vouloir par sa
perte acquérir ^Emilie ; Ce n'est pas le moyen de plaire à ses
beaux yeux Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux. Pour
moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne; Je veux gagner son
cœur plutôt que sa personne, Et ne fais point d'état de sa posses-
sion, Si je n'ai point de part à son affection. Puis-je la mériter par

une triple offense? Je trahis son amant, je détruis sa vengeance ;
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ; Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.

iS4 CINNA.

L'artifice pourtant vous y peut'être utile ; Il en faut trouver un
qui la puisse abuser, Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice. S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse, Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport, Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles, Que pour les surmonter il faudrait des miracles ; J'espère, toutefois, qu'à force d'y rêver...

MAXIME

Éloigne-toi; dans peu j'irai te retrouver : Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose. Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

CINNA, MAXIME

MAXIME

Vous me semblez pensif.

CINNA

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA

iEmilie et César ; l'un et l'autre me gêne ;

L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.

Plût aux dieux que César employât mieux ses soins.

Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins ;

Que sa bonté touchât la beauté qui me charme.

Et la pût adoucir comme elle me désarme !

Je sens au fond du coeur mille remords cuisants

Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;

Cette faveur si pleine, et si mal reconnue.

ACTE III, SCÈNE II

Par un mortel reproche S tous moments me tue. n me semble surtout incessamment le Toir Déposer en nos mains son absolu pouvoir, Ecouter nos avis, m'applaudir, et me dire : « Cinna, par vos conseils je retiendrai Tempire, » Mais je le retiendrai pour vous en faire part. » Et je puis dans son sein enfoncer un poignard ! Ah ! plutôt. .. Mais, hélas ! j'idolâtre ^Emilie ; Un serment exécration à sa haine me lie ; L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux : Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ; Je deviens sacrilège, ou je suis parricide, Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ; Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ; Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?

Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise.

Voulut plus d'une fois rompre son entreprise.

Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir

Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

MAXIME

n eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ; n nesoupçonna point sa main d'ingratitude. Et fut contre un tyran d'autant plus animé ^k. Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aim^. Ck)mme vous l'imitiez, faites la même chose. Et formez vos remords d'une plus juste cause,

186 CINNA

De VOS l&ches conseils, qui seuls ont arrêté

Le bonheur renaissant de notre liberté :

C'est vous seul aujourd'hui qui nous Tavez ôtée;

De la main de César Brute Veut acceptée,

Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger

De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.

N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,

Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;

Mais entendez crier Rome à votre côté :

« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;

» Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,

» Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime! »

Ami, n'accable plus un esprit malheureux Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux. Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute. Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ; Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié Qui ne peut expirer sans me faire pitié. Et laisse-moi, de grâce, attendant iÉmilie, Donner un Ubre cours à ma mélancolie : Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse De la bonté d'Octave, et de votre faiblesse; L'entretien des amants veut un entier secret. Adieu. Je me retire en confident discret.

ÂCTB III, SCÈNE III

Mais plutôt continue à le nommer faiblesse. Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse, Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer, Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher. En ces extrémités quel conseil dois-je prendre? De quel côté pencher? à quel parti me rendre?

Qu'une âme généreuse a de peine à faillir ! Quelque fruit que par là j'espère de cueillir. Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance, La gloire d'af&anchir le lieu de ma naissance. N'ont point assez d'appas pour flatter, ma raison. S'il les faut acquérir par une trahison. S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime

Qui du peu que je suis fait une telle estime. Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens. Qui ne prend pour régner de conseils que les miens. O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme ! Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome ! Périsse mon amour, périsse mon espoir.

Plutôt que de ma main parte un crime si noir ! Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite. Et qu'au prix de son sang ma passion achète ! Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ? Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?

Mais je dépends de vous, ô serment téméraire ! O haine d'Emilie ! ô souvenir d'un père ! Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé. Et je ne puis plus rien que par votre congé : C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ; C'est à vous, Emilie, à lui donner sa grâce ; Vos seules volontés président à son sort. Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort. O dieux, qui comme vous la rendez adorable. Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ; Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir. Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.

188 CINNA

Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

EMILIE, CINNA, FULVIE

EMILIE.

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine ;

Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,

Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.

Octave en ma présence a tout dit à Livie,

Et par cette nouvelle il n'a rendu la vie.

Le désavouerez-vous ? et du don qu'il me fait Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

iEMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA

Mais plutôt en la vôtre.

iEMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre ;
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien. C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA

Vous pouvez toutefois... ô ciel! l'osé-je dire?

iEMILIE.

Que puis-je? et que crains-tu?

CINNA

Je tremble, je soupire.

Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs, Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs. Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ; Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

iEMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA

n faut vous obéir.

ACTE III, SCÈNE IV. tS

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr. Je vous aime, ^Emilie ; et le ciel me foudroie Si cette passion ne fait toute ma joie, Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur ! Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme : En me rendant heureux vous me rendez infâme : Cette bonté d'Auguste. . .

iEMILIE.

n suffit, je t'entends, Je vois ton repentir et tes vœux inconstants : Les faveurs du tyran emportent tes promesses ; Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ; Et ton esprit crédule ose s'imaginer Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner ; Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ; Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne : n peut faire trembler la terre sous ses pas, Mettre un roi hors du trône, et donner ses États, De ses proscriptions rougir la terre et l'onde, Et changer à son gré

l'ordre de tout le monde ; Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.

CINNA

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir. Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure ; La pitié que je sens ne me rend point parjure ; J'obéis sans réserve à tous vos sentiments, Et prends vos intérêts par delà mes serments.

J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime, Vous laisser échapper cette illustre victime : César se dépouillant du pouvoir souverain Nous était tout prétexte à lui percer le sein ;)La conjuration s'en allait dissipée.

Vos desseins avortés, votre haine trompée ; Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné, Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

190 GINNÂ.

iEMILIE.

Pour me Timmoler, traître ! et tu veux que moi-même Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je Taime ! Que je sois le butin de qui Tose épargner, Et le prix du conseil qui le force à régner !

GINNÂ.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie : Sans moi , vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ; Et, malgré ses bienfaits , je rends tout à Tamour, Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour. Avec les premiers vœux de mon obéissance Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance , Que je tâche de vaincre un

indigne courroux , Et vous donner pour Ijii l'amour qu'il a pour vous. Une âme généreuse , et que la vertu guide , Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ; Elle en hait l'infamio attachée au bonheur. Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

iEMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :

La perfidie est noble envers la tyrannie ;

Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux ,

Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

iEMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

GINNA.

Un cœur vraiment romain. . .

iEMILIE.

Ose tout pour ravir Une odieuse vie à qui le fait servir : Il fuit plus que la mort la hoifte d'être esclave.

GINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ; Et nous voyons souvent des rois à nos genoux

ACTE III, SCÈNE IV

Demander pour appiis tels esclaves que nous ;

n abaisse à nos pieds l'orgueil des cUadèmes ,

n nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes;

n prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,

Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

iEMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose ! Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose! Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain Qu'il prétende égaler un citoyen romain? Antoine sur sa tête attira notre haine En se déshonorant par l'amour d'une reine ; Attale , ce grand roi , dans la pourpre blanchi , Qui du peuple romain se nommait l'affranchi , Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre , Eût encor moins prisé son trône que ce titre. Souviens-toi de ton nom , soutiens sa dignité ; Et , prenant d'un Romain la générosité , Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats

Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;

Et quoi qu'on entreprenne , et quoi qu'on exécute ,

Quand il élève un trône , il en venge la chute ;

Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;

Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;

Et quand à les punir il a pu se résoudre ,

De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends ; De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ; Abandonne ton âme à son lâche génie ; Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant, Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.

lot CINNA.

Sans emprunter ta main pour servir ma colère , Je saurai bien venger mon pays et mon père. J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas. Si Tamour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ; C'est lui qui , sous tes lois me tenant asservie , M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie : Seule contre un tyran , en le faisant périr, Par les mains de sa garde il me fallait mourir. Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ; Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive , J'ai voulu , mais en vain , me conserver pour toi , Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi , grands dieux , si je me suis trompée Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée , Et si d'un faux semblant mon esprit abusé A fait choix d'un esclave en son lieu supposé. Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ; Et si pour me gagner il faut trahir ton maître, Mille autres à l'envi recevraient cette loi, S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi. Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ; Vis pour ton cher tyran

, tandis que je meurs tienne : Mes jours avec les siens se vont précipiter. Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.

Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée , De ma seule vertu mourir accompagnée.

Et te dire en mourant, d'un esprit satisfait : « N'accuse point mon sort , c'est toi seul qui l'as fait ; » Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée, » Où la gloire me suit qui t'était destinée : » Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ; » Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA

Eh bien ! vous le voulez , il faut vous satisfaire , Il faut affranchir Rome, il faut venger un père, n faut sur un tyran porter de justes coups ;

ACTE m, SCÈNE V. i

Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous. S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes, n n*a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes'; Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés. Vous me faites priser ce qui me déshonore ; Vous me faites haïr ce que mon âme adore ; Vous me faites répandre un sang pour qui je dois Exposer tout le mien et mille et mille fois : Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ; Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée. Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant, A mon crime forcé joindra mon châtement. Et, par cette action dans

l'autre confondue. Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

iEMILIE, FULVIE.

FULVIE

Vous avez mis son âme au désespoir.

iEMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE

n va vous obéir aux dépens de sa vie : Vous en pleurez !

iEHLIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie ; Et si ton amitié daigne me
secourir.

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir; Dis-lui...

FULVIE

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

iEMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

194 CINNA

FULVIE

Et quoi donc?

IENTLIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi, Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.

SCÈNE I

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, gardes.

AUGUSTE

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE

Seigneur, le récit même en paraît effroyable : On ne conçoit qu'à peine une telle fureur. Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE

Quoi! mes plus chers amis! quoi! Cinna! quoi! Maxime! Les deux que j'honorais d'une si haute estime, A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix Pour les plus importants et plus nobles emplois! Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire. Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire! Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir. Et montre un cœur touché d'un juste repentir ; Mais Cinna!

EUPHORBE

Cinna seul dans sa rage s'obstine.

Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ; Lui seul combat
encor les vertueux efforts Que sur les conjurés fait ce juste
remords,

ACTE IV, SCÈNE I

Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées, Il tâche à raffermir
leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit ! o le plus déloyal
que la terre ait produit ! o trahison conçue au sein d'une furie ! o
trop sensible coup d'une main si chérie ! Cinna, tu me trahis ! Po-
lyclète, écoutez.

(U lai parle à l'oreille.) POLYCLÈTE.

Tous VOS ordres, seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime Qu'il vienne re-
cevoir le pardon de son crime.

(Polyclète rentre.) EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.

A peine du palais il a pu revenir,

Que, les yeux égarés, et le regard farouche,

Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,

Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
» Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire.
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE

Sous ce pressant remords il a trop succombé. Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ; Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface : Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce. Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin De tenir en Ueu sûr ce fidèle témoin.

196 CINNÀ.

SCÈNE IL

AUGUSTE

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,

Si donnant des sujets il ôte les amis.

Si tel est le destin des grandeurs souveraines

Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,

Et si votre rigueur les condamne à chérir

Ceux que vous animez à les faire périr.

Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre. Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné! Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné, De combien ont rougi les champs de Macédoine, Combien en a versé la défaite d'Antoine, Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ; Remets dans ton esprit, après tant de carnages. De tes proscriptions les sanglantes images. Où toi-même, des tiens devenu le bourreau. Au sein de ton tuteur enfonças le couteau. Et puis ose accuser le destin d'injustice Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice. Et que, par ton exemple à ta perte guidés. Ils violent des droits que tu n'as pas gardés ! Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise : Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ; Rends un sang infidèle à l'infidélité.

Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne ! Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ? Toi, dont la trahison me force à retenir Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,

ACTE IV, SCÈNE II

Me traite en criminel, et fait seule mon crime, Relève pour l'abattre un trône illégitime, Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat. S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État? Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre ! Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre ! Non, non, je me trahis moi-même d'y penser : Qui pardonne aisément invite à l'offenser; Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices ! Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter; Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter. Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ; Une tête coupée en fait renaître mille. Et le sang répandu de mille conjurés Rend mes jours plus maudits , et non plus assurés. Octave, n'attends. plus le coup d'un nouveau Rute ; Meurs, et dérober-lui la gloire de ta chute ; Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort, Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort. Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ; Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ; Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir. La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ; Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat. Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat, A toi-même en mourant immole ce perfide ; Contentant ses désirs, punis son parricide ; Fais un tourment pour lui de ton propre trépas, En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas : Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ; Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

o Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu ! o rigoureux
combat d'un cœur irrésolu

108 CINNA

Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose ! D'un prince
malheureux ordonnez quelque chose. Qui des deux dois-je suivre,
et duquel m'éloigner? Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi
régner.

AUGUSTE, LIVIE

AUGUSTE

Madame, on me trahit, et la main qui me tue Rend sous mes
dépiaisirs ma constance abattue. Cinna, Cinna le traître...

LIVIE

Euphorbe m'a tout dit, Seigneur, et j'ai pâU cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE

Hélas ! de quel conseil est capable mon flme?

LIVIE

Votre sévérité, sans produire aucun fruit.

Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit ;

Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :

Salvidien à bas a soulevé Lépide ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi :
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;
Faites son châtiment de sa confusion.
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir une ville animée ;
Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'efiaroucher

ACTE IV, SCÈNE III

Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire Qui nous rend
odieux, contre qui l'on conspire. J'ai trop par vos avis consulté là-

dessus ; Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome pour ta franchise ; Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise. Et te rends ton État, après l'avoir conquis, Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris : Si tu veux me haïr, hais-moi sans plus rien feindre ; Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre : De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur. Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte ; Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate : Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE

Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre, J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre. Après un long orage il faut trouver un port ; Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines !

AUGUSTE

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE

Seigneur, vous emporter à cette extrémité. C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE

Régner et caresser une main si traîtresse, Au lieu de sa vertu,
c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,

200 GINNÂ.

Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ; Vous me
tenez parole, et c'en sont là, madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus. Depuis vingt ans je
règne, et j'en sais les vertus; Je sais leur divers ordre, et de quelle
nature Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture : Tout
son peuple est blessé par un tel attentat. Et la seule pensée est un
crime d'État, Une offense qu'on fait à toute sa province. Dont il
faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire. Adieu : nous perdons temps.

LIVIE

Je ne vous quitte point, Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point.

AUGUSTE

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(Elle est seule.)

Il m'échappe ; suivons, et forçons-le de voir Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir. Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

SCÈNE IV

iEMILIE, FULVIE.

iEMILIE.

D'où me vient cette joie, et que mal à propos

Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !

César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes:
Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie.
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux.
Faire un second effort contre votre courroux ;
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète.
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit.
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;
Chacun diversement soupçonne quelque chose ;
Tous présumant qu'il aye un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi.

Que même de son maître on dit je ne sais quoi :

On lui veut imputer un désespoir funeste ;

On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

EMILIE

Que de sujets de craindre et de désespérer. Sans que mon triste cœur en daigne murmurer! A chaque occasion le ciel y fait descendre Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre : Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;

204 GINNÂ.

Et puisque Tamitié n'en faisait plus qu'une Ame, Aimez en cet ami l'objet de votre flamme ; Avec la même ardeur il saura vous chérir, Que...

iEMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir Tu prétends un peu trop ; mais , quoi que tu prétendes , Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ; Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas , Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ; Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ; Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ; Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur. Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur. Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse , Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ? Apprends , apprends de moi quel en est le devoir. Et donne m'en l'exemple , ou viens le recevoir.

MAXIME

Votre juste douleur est trop impétueuse.

iEMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse. Tu me parles déjà d'un bienheureux retour. Et dans tes dé plaisirs tu conçois de l'amour !

MAXIME

Cet amour en naissant est toutefois extrême :

C'est votre amant en vous , c'est mon ami que j'aime ;

Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

iEMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé. Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée ; Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ; Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir , Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME

Quoi! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

ACTE IV, SCÈNE VI

i&MIUE.

Oui , tu Tes , puisque enfin tu veux que je le die ; L'ordre de notre fuite est trop bien concerté Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté ; Les dieux seraient pour nous prodiges en miracles ,

S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles. Fuis sans moi , tes amours sont ici superflus.

MAXIME

Ah ! vous m'en dites trop.

iEMILIE.

J'en présume encor plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ; Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures. Si c'est te faire tort que de m'en défier, Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME

Vivez, belle ^Emilie, et souffrez qu'un esclave...

iEMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave. Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VL

MAXIME

Désespéré, confus.

Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus. Que résous-tu, Maxime? et quel est le supplice Que ta vertu prépare à ton vain artifice? Aucune illusion ne te doit plus flatter ; JEmilie en mourant va tout faire éclater; Sur un même échafaud la perte de sa

vie Étalera sa gloire et ton ignominie , Et sa mort va laisser à la postérité L'infâme souvenir de ta déloyauté.

Un même jour t'a vu , par une fausse adresse , Trahir ton souverain , ton ami , ta maîtresse ,

206 CINNA

Sans que de tant de droits en un jour violés , Sans que de deux amants au tyran immolés , Il te reste aucun fruit que la honte et la rage Qu'un remords inutile allume en ton courage. Euphorbe, c'est Feffet de tes lâches conseils ; Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils? Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme ; Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ; La tienne, encor servile, avec la liberté N'a pu prendre un rayon de générosité : Tu m'as fait relever une injuste puissance ; Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance ; Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu. Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire, Et j'ai tout mérité pour t' avoir voulu croire ; Mais les dieux permettront à mes ressentiments De te sacrifier aux yeux des deux amants. Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime Mon sang leur servira d'assez pure victime. Si dans le tien mon bras, justement irrité. Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE V, SCÈNE I

D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours ; Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence A ton émotion fait quelque

violence, Tu pourras me répondre après tout à loisir : Sur ce point seulement contente mon désir.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souvienne De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens Furent les ennemis de mon père, et les miens : Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ; Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance. Leur haine enracinée au milieu de ton sein T'avait mis contre moi les armes à la main ; Tu fus mon ennemi même avant que de naître. Et tu le fus encor quand tu me pus connaître, Et l'inclination jamais n'a démenti Ce sang qui t'avait fait du contraire parti : Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie ; Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ; Je te fis prisonnier pour te combler de biens; Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ; Je te restituai d'abord ton patrimoine ; Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine, Et tu sais que depuis, à chaque occasion, Je suis tombé pour toi dans la profusion ; Toutes les dignités que tu m'as demandées. Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ; Je t'ai préféré même à ceux dont les parents Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs, A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire, Et qui m'ont conservé le jour que je respire ; De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu, Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.

208 GINNA.

Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,

Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident;
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance^solue,
De Maxime et de toi j'ai pris J'es seuls avis.
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis ;
Bien plus, ce même jour je te donne iEmiUe,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je>t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA

Moi, seigneur! moi, que j'eusse une fême si traîtresse! Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux; Tu te justifieras après, si tu le peux. Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner demain, au Capitole, Pendant le sacrifice, et ta main pour signal Me doit, au heu d'encens, donner le coup fatal; La moitié de tes gens doit occuper la porte. L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte. Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons? De tous ces meurtriers te dirai-je les noms? Procule, Glabrion, Virginian, Rutile, Marcel, Plante, Lénas, Pom-pone, Albin, Icile, Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé : Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé; Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,

ACTE V, SCÈNE I

Que pressent de mes lois les ordres légitimes,

Et qui, désespérant de les plus éviter,

Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence. Plus par confusion que par obéissance.

Quel était ton dessein, et que prétendais-tu Après m'avoir au temple à tes pieds abattu? Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ? Si j'ai bien entendu tantôt ta politique, Son salut désormais dépend d'un souverain. Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ; Et si sa liberté te faisait entreprendre. Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ; Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État, Sans vouloir l'acquérir par un assassinat. Quel

était donc ton but? d'y régner en ma place? D'un étrange malheur son destin le menace. Si pour monter au trône et lui donner la loi Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi. Si jusques à ce point son sort est déplorable. Que tu sois après moi le plus considérable. Et que ce grand fardeau de l'empire romain Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connaître, et descends en toi-même : On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime. Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux. Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux : Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite. Si je t'abandonnais à ton peu de mérite. Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux ; Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux. Les rares qualités par où tu m'as dû plaire. Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire. Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ; Elle seule t'élève, et seule te soutient; C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;

210 CINNA

Tu n*as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ; Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui Qu'à retirer la main qui seule est ton appui. J'aime mieux toutefois céder à ton envie : Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ; Mais oses-tu penser que les Serviliens, Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens, Et tant d'autres enfin de qui les grands courages Des héros de leur sang sont les vives images, Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux? Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide ; Non que votre colère ou la mort m'intimide : Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver. Et j'en cherche Fauteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée. Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée. Le père et les deux fils lâchement égorgés. Par la mort de César étaient trop peu vengés ; C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause : Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose, N'attendez point de moi d'infâmes repentirs. D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs ; Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ; Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire. Vous devez un exemple à la postérité.

Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime, Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime. Voyons si ta constance ira jusques au bout. Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout; Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, iEMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Tous ne connaissez pas encor tous les complices ; Votre iEmilie en est, seigneur, et la voici.

CINNA

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE

Et toi, ma fille, aussi !

EMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il Ta fait pour me plaire. Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ! Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne. Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

EMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments

N'est point le prompt effet de vos commandements ;

Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées ,

Et ce sont des secrets de plus de quatre années :

Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi.

Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;

Je ne voulus jamais lui donner d'espérance.

Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;

Je la lui fis jurer; il chercha des amis :

Le ciel rompt le succès que je m'étais promis.
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime ;
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime.
Son trépas est trop juste après son attentat.
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père.
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.
ilC GINNA.

AUGUSTE

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison? Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ; Mon amour en sa place a fait choix d'J'Emilie, Et je la vois comme elle indigne de ce rang. L'une m'ôtait Thonneur, Tautre a soif de mon sang ; Et, prenant toutes deux leur passion pour guide, L'une fut impudique, et l'autre est parricide. o ma fille! est-ce là le prix de mes bienfaits?

iEMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

iEMILIE.

n éleva la vôtre avec même tendresse ,

n fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père.
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE

C'en est trop, iEmihe, arrête et considère Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père : Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur. Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne. Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne, Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis. Le passé devient juste et l'avenir permis. Qui peut y parvenir ne peut être coupable ; Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable : Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main; Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ACTE V, SCÈNE II. Î

i&MILIE.

Aussi» dans le discours que vous venez d'entendre, Je parlais pour Taigrir» et non pour me défendre.

Punissez donc, seigneur, ces criminels appas Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ; Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres. Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ; Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger. Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore D'être déshonoré par celle que j'adore!

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer : J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer; A mes plus saints désirs la trouvant inflexible, Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible ; Je parlai de son père et de votre rigueur, Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur. Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme ! Je l'attaquai par là, par là je pris son âme; Dans mon peu de mérite elle me négligeait, Et ne put négliger le bras qui la vengeait : Elle n'a conspiré que par mon artifice ; J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

iEMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me chérir.

Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

iEMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous Toute celle qui suit
de si généreux coups.

EMILIE.

Eh bien ! prends-en ta part, et me laisse la mienne ;

CINNA.

Ce serait Taflaiblir que d'afijaiblir la tienne : La gloire et le plaisir, la honte et les tourments, Tout doit être commun entre de vrais amants.

Nos deux flmes, seigneur, sont deux ftmes romaines; Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines ; De nos parents perdus le vif ressentiment Nous apprend nos devoirs en un même moment; En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ; Nos esprits généreux ensemble le formèrent ; Ensemble nous cherchons Thonneur d'un beau trépas : Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide, Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépidé ; Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez : Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ; Et que tout Tunivers, sachant ce qui m'anime, S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, iEMILIE, FULVIE.

AUGUSTE

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux Ont arraché Maxime à la fureur des eaux. Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE

Ne parlons plus de crime après ton repentir, Après que du péril tu m'as su garantir ; C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire : Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez, C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

ACTE V, SCÈNE III. Î

Un vertueux remords n'a point touché mon Ame ; Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame ; Euphorbe vous a feint que j'étais noyé De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé : Je voulais avoir lieu d'abuser iErailie, Effrayer son esprit, la tirer d'Itahe, Et pensais la résoudre à cet enlèvement Sous l'espoir du

retour pour venger son amant ; Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces. Sa vertu combattue a redoublé ses forces. Elle a lu dans mon cœur ; vous savez le surplus. Et je vous en ferais des récits superflus. Vous voyez le succès de mon lâche artifice : Si pourtant quelque grâce est due à mon indice, Faites périr Euphorbe au milieu des tourments. Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants. * J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître, Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître; Et croirai toutefois mon bonheur infini. Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,

A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?

Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;

Je suis maître de moi comme de l'univers ;

Je le suis, je veux l'être. o siècles! ô mémoire !

Conservez à jamais ma dernière victoire ;

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux

De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie : Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ; Et, malgré la fureur de ton lâche dessein. Je te la donne encor comme à mon assassin. Commençons un combat qui montre par l'issue Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue. Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler:

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler : Avec cette beauté que je t'avais donnée, Reçois le consulat pour la prochaine année. Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ; Préfère-s-en la pourpre à celle de mon sang ; Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère : Te rendant \m époux, je te rends plus qu'un père.

iEMILIE.

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés; Je recouvre la vue auprès de leurs clartés : Je connais mon forfait qui me semblait justice , Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice) Je sens naître en mon âme un repentir puissant. Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême; Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même J'ose avec vanité me donner cet éclat.

Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État. Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle; Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ; Et, prenant désormais cette haine en horreur. L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses Au heu de châtimens trouvent des récompenses? o vertu sans exemple! ô clémence, qui rend Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ; Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime : Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

(A Maxime.)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ; Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ; Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;

ACTE y, SCÈNE III. tl

Et que demain Thy-men couronne leur amour. Si tu T'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME

Je n'en murmure point, il a trop de justice ; Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée Vous consacre une foi lâchement violée, Mais si ferme à présent, si loin de chanceler. Que la chute du ciel ne pourrait T ébranler.

Puisse le grand moteur des belles destinées, Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ; Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux, Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

LIVIE

Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme D'un rayon prophétique illumine mon âme. Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ; De votre heureux destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre; On portera le joug désormais sans se plaindre ; Et les plus indomptés renversant leurs projets. Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ; Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie N'attaquera le cours d'une si belle vie ; Jamais plus d'assassin, ni de conspirateurs : Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs. Rome, avec une joie et sensible et profonde. Se démet en vos mains de l'empire du monde ; Vos royales vertus lui vont trop enseigner Que son bonheur consiste à vous faire régner : D'une si longue erreur pleinement affranchie. Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie, Vous prépare déjà des temples, des autels. Et le ciel une place entre les immortels;

218 EXAMEN DE GINNÂ.

Et la postérité, dans toutes les provinces, Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE

J'en accepte Taugure, et j'ose Tespérer : Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer! Qu'on redouble demain les heureux sacrifices Que nous leur offrons sous de meilleurs auspices, Et que vos conjurés entendent publier Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

EXAMEN DE CINNA

Ce poëme a tant d'illastres saffrages qui lui donneDt le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal : je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien n'y est violenté par les inconvénients de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

H est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la pièce se passe chez iËmilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à iËmilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à iËmilie de la conjuration découverte au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet nn moment

EXAMEN DE CINNA

après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Émilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même, et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Émilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte ; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poème ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Émilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Émilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions ; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite : c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds ; mais si j'avais attendu à la commencer qu'Évandre eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Émilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'Horace ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récils de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes, pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées, qu'en termes de Tart on nomme implexes, par un mot emprunté du latin, telles que sont Rodogune et Héraclius, Elle ne se rencontre pas dans les simples; mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement et de sentiments pour les soutenir.

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

FÉLIÎ, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE , seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte.

STRATONICE, conGdente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

CLÉOIN, domestique de Félix,

ACTE I, SCÈNE I. tti

Qu'un homme doit donner à son extravagance,

Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit

Forme de vains objets que le réveil détruit;

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;

Vous ignorez quels droits eue a sur toute l'âme

Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,

Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.

Pauline, sans raison dans la douleur plongée.

Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée ;

Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais.

Et tâche à m' empêcher de sortir du palais.

Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé.
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui.
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.
NÉARQUÈ.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main[^]
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
D est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace ;
Après certains moments que perdent nos longueurs.
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égaré :
Le bras qui la versait en devient plus avare.
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien

Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

Celle qui vous pressait de courir au baptême.

Languissante déjà , cesse d'être la même.

Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,

Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

%'ài POLYEUGTE.

POLYEUCTE

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle, Et le désir s'accroît quand l'effet se recule. Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux, Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ; Mais , pour en recevoir le sacré caractère Qui lave nos forfait^ dans une eau salutaire , Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux. Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux, Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire , Comme le bien suprême et le seul où j'aspire , Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour. Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉÂRQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse : Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse. Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler. Quand il ne les peut rompre , il pousse à reculer ; D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre , Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ; Et ce songe rempli de noires visions N'est que le coup d'essai de ses illusions : D met tout en usage , et prière , et menace ; Il attaque toujours , et ja-

mais ne se lasse ; il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu , Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ces premiers coups; laissez pleurer Pauline. Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine , Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix. Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

NÉARQUE

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne; Mais , à vous dire tout , ce Seigneur des seigneurs Veut le premier amour et les premiers honneurs.

ACTE I, SCÈNE I. 22d

Comme rien n'est égal à sa grandem* suprême , Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même, Néglier pour lui plaire, et femme, et biens, et rang, Exposer pour sa gloire et verser tout son sang. Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite Oui vous est nécessaire, et que je vous souhaite ! Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux. Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux. Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute, Qu'aux plus Apres tourments un chrétien est en butte. Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs. Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE

Vous ne m' étonnez point; la pitié qui me blesse Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse. Sur mes pareils , Néarque , un bel œil est bien fort : Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ; Et s'il faut affronter les plus cruels supplices, Y trouver des appas, en faire mes délices. Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien, M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE

Oui, j'y cours, cher Néarque; Je brûle d'en porter la glorieuse marque. Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir, Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE

Votre retour pour elle en aura plus de charmes; Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ; Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux, Plus elle aura pleuré pour un si cher époux. Allons, on nous attend.

POLYEUCTE

Apaisez donc sa crainte,

in PpLTEUGTE.

Et calmez la douleur dont son Ame est atteinte. Elle revient.

NÉARQUE

Fuyez.

POLYEUCTE

Je ne puis.

NÉARQUE

Il le faut; Fuyez un ennemi qui sait votre défaut, Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue, Et dont le coup mortel vous platt quand il vous tue.

**POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE.
STRATONICE**

POLYEUCTE

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu. Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE

Quel sujet si pressant à sortir vous convie? Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

POLYEUCTE

Il y va de bien plus.

PAULINE

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ; Mais enfin il le faut.

PAULINE

Vous m'aimez?

POLYEUCTE

Je vous aime, Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même; Mais...

PAULINE

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!

ACTE I, SCÈNE III. Si

Vous avez des secrets que je ne puis savoir ! Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée, Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE

Un songe vous fait peur?

PAULINE

Ses présages sont vains, Je le sais; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence. Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ; Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter, Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE IIL

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite ; Suis cet agent fatal de tes mauvais destins. Qui peut-être te livre aux mains des assassins.

Tu vois , ma Stratonice , en quel siècle nous sommes : Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ; Voilà ce qui nous reste, et lordinaire effet De l'amour qu'on nous offre , et des vœux qu'on nous fait. Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines , Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines; Mais après Thyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour;

S'il ne vous traite ici d'entière confidence.

S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence;
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.

120 POLYEUCTE

Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas :
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez :
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine ;
D est Arménien, et vous êtes Romaine,
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne. Je crois que ta frayeur égalerait la mienne. Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit. Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE

Ecoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu.
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome, oii je naquis, ce malheureux visage D'un chevalier romain captiva le courage ; Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie

ACTE I, SCÈNE III. Sf

Sauva des ennemis votre empereur Décie, Qui leur tira mourant la victoire des mains, Et fit tourner le sort des Perses aux Romains? Lui, qu'entre tant de morts immolés à son mattre, On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître; A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux. Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE

Hélas ! c'était lui-même, et jamais notre Rome

N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.

Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.

Je l'aimai, Stratonice; il le méritait bien.

Mais que sert le mérite où manque la fortune?

L'un était grand en lui, l'autre faible et commune;

Trop invincible obstacle, et dont trop rarement

Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance. Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir. Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.

Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère, J'attendais un époux de la main de mon père ; Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison N'avoua de mes yeux l'aimable trahison : Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ; Je ne lui cachais point combien j'étais blessée; Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs; Mais au heu d'espérance il n'avait que des pleurs; Et, malgré des soupirs si doux, si favorables, Mon père et mon devoir étaient inexorables. Enfin je quittai Rome et ce parfait amant. Pour suivre ici mon père en son gouvernement; Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.

Î28 POLYEUCTE

Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux Me fit voir Poly-eucte, et je plus à ses yeux; Et comme il est ici le chef de la noblesse, Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse, Et par son alliance il se crut assuré D'être plus redoutable et plus considéré; Il approuva sa flamme, et conclut Thyménée; Et moi, comme à son lit je me vis destinée. Je donnai par devoir à son affection Tout ce que l'autre avait par inclination. Si tu peux en douter, juge-le par la crainte Dont en ce triste jour tu me vois Tâme atteinte.

STRATONICE

Elle fait assez voir à quel point vous Taimez.

Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés?

PAULINE

Je Tai vu cette nuit ce malheureux Sévère, La vengeance à la main, l'œil ardent de colère : Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux; Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ; Il semblait triomphant, et tel que sur son char Victorieux dans Rome entre notre César.

Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue, « Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due, » Ingrate, m'a-t-il dit; et, ce jour expiré, » Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. » A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée; Ensuite des chrétiens une impie assemblée. Pour avancer l'effet de ce discours fatal, A jeté Polyeucte aux pieds de son rival. Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ; Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère, J'ai vu mon père même, un poignard à la main, Entrer le bras levé pour lui percer le sein :

ACTE I, SCÈNE IV

Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ; Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages. Je ne sais ni comment ni quand ils Tout tué, Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué. Voilà quel est mon songe.

STRATONICE

Il est vrai qu'il est triste ; Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste : La vision, de soi, peut faire quelque horreur, Mais non pas vous donner une juste terreur. Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un père Qui chérit votre

époux, que votre époux révère. Et dont le juste choix vous a donnée à lui Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes ;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE

Leur secte est insensée, impie, et sacrilège.
Et dans son sacrifice use de sortilège;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Hs souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et, depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE

Tais-toi, mon père vient.

FÉLIÎ. ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Ma fille, que ton songe

«30 POLYEUCTE

En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge! '

Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher!

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

FÉLIX

Sévère n'est point mort.

PAULINE

Quel mal nous fait sa vie?

FÉLIX

Il est le favori de l'empereur Décie.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis, L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ; Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice, Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX

Il vient ici lui-même.

PAULINE

n vient!

FÉLIX

Tu le vas voir.

PAULINE

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir?

FÉLIX

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ; Un gros de courtisans en foule l'accompagne, Et montre assez quel est son rang et son crédit : Mais, Albin, redis-lui ce que ces gens t'ont dit.

ALBIN

Vous savez quelle fut cette grande journée

Que sa perte pour nous rendit si fortunée.

Où l'empereur captif, par sa main dégagé.

Rassura son parti déjà découragé,

Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ;

Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre.

Après qu'entre les morts on ne put le trouver :

ACTE I, SCÈNE IV. Mi

Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.

Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le visage ;
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups.
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux ;
Là, bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut Tâme ravie.
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur.
Du bras qui le causait honora la valeur ;
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;
Et, comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite.
Il offrit dignités, alliance, trésors.
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange.
Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
Et soudain l'empereur, transporté de plaisir.
Offre au Perse son frère, et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.

Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire.
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'empereur, qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX

O ciel ! eh quel état ma fortune est réduite !

ALBIN

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite. Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX

Ah ! sans doute, ma sœur, il vient pour t'épouser ,

«31 POLYEUCTE

L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose. C'est un prétexte faux dont Tamour est la cause.

PAULINE

Cela pourrait bien être ; il m'aimait chèrement.

FÉLIX

Que ne permettra-t-il à son ressentiment? Et jusques à quel point ne porte sa vengeance Une juste colère avec tant de puissance ? Il nous perdra, ma fille.

PAULINE

Il est trop généreux.

FÉLIX

Tu veux flatter en vain un père malheureux;
n nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah, Pauline ! en effet, tu m'as trop obéi ;
Ton courage était bon, ton devoir Ta trahi :
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède.
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE

Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur, Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur! Mon père, je suis femme,

et je sais ma faiblesse ; Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse. Et poussera sans doute, en dépit de ma foi, Quelque soupir indigne et de vous et de moi. Je ne le verrai point.

FÉLIX

Rassure un peu ton Ame.

n est toujours aimable, et je suis toujours femme ; Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu.

ACTE II, SCÈNE I

Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.

Je ne le verrai point.

FÉLIX

Il faut le voir, ma fille.

Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ; Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX

Ta vertu m'est connue.

PAULINE

Elle vaincra sans doute; Ce n'est pas le succès que mon âme redoute : Je crains ce dur combat et ces troubles puissants Que fait déjà chez moi la révolte des sens ; Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime, Souffrez que je me puisse armer contre moi-même. Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir :

Rappelle cependant tes forces étonnées,

Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments. Pour servir de victime à vos commandements.

SCÈNE I

SÉVÈRE, FÀBIÂN.

SÉVÈRE

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice, Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?

234 POLTEUCTE.

Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux L'hommage souverain que Ton va rendre aux dieux? Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène, Le reste est un prétexte à soulager ma peine ; Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN

Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE

Ah, quel comble de joie!

Cette chère beauté consent que je la voie ! Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir? Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir? Quel trouble, quel transport lui cause ma venue? Puis-je tout espérer de cette heureuse vue? Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ; Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle : Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle ; Et, si mon mauvais sort avait changé le sien. Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire? Ne m'aime-t-elle plus? éclaire-moi ce point.

FABIAN

M'en croirez-vous, seigneur? ne la revoyez point ; Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses : Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses; Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur. Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale! Que je tienne Pauline à mon sort inégale ! Elle en a mieux usé, je la dois imiter;

ACTE II, SCÈNE I. Î

Je n'aime mon bonheur que pour la mériter. Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune; Allons mettre à ses pieds cette haute fortune : Je Tai dans les combats trouvée heureusement, En cherchant une mort digne de son amant ; Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne, Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tiennne.

FABIÀN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point :

SÉVÈRE

Ah! c'en est trop, enfin éclairez-moi ce point : As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN

Je tremble à vous le dire; elle est...

Quoi?

FABIAN

Mariée.

SÉVÈRE

Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre est grand. Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

FABIAN

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SÉVÈRE

La constance est ici d'un difficile usage ; De pareils déplaisirs accablent un grand cœur; La vertu la plus mâle en perd toute vigueur; Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises, La mort les trouble moins que de telles surprises. Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours. PauUne est mariée !

FABIAN

Oui, depuis quinze jours ; Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie, Goûte de son hymen la douceur infinie.

«36 POLYEUCTE

SÉVÈRE

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix; Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois : Faibles soulagements d'un malheur sans remède ! Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!

o ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour, o sort, qui redonnez l'espoir à mon amour, Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée. Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!

Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu Achevons de mourir en lui disant adieu ; Que mon cœur, chez les morts emportant son image, De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré? N'y consent-elle pas?

FABIAN

Oui, seigneur, mais...

SÉVÈRE

N'importe.

FABIAN

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ; Je ne veux que la Voir, soupirer, et mourir.

FABIAN

Vous vous échapperez sans doute en sa présence; Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance, Dans un tel entretien il suit sa passion. Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore ; Tout violent qu'il est mon désespoir l'adore.

ACTE II. SCÈNE II

Quels reproches aussi peuvent m' être permis? De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis? Elle n'est point parjure, elle n'est point légère; Son devoir m'a trahi, mon malheur et son père. Mais son devoir fut juste, et son père eut raison ; J'impute à mon malheur toute la trahison ; Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée. Eût gagné Fun par l'autre, et me l'eût conservée; Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir : Laisse-la-moi donc voir, soupirer, et mourir.

Fabian.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même. Elle a craint comme moi ces premiers mouvements Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants. Et dont la violence excite assez de trouble. Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE

Fabian, je la vois.

FABIAN

Seigneur, souvenez-vous. . .

SÉVÈRE

Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux.

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN

PAULINE

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse; Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse, Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert.

Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd; Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée , A vos seules vertus je me serais donnée. Et toute la rigueur de votre premier sort •

Contre votre mérite eût fait un vain effort ;

«38 POLYEUCTE

Je découvrais en vous d assez illustres marques

Pour vous préférer même aux plus heureux monarques :

Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,

De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,

Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne

Vous auriez ajouté Téclat d'une couronne,

Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï.

J'en aurais soupiré , mais j'aurais obéi ,

Et sur mes passions ma raison souveraine

Eût blftmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE

Que vous êtes heureuse ! et qu'un peu de soupirs Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs ! Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue. Les plus grands changements vous trouvent résolue ; De la plus forte ardeur vous portez vos esprits Jusqu'à l'indifférence , et peut-être au mépris ; Et votre fermeté fait succéder sans peine La faveur au dédain, et l'amour à la haine.

Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu Soulagerait les maux de ce cœur abattu ! Un soupir, une larme à regret épandue M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue ; Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli , Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli ; Et, mon feu désormais se réglant sur le vôtre, Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre. O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé. Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur ; et si mon âme Pourrait bien étouffer les restes de sa flamme , Dieux, que j'évitais de rigoureux tourments ! Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments : Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise. Elle n'y règne pas , elle les tyrannise ;

ACTE II, SCÈNE II

Et , quoique le dehors soit sans émotion , Le dedans n'est que trouble et que sédition : Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ; Votre mérite est grand, si ma raison est forte : Je le vois, encor tel qu'il alluma mes feux. D'autant plus puissamment solliciter mes vœux Qu'il est environné de puissance et de

gloire, Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire. Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu Le généreux espoir que j'en avais conçu. Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome, Et qui me range ici dessous les lois d'un homme. Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas, Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranlé pas ; C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle, Que vous louiez alors en blasphémant contre elle. Plaignez- vous-en encor; mais louez sa rigueur Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur, Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE

Ah! madame, excusez une aveugle douleur

Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :

Je nommais inconstance, et prenais pour un crime.

De ce juste devoir l'effort le plus sublime.

De grâce, montrez moins à mes sens désolés

La grandeur de ma perte et ce que vous valez;

Et, cachant par pitié cette vertu si rare.

Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare.

Faites voir des défauts qui puissent à leur tour

Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible. Ne laisse que trop voir une âme trop sensible. Ces pleurs en sont témoins , et ces lâches soupirs Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :

240 POLTEUCTE.

Trop rigoureux effets d'une aimable présence Contre qui mon devoir a trop peu de défense! Mais si vous estimez ce vertueux devoir, Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir. Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ; Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ; Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens. Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE

C'est le remède seul qui peut guérir . nos maux.

SÉVÈRE

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens; ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt. Il faut que ma douleur cède à son intérêt. Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne? Elle me rend les soins que je dois à la mienne. Adieu : je vais chercher au milieu des combats Cette immortalité que donne un beau trépas. Et remplir dignement, par une mort pompeuse. De mes premiers exploits l'attente avantageuse. Si toutefois, après ce coup mortel du sort. J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE

Et moi, dont votre vue augmente le supplice, Je l'éviterai même en votre sacrifice ; Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets, Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

ACTE II, SCÈNE HT. SU

SÉVÈRE

Puisse le juste ciel, content de ma ruine, Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur, Une félicité digne de sa valeur!

SÉVÈRE

n la trouvait en vous.

PAULINE

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE

o devoir qui me perd et qui me désespère! Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE

Adieu , trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III

PAULINE, STRATONICE

STRATONICE

Je VOUS ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes; Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes : Vous" voyez clairement que votre songe est vain ; Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE

Laisse-moi respirer du moins, si tu m*as plainte : Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ; Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés. Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE

Quoi! vous craignez encor?

Je tremble, Stratonice; Et, bien que je m'effraie avec peu de justice, Cette injuste frayeur sans cesse reproduit L'image des

malheurs que j'ai vus cette nuit.

242 POLTEUGTE.

STRÀTONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE

Malgré sa retenue, Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE

Je crois même au besoin qu'il serait son appui : Mais, soit cette croyance ou fausse, ou véritable, Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable; A quoi que sa vertu puisse le disposer, n est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

**POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,
STRATONICE**

POLYEUCTE

C'est trop verser de pleurs ; il est temps qu'ils tarissent : Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent; Malgré les faux avis par vos dieux envoyés. Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAULINE

Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraie, La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ; J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci. Je suis dans Mélitène; et, quel que soit Sévère, Votre père y commande, et Ton m'y considère; Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison D'un cœur tel que le sien craindre une trahison : On m'avait assuré qu'il vous faisait visite. Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE

Il vient de me quitter assez triste et confus ;

ACTE II, SCÈNE V

Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me Terra plus.

POLYEUCTE

Quoi! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage?

PAULINE

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage. J'assure mon repos, que troublent ses regards : La vertu la plus ferme évite les hasards ; Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte : Et, pour vous en parler avec une âme ouverte, Depuis qu'un vrai mé-

rite a pu nous enflammer, Sa présence toujours a droit de nous charmer. Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre, On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ; Et, bien que la vertu triomphe de ces feux, La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,

Que vous devez coûter de regrets à Sévère !

Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux!

Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!

Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,

Plus j'admire...

**POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE,
STRATONICE, CLÉON**

CLÉON

Seigneur, Félix vous mande au temple ; La victime est choisie, et le peuple à genoux ; Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame?

PAULINE

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme, Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir. Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir.

2U POLYEUCTE

Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande.

POLYEUCTE

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende. Et, comme je connais sa générosité, Nous ne nous combattons que de civilité.

SCÈNE VI

POLYEUCTE, KÉJLRQUE.

NÉARQUE

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE

Au temple, où Ton m'appelle.

NÉARQUE

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle! Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NÉARQUE

J*abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser.

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser. Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes : C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir; Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir. Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître

ACTE II, SCENE VI

De cette occasion qu'il a sitôt fait naître, Où déjà sa bonté, prête à me couronner, Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande point que Ton s'y précipite.

POLYEUCTE

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter. Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure? Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure? Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait; La foi que j'ai reçue aspire à son effet. Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

246 POLYEUCTE

NÉÂRQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe ; Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir? i

POLYEUCTE

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre. Sous rhorreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE

Qui marche assurément n'a point peur de tomber : Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie. Qui craint de le nier, dans son âme le nie; D croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse. Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse ! D'où vient cette froideur?

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

li s'est offert, pourtant; suivons ce saint effort; Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles. n faut (je me souviens encor de vos paroles) Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang ; Exposer pour sa gloire et verser tout son sang. Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite Que vous me souhaitez, et que je vous souhaite? S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

ACTE II, SCÈNE YI

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime, C'est sa grâce, qu'en vous n'affaiblit aucun crime ; Comme encor tout entière, elle agit pleinement. Et tout semble possible à son feu véhément : Mais cette même grâce en moi diminuée.

Et par mille péchés sans cesse exténuée, Agit aux grands effets avec tant de langueur. Que tout semble impossible à son peu de vigueur : Cette indigne mollesse et ces lâches défenses Sont des punitions qu'attirent mes offenses : Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier, Me donne votre exemple à me fortifier.

AUons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes : Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir. Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE

A cet heureux transport que le ciel vous envoie. Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.

Ne perdons plus de temps; le sacrifice est prêt; AUons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ; Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ; Allons en éclairer l'aveuglement fatal ; Allons briser ces dieux de pierre et de métal; Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ; Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE

AUons faire éclater sa gloire aux yeux de tous. Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

i48 POLTEUCTE.

SCÈNE L

Que de soucis flottants, que de confus nuages Présentent à mes yeux d'inconstantes images ! . Douce tranquillité, que je n'ose espérer. Que ton divin rayon tarde à les éclairer! Mille agitations, que mes troubles produisent. Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ; Aucun espoir n'y coule où j'ose persister; Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter. Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s' imagine. Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine. Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet. Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait. Sévère incessamment brouille ma fantaisie : J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie; Et je n'ose penser que d'un œil bien égal Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival. Comme entre deux rivaux la haine est naturelle. L'entrevue aisée-

ment se termine en querelle; L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter. L'autre un désespéré qui peut trop attendre. Quelque haute raison qui règle leur courage. L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage ; La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir. Consumant dès rai>ord toute leur patience.

ACTE III, SCÈNE II

Forme de la colère et de la défiance;

Et, saisissant ensemble et l'époux et Tamant,

En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.

Mais que je me figure une étrange chimère! Et que je traite mal Polyeucte et Sévère, Gomme si la vertu de ces fameux rivaux Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts! Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maltresses Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses : Ils se verront au temple en hommes généreux. Mais las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux. Que sert à mon époux d'être dans Mélitène, Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine, Si mon père y commande, et craint ce favori, Et se repent déjà du choix de mon mari ; Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte; En naissant il avorte, et fait place à la crainte ; Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper. Dieux ! faites que ma peur puisse enfin se tromper !

SCÈNE II

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Mais sachons-en l'issue. Eh bien ! ma Stratonice, Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice? Ces rivaux généreux au temple se sont vus?

STRATONICE

Ah, Pauline!

PAULINE

• Mes vœux ont-ils été déçus?

J'en vois sur ton visage une mauvaise marque. Se sont-ils querellés?

STRATONICE

Polyeucte, Néarque, Les chrétiens...

ÎÔO POLYEUCTE.

PAULINE

Parle donc : les chrétiens...

STRATONICE

Je ne puis.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE

Ce serait peu de chose.

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE

Il est mort!

STRATONICE

Non , il vit ; mais , ô pleurs superflus ! Ce courage si grand, cette âme si divine. N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline. Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ; C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux. Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide. Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide. Une peste exécration à tous les gens de bien , Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien.

PAULINE

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE

Il est ce que tu dis , s'il embrasse leur foi ; Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE

Ne considérez plus que ce Dieu qu'il adore.

PAULINE

Je l'aimai par devoir; ce devoir dure encore.

ACTE III, SCÈNE II

STRATONIGE.

H VOUS donne à présent sujet de le haïr;

Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.

PAULINE

Je Taimerais encor, quand il m'aurait trahie; Et si de tant d'amour tu peux être ébahie, Apprends que mon devoir ne dépend point du sien : Qu'il y manque, s'il veut; je dois faire le mien. Quoi! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée A suivre, à son exemple, une ardeur insensée? Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur. Je chéris sa personne , et je hais son erreur. Mais quel ressentiment en témoigne mon père?

STRATONIGE.

Une secrète rage, un excès de colère.

Malgré qui toutefois un reste d'amitié Montre pour Polyeucte
encor quelque pitié. n ne veut point sur lui faire agir sa justice ,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONIGE.

Néarque l'a séduit; De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même, L'arrachant de vos bras,
le traînait au baptême. Voilà ce grand secret et si mystérieux Que
n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONIGE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs, Il me faut es-
sayer la force de mes pleurs ; En qualité de femme ou de fille,
j'espère

ÎM POLYEUCTE.

Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père. Que si sur
l'un et l'autre ils manquent de pouvoir, Je ne prendrai conseil

que de mon désespoir. Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple. Je ne puis y penser sans frémir à l'instant, Et crains de faire un crime en vous la racontant. Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le prêtre avait à peine obtenu du silence, Et devers l'orient assuré son aspect.

Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect. A chaque occasion de la cérémonie, A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie. Des mystères sacrés hautement se moquait. Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait. Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ; Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence : « Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix, » Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? » Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes : L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux. « Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple; oyez tous : » Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque » De la terre et du ciel est l'absolu monarque, » Seul être indépendant, seul maître du destin, » Seul principe éternel, et souveraine fin. » C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie » Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie; » Lui seul tient en sa main le succès des combats; » n le peut élever, il le peut mettre à bas ; » Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense; » C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense : » Vous adorez en vain des monstres impuissants. » Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,

ACTE III, SCÈNE III

Après en avoir mis les saints vases par terre. Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre, D'une fureur pareille ils courent à l'autel, deux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel ! Du plus puissant des dieux nous voyons la statue Par une main impie à leurs pieds abattue : Les mystères troublés, le temple profané, La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste. FÉUx... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE

Que son visage est sombre et plein d'émotion! Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

SCÈNE IIL

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Une telle insolence avoir osé paraître!

En public! à ma vue! H en mourra, le traître.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX

Je parle de Néarque, et non de votre époux. Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre. Mon âme lui conserve un

sentiment plus tendre ; La grandeur de son crime et de mon déplaisir N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX

Je pouvais l'immoler à ma juste colère : Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur De son audace impie a monté la fureur ; Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

f5i POLYEUCTE.

PAULINE

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit. Quand il verra punir celui qui Ta séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre, La crainte de mourir et le désir de vivre Ressaisissent une Âme avec tant de pouvoir, Que qui voit le trépas cesse de le vouloir. L'exemple touche plus que ne fait la menace : Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace, Et nous verrons bientôt son cœur inquiété Me demander pardon de tant d'impiété.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FÉLIX

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE

Il le doit ; mais, hélas ! où me renvoyez-vous. Et quels tristes hasards ne court point mon époux. Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère Le bien que j'espérais de la bonté d'un père?

FÉLIX

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir Qu'il évite la mort par un prompt repentir. Je devais même peine à des crimes semblables ; Et, mettant différence entre ces deux coupables, J'ai trahi la justice à l'amour paternel; Je me suis fait pour lui moi-même criminel ; Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes. Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

PAULINE

De quoi remercier qui ne me donne rien? Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien. Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure : Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

ACTE III, SCÈNE III. 18

FÉLIX

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE

Faites-la tout entière.

Il la peut achever.

PAULINE

Ne Tabandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE

Mais il est aveuglé.

FÉLIX

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX

Ne les réclamez pas»

Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

FÉLIX

J'ai son pouvoir en main ; mais, s'il me l'a commis. C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE

Polyeucte l'est-il?

256 POLTEUCTE.

FÉLIX

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ; En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang. Quand le crime d'État se mêle au sacrilège, Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE

Quel excès de rigueur!

FÉLIX

Moindre que son forfait.

PAULINE

o de mon songe affreux trop véritable effet! Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

Les dieux et l'empereur* sont plus que ma famille.

PAULINE

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter. Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste : Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste? S'il nous semblait tantôt courir à son malheur, C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance Que deux fois en un jour il change de croyance : Outre que les chrétiens ont plus de dureté. Vous attendez de lui trop de légèreté.

Ce n'est point une erreur avec le lait sucée. Que sans l'examiner son âme ait embrassée : Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu , Et vous portait au temple un esprit résolu. Vous devez présumer de lui comme du reste :

ACTE III, SCÈNE IV

Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ; Us cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ; Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux ; Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte. Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe, Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs. Et les mènent au but où tendent leurs désirs ; La mort la plus infâme ils l'appellent martyre.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONIGE

FÉLIX

Albin, en est-ce fait ?

ALBIN

Oui, seigneur ; et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN

Il l'a vu, mais, hélas ! avec un œil d'envie. Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ; Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père, Si jamais mon respect a pu vous satisfaire. Si vous l'avez prisé, si vous

l'avez chéri...

FÉLIX

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ; Il est de votre choix la glorieuse estime ;

S58 POLYEUCTE

Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance. Si vous avez pu tout sur moi, sur mon ^mour, Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour ! Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre , Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre, Ne m'ôtez pas vos dons; ils sont chers à mes yeux, Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre, Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre : Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ; Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ; J'en veux être le maître , et je veux bien qu'on sache Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache. Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien , Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien. Allez; n'irritez plus un père qui vous aime. Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même. Tantôt

jusqu'en ce lieu je le ferai venir : Cependant quittez-nous , je veux l'entretenir.

PAULINE

De grâce , permettez. . .

FÉLIX

Laissez-nous seuls , vous dis-je ; Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige. A gagner Polyeucte appUquez tous vos soins ; Vous avancerez plus en m'importunant moins.

ACTE III, SCÈNE V

ALBIN

En brutal, en impie, En bravant les tourments, en dédaignant la vie, Sans regret, sans murmure, et sans étonnement. Dans l'obstination et Tendurcissement, Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX

Et l'autre?

ALBIN

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche ; Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ; On l'a violenté pour quitter Téchafaud : Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ; Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX

Que je suis malheureux !

ALBIN

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint ;

De pensers sur pensers mon Âme est agitée.

De soucis sur soucis elle est inquiétée ;

Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,

La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir ;

J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ;

J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables;

J'en ai de généreux qui n'oseraient agir :

J'en ai même de bas, et qui me font rougir.

J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre.

Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre;

Je déplore sa perte, et, le voulant sauver.

J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver;

Je redoute leur foudre et celui de Décie;

Il y va de ma charge, il y va de ma vie.

Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas.

Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

SeO POLYEUGTE.

ALBIN

Décie excusera Tamitié d'un beau-père ;

Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux; Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux : On ne distingue point quand l'offense est publique ; Et lorsqu'on dissimule un crime domestique, Par quelle autorité peut-on, par quelle loi. Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne, Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi : Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci. Si j'avais différé de punir un tel crime, Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime, Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné ; Et de tant de mépris son esprit indigné. Que met au désespoir cet hymen de Pauline, Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine. Pour venger un affront tout semble être permis, Et les occasions tentent les plus remis. Peut-être (et ce soupçon n'est pas sans apparence) Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ; Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni, n rappelle un amour à grand'peine banni. Juge si sa colère,

en ce cas implacable, Me ferait innocent de sauver un coupable.
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés Une seconde fois ses
desseins avortés.

Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche? Je l'étouffé, il re-
naît; il me flatte, et me fâche : L'ambition toujours me le vient
présenter; Et tout ce que je puis, c'est de le détester.

ACTE III, SCÈNE V

Polyeucte est ici l'appui de ma famille ; Mais si, par son trépas,
l'autre épousait ma fille, J'acquerrais bien par là de plus puis-
sants appuis Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie : Mais que plutôt
le ciel à tes yeux me foudroie, Qu'à des pensers si bas je puisse
consentir, Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute. Mais vous
résolvez-vous à punir cette faute?

Je vais dans la prison faire tout mon effort A vaincre cet esprit
par l'effroi de la mort ; Et nous verrons après ce que pourra
Pauline.

ALBIN

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine?

FÉLIX

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir. Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle, Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle. Et ne peut voir passer par la rigueur des lois Sa dernière espérance et le sang de ses rois. Je tiens sa prison même assez mal assurée ; J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ; Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX

Il faut donc l'en tirer, Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX

Allons, et, s'il persiste à demeurer chrétien. Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

262 POLYEUCTE

SCENE I

POLYEUCTE, GLÉON, trois autres gârdbs.

POLYEUCTE

Gardes, que me veut-on?

CLÉON

Pauline vous demande.

POLYEUCTE

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!

Féûx, dans la prison j'ai triomphé de toi.

J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :

Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;

Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours. En ce pressant besoin redouble ton secours ! Et toi qui, tout sortant encor de la victoire, Regardes mes travaux du séjour de la gloire, Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi, Prête du haut du ciel la main à ton ami !

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office? Non pour me dérober aux rigueurs du supplice. Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader; Mais comme il suffira de trois à me garder. L'autre m'obligerait d'aller quérir Sévère ; Je crois que sans péril on peut me satisfaire : Si j'avais pu lui dire un secret important, H vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

SCÈNE II

POLYEUCTE

(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)

Source délicieuse, en misères féconde.

Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés? Honteux attachements de la chair et du monde, Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés? Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :

Toute votre félicité.

Sujette à l'instabilité.

En moins de rien tombe par terre ;

Ef comme elle a l'éclat du verre.

Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire. Vous étalez en vain vos charmes impuissants ; Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire Les ennemis de Dieu pompeux et florissants. Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus ;

Et les glaives qu'il tient pendus

Sur les plus fortunés coupables

Sont d'autant plus inévitables.

Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable. Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens : De ton heureux destin vois la suite effroyable ; Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.

«64 POLTEUGTE.

Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ; Rien ne t'en saurait garantir ; Et la foudre qui va partir, Toute prête à crever la nue, Ne peut plus être retenue Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ; Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ; Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père, Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux : Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde, pour moi tu n'as plus rien :

Je porte en un cœur tout chrétien

Une flamme toute divine ;

Et je ne regarde Pauline

Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées.

Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :

De vos sacrés attraits les Ames possédées

Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :

Vos biens ne sont point inconstants.

Et l'heureux trépas que j'attends

Ne vous sert que d'un doux passage

Pour nous introduire au partage

Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre, Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé. N'en goûte plus l'appftt dont il était charmé : Et mes yeux, éclairés des célestes lumières. Ne trouvent plus aux siens leurs grflces coutumières.

SCÈNE III

POLYEUCTE, PAULINE, cardes.

POLYEUCTE

Madame, quel dessein vous fait me demander? Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder? Cet effort généreux de votre amour parfaite Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite? Apportez-vous ici la haine, ou Tamitié, Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ;

Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;

Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez.
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince.
Gendre du gouverneur de toute la province.
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous ;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance ;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE

Je considère plus ; je sais mes avantages. Et l'espoir que sur eux forment les grands courages. Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers, Que troublent les soucis, que suivent les dangers. La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ; Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ; Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents.

Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle : Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle, Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin, Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin. Est-ce trop Tacheter que d'une triste vie Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie ; Qui ne me &it jouir que d'un instant qui fuit, Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;

Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !

Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?

Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;

Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :

Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat; Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire. Des aïeux de Décie on vante la mémoire; Et ce nom, précieux encore à vos Romains, Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains. Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ; Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne : Si mourir pour son prince est un illustre sort. Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE

Quel Dieu !

POLYEUCTE

Tout beau, Pauline : il entend vos paroles. Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles. Insensibles et sourds, impuissants, mutilés, De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez : C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ; Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

ACTE IV, SCÈNE III

PAULINE

Adorez-le dans Tâme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère, Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir : H m'ôte des périls que j'aurais pu courir, Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière, Sa faveur me couronne entrant dans la carrière; Du premier coup de vent il me conduit au port Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort. Si vous pouviez comprendre, et le peu

qu'est la vie, Et de quelles douceurs cette mort est suivie ! Mais que sert de parler de ces trésors cachés A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE

Cruel! (car il est temps que ma douleur éclate, Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate) Est-ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments? Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments? Je ne te parlais point de l'état déplorable Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ; Je croyais que l'amour t'en parlerait assez. Et je ne voulais pas de sentiments forcés : Mais cette amour si ferme et si bien méritée Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée. Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir. Te peut-elle arracher une larme, un soupir? Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ; Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ; Et ton cœur, insensible à ces tristes appas. Se figure un bonheur où je ne serai pas ! C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?

268 POLYEUCTE

Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE

Hélas !

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir !

Encor s'il commençait un heureux repentir. Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes ! Mais, courage, il s'émeut, je

vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser

Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !

Le déplorable état où je vous abandonne

Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;

Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs.

J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :

Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,

Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière ;

S'il y daigne écouter un conjugal amour.

Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ; Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne. Avec trop de mérite il vous plut la former. Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer. Pour vivre des enfers esclave infortunée. Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE

Que plutôt. . .

POLYEUCTE

C'est en vain qu'on se met en défense : Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense. Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ; n viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

ACTE IY, SCÈNE IV

PAULINE

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE

Je vous aime.

Beaucoup moins que monDieu, maisbien plus que moi-même.

PAULINE

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAUUNE.

Imaginations !

POLYEUCTE

Célestes vérités !

PAULINE

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE

Étemelles clartés !

PAULINE

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE

Vivez heureuse au monde , et me laissez en paix.

PAULINE

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine; Je vais...

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN; gardes,

PAULINE

Mais quel dessein en ce Lieu vous amène,

270 POLYEUCTE

Sévère? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ; A ma seule prière il rend cette visite.

Je vous ai fait , seigneur, une incivilité , Que vous pardonnerez à ma captivité.

Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne , Souffrez avant ma mort que je vous le résigne , Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome. Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ; Ne la refusez pas de la main d'un époux : S'il vous a désunis , sa mort vous va rejoindre. Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre ; Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi : Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ; C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire. Allons , gardes , c'est fait.

SCÈNE V

SÉVÈRE, PAULINE, FÀBIAN.

SÉVÈRE

Dans mon étonnement , Je suis confus pour lui de son aveuglement ; Sa résolution a si peu de pareilles , Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles. Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas?) Un homme aimé de vous , sitôt qu'il vous possède , Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède ; Et, comme si vos feux étaient un don fatal ,

ACTE IV, SCÈNE V. Î

Il en fait un présent lui-même à son rival ! Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies, Ou leurs félicités doivent être infinies , Puisque, pour y prétendre ils osent rejeter Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.

Pour moi , si mes destins , un peu plus tôt propices , Eussent de votre hymen honoré mes services , Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux, J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux; On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre, Avant que...

PAULINE

Brisons là ; je crains de trop entendre, Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux, Ne pousse quelque suite indigne de

tous deux. Sévère, connaissez Pauline tout entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière ; Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment; Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment. Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte. Aurait osé former quelque espoir sur sa perle : Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas Oix d'un front assuré je ne porte mes pas. Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure. Plutôt que de souiller une gloire si pure, Que d'épouser un homme, après son triste sort, Qui de quelque façon soit cause de sa mort : Et, si vous me croyiez d'une âme si peu saine, L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine. Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout. Mon père est en état de vous accorder tout : Il vous craint; et j'avance encor cette parole. Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole. Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ; Faites-vous un effort pour lui servir d'appui. Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;

«7» POLYEUCTE

Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.

Conserver un rival dont vous êtes jaloux,

C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;

Et si ce n'est assez de votre renonunée,

C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,

Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,

Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :

Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.

Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ;

Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,

Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SCÈNE VI

SÉYÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE

Qu'est-ce ci, Fabian? quel nouveau coup de foudre Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre ! Plus je l'estime près, plus il est éloigné ; Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ; Et toujours la fortune, à me nuire obstinée, Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née ; Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus : Toujours triste, toujours et honteux et confus De voir que lâchement elle ait osé renaître, Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître ; Et qu'une femme enfin dans la calamité Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle âme est haute autant que malheureuse. Mais elle est inhumaine autant que généreuse, Pauline ; et vos douleurs avec trop de rigueur D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur. C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne ; Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ; Et que, par un cruel et généreux effort. Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

ACTE IV, SCÈNE VI

FABIEN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ; Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille , Polyeucte et Félix, F épouse avec T époux : D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVÈRE

La gloire de montrer à cette âme si belle Que Sévère Fégale, et qu'il est digne d'elle; Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIEN

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice , Prenez garde au péril qui suit un tel service ; Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien. Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien ! Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie Quelle est et fut toujours la haine de Décie? C'est un crime vers lui si grand, si capital , Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune. S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune, Je suis encor Sévère ; et tout ce grand pouvoir Ne peut rien sur ma gloire , et rien sur mon devoir. Ici l'honneur m'obUge, et j'y veux satisfaire ; Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire. Comme son naturel est toujours inconstant, Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confiance, La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense : On les hait; la raison, je ne la connais point ; Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point. Par cu-

riosité j'ai voulu les connaître : On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ; Et sur cette croyance on punit du trépas Des mystères secrets que nous n'entendons pas.

«74 POLYEUCTE

Mais Cérès Éleusine, et la bonne déesse ,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux ,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux :
Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome ;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses.
L'effet est bien douteux de ces .métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout, De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout : Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble, Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ; Et , me dût leur colère écraser à tes yeux , Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux. Enfin chez les chrétiens, les mœurs sont innocentes. Les vices détestés , les vertus florissantes ; Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ; Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons. Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles ? Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles? Furieux dans la guerre , ils souffrent nos bour-

reaux ; Et, Uons au combat, ils meurent en agneaux. J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre. Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ; Et contentons ainsi, d'une seule action. Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON

FÉLIX

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère? As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère?

ALBIN

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux, Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine ! Dans l'âme il hait Félix et dédaigne PauUne ; Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui Les restes d'un rival trop indignes de lui. n parle en sa faveur, il me prie, il menace. Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ; Tranchant du généreux, il croit m' épouvanter : L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer. Je sais des gens de cour quelle est la politique. J'en connais mieux que- lui la plus fine pratique. C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur : Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur. Dé ce qu'il me demande il m'y ferait un crime; Epargnant son rival, je serais sa victime; Et s'il avait affaire à quelque maladroït. Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait : Mais un vieux courtisan est un

peu moins crédule ; n voit quand on le joue, et quand on dissimule ;

276 POLYEUCTE

Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons, Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX

Pour subsister en cour c'est la haute science.

Quand un homme une fois a droit de nous haïr,

Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;

Toute son amitié nous doit être suspecte.

Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte.

Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit.

Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ÂLBIN.

Grâce, grâce, seigneur! que Pauline l'obtienne!

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne ;

Et, loin de le tirer de ce pas dangereux.

Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN

Mais Sévère promet...

FÉLIX

Albin, je m'en défie, Et connais mieux que lui la haine de Décie ; En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux, Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encore une autre voie. Amenez Polyeucte ; et si je le renvoie, S'il demeure insensible à ce dernier effort. Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX

Il faut que je le suive.

Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive. Je vois le peuple ému pour prendre son parti ; Et toi-même tantôt tu m'en as averti :

ACTE V, SCÈNE IL Î

Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà parattre, Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître ; Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir, J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ; Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance, M'irait calomnier de quelque intelligence. Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

ALBIN

Que tant de prévoyance est un étrange mal ! Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage. Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ; Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX

En vain après sa mort il voudra murmurer; Et s'il ose venir à quelque violence.

C'est à faire à céder deux jours à l'insolence : J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver. Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver. Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN

FÉLIX

As-tu donc pour la vie une haine si forte. Malheureux Poly-eucte? et la loi des chrétiens T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage. Mais sans attachement qui sente l'esclavage, Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ; La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens; Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre. Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

278 POLYEUCTE

POLYEUCTE

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître; Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à Tête ; Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi, Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ; Vous ne trouverez point devant lui de refuge ; Les rois et les bergers y sont d'un même rang : De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive. Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ; J'en serai protecteur.

POLYEUCTE

Non, non, persécutez.

Et soyez l'instrument de nos félicités : Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ; Les plus cruels tourments lui sont des récompenses. Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions. Pour comble donne encor les persécutions : Mais ces secrets pour

vous sont fâcheux à comprendre ; Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX

La présence importune...

POLYEUCTE

Et de qui? de Sévère?

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère : Dissimule un moment jusques à son départ.

ACTE y, SCÈNE II. S

POLYEUCTE

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard? Portez à vos païens, portez à vos idoles. Le sucre empoisonné que sèment vos paroles. Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien; Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,

Si tu cours à la mort plutôt que de m' instruire.

POLYEUCTE

Je vous en parlerais ici hors de saison ; Elle est un don du ciel, et non de la raison ; Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face. Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE

Vous avez en vos mains de quoi la réparer;

En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre

Dont la condition répond mieux à la vôtre ;

Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.

Je t'ai considéré mieux que tu ne mérites;

Mais, malgré ma bonté, qui croit plus tu l'irrites,

Cette insolence enfin te rendrait odieux.

Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE

Quoi! vous changez bientôt d'humeur et de langage! Le zèle de vos dieux rentre en votre courage! Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

FÉLIX

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure. De tes nouveaux docteurs je suivie l'imposture. Je flattais ta manie, afin de t'arracher

88o POLTEUCTE.

Du honteux précipice oii tu yas trébucher;

Je voulais gagner temps pour ménager ta vie

Après réloignement d'un flatteur de Décie :

Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants ;

Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens»

POLYEUCTE

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline o ciel!

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine? Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour? Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour? Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE

Vivez avec Sévère.

PAULINE

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager; Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède. Et sait qu'un autre amour en est le seul remède. Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer. Sa présence toujours a droit de vous charmer : Vous l'aimez, il vous aime; et sa gloire augmentée...

PAULINE

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée, Et pour me reprocher, au mépris de ma foi. Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi? Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire. Quels efforts à moi-même il a fallu me faire;

ACTE y, SCÈNE III. 28i

Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur

Si justement acquis à son premier vainqueur ;

Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine,

Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :

Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment;

Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ;

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie.

Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.

Si tu peux rejeter de si justes désirs,

Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;

Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,

Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.

Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;

Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,

Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.

C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux, Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

PAULINE

Âh! mon père, son crime à peine est pardonnable; Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable : La nature est trop forte, et ses aimables traits Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais : Un père est toujours père, et sur cette assurance J'ose appuyer encore un reste d'espérance. Jetez sur votre fille un regard paternel : Ma mort suivra la mort de ce cher criminel; Et les dieux trouveront sa peine illégitime. Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime, Et qu'elle changera, par ce redoublement. En injuste ri-

gueur un juste châtement : Nos destins, par vos mains rendus inséparables. Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables; Et vous seriez cruel jusques au dernier point. Si vous désunissiez ce que vous avez joint.

S82 POLYEUGTE.

Un cœur à Fautre uni jamais ne se retire ; Et pour Ten séparer il faut qu'on le déchire. Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs, Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père : Rien n'en peut effacer le sacré caractère ; Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé. Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible? Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible? Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché? Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché? Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme, Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme? Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux, Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce! Après avoir deux fois essayé la menace, Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort. Après avoir tenté l'amour et son effort. Après m'avoir montré cette soif du baptême. Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même, Vous vous joignez ensemble! Ah, ruses de l'enfer! Faut-il

tant de fois vaincre avant que triompher! Vos résolutions usent trop de remise ; Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers. Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers ; Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie. Voulut mourir pour nous avec ignominie.

Et qui, par un effort de cet excès d'amour. Veut pour nous en victime être offert chaque jour. Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre. Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :

ACTE y, SCÈNE III

Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;

Tous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux;

La prostitution , l'adultère , l'inceste ,

Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste.

C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

J'ai profané leur temple , et brisé leurs autels ;

Je le ferais encor, si j'avais à le faire ,

Même aux yeux de Félix , même aux yeux de Sévère ,

Même aux yeux du sénat , aux yeux de l'empereur.

FÉLIX

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur : Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Impie !

Adore-les, te dis-je; ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

Tu l'es? o cœur trop obstiné!

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire.

Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux et que l'on m'obéisse. Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

284 POLTEUGTE.

FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Je me fais violence , Albin , mais je Tai dû;

Ma bonté naturelle aisément m'eut perdu.

Que la rage du peuple à présent se déploie,

Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,

M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.

Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?

Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables ,

Ou des impiétés à ce point exécrables?

Du moins j'ai satisfiit mon esprit affligé :

Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;

J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :

Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,

Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi.

J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire , Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire, Indigne de Félix, indigne d'un Romain, Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ; Mais leur gloire en a crû , loin d'en être affaiblie ; Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang. Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN

Votre ardeur vous séduit; mais quoi qu'elle vous die. Quand vous la sentirez une fois refroidie. Quand vous verrez Pauline , et que son désespoir Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,

ACTE y, SCÈNE Y. S

Et que ce désespoir qu'elle fera paraître

De mes commandements pourra troubler Teffet :

Va donc y donner ordre, et voir ce qu'elle fait;

Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;

Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;

Tâche à la consoler. Va donc; qui te retient?

ALBIN

Il n'en est pas besoin, seigneur ; elle revient.

FÉLIX, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Père barbare, achève, achève ton ouvrage; Cette seconde hostie est digne de ta rage : Joins ta fille à ton gendre; ose : que tardes-tu? Tu vois le même crime, ou la même vertu : Ta barbarie en elle a les mêmes matières. Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières; Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir. M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir. Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée : De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ; Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit? Conserve en me perdant ton rang et ton crédit; Redoute l'empereur, appréhende Sévère :

Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ; Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ; Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras. Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ; Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste. On m'y verra braver tout ce que vous craignez. Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez; Et, saintement rebelle aux lois de la naissance, Une

fois envers toi manquer d'obéissance. Ce n'est point ma douleur
que par là je fais voir ;

S8ft POITEUCTE. (\

C'est la grfice qui parle, et non le désespoir. . Le Caut-il dire
encor, Félix? je suis chrétienne ; Affermis par ma mort ta fortune
et la mienne ; Le coup à Tun et l'autre en sera précieux, Puisqu'il
t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN

SÉVÈRE

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique ;
Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!
La faveur que pour lui je vous avais offerte.
Au lieu de le sauver, précipite sa perte !
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir !
Eh bien! à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;

Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous.
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée Souffrez que je vous livre une vengeance aisée. Ne me reprochez plus que par mes cruautés Je tâche à conserver mes tristes dignités ; Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre. Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre , Je m'y trouve forcé par un secret apas ; Je cède à des transports que je ne connais pas ; Et par un mouvement que je ne puis entendre.

ACTE y, SCÈNE YI. S

De ma fureur je passe au zèle de mon gendre. C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ; Son amour épandu sur toute la famille Tire après lui le père aussi bien que la fille. J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien : J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien. C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce : Heureuse cruauté dont la suite est si douce ! Donne la main, Pauline.

Apportez des liens; Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens. Je le suis, elle l'est; suivez votre colère.

PAULINE

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !

Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fiait.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle? De pareils changements ne vont point sans miracle : Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ; Ils mènent une vie avec tant d'innocence, Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance : Se relever plus forts, plus ils sont abattus. N'est pas aussi l'effet des communes vertus. Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ; Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ; Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux. J'approuve cependant que chacun ait ses dieux. Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine. Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ; Je les aime, Félix, et de leur protecteur Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur. Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque; Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.

S88 EXAMEN DE POLTEUGTE.

Je perdrai mon crédit envers sa majesté.

Ou vous verrez finir cette sévérité :

Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,

Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,

Vous inspirer bientôt toutes ses vérités I

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure : Allons à nos martyrs donner la sépulture. Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu. Et faire retentir partout le nom de Dieu.

Ce martyr est rapporté par Surias sur le neuvième de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décus. Il était Armé* nien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramènera leur culte; et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en edt l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la saieteté, et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs ; et, pour confirmer ce que j'en ai dit

par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus, dans son Traité du Poète ^ agite cette question, si la Passion de Jésus-^

EXAMEN DE POLTEUGTE. 289

Christ et les martyrs des saints doivent être exclus du théâtre^ à cotise qu'ils passent cette médiocre bonté, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui noa-sealement a traduit la Poétique de notre philosophe, mais a fait un Trcûté de la Constitution de la Tragédie selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. Llllustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph ; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires ; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint- Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Mariamne avec les Furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des

agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place ; car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de Cinna et de Pompée; mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu, y ont leur justesse; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit tou-

S90 EXAMEN DE POLTEUCTB.

joara, qaand roccasion s'eii oflre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

11 est hors de doate qae, si nons appliquons ce poëme è nos contâmes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère ; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité

d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il souffrait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible» et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur ; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle ; ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Slratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se représente; et non- seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur, en les faisant apprendre par uu des acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à

EIABIEN DE POLYEUCTE. 291

rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'infante, dans le Cid, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Gléopâtre, dans Pompée, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion ; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

Chaque jour ses conrrien Lai portent en tribat ses vœax et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jnsque-là tout ce qu'elle

lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer; et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvaient ni écouter ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque ; ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et, en outre, n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple ; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendit la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.

VIN DB POLTBUCTS.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

LÉPIDE

CORNÉLIE, femme de Pompée.

PTOLOMÉE, roi d'Egypte.

CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée.

PHOTIN, chef du conseil d'Egypte.

ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Egypte.

SEPTIME, tribun romain, à la solde
du roi d'Egypte.

CHARMION, dame d'honneur de
Cléopâtre.

ACEIORÉE, écuyer de Cléopâtre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

ACTE I, SCÈNE I

Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,

Sur ses champs empestés confusément épars,

Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,

Que la nature force à se venger eux-mêmes.

Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents

De quoi faire la guerre au reste des vivants.
Sont les titres affreux dont le droit de Tépée,
Justifiant César, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur.
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changements du sort une éclatante histoire.
n fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes.
Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles.
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux :
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le èort du monde,
Et veut que notre Egypte, en miracles féconde ,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui ,

Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.

C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre ; Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre : S'il couronna le père, il hasarde le fils ; Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis. n faut le recevoir, ou hâter son supplice. Le suivre, ou le pousser dedans le précipice. L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux ; Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux. Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie :

C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser A quel choix vos conseils doivent me disposer. n s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire D'achever de César ou troubler la victoire ; Et je puis dire enfin que jamais potentat N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

PHOTIN

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées, La justice et le droit sont de vaines idées ; Et qui veut être juste en de telles saisons Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

Voyez donc votre force ; et regardez Pompée, Sa fortune abattue, et sa valeur trompée. César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état : Il fuit et le reproche et les yeux du sénat. Dont plus de la moitié piteusement étale Une indigne curée aux vautours de Pharsale ; H fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains, A qui par sa défaite il met les fers aux mains ; n fuit le désespoir des peuples et des princes Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces, Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés, Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés Auteur des maux de tous, il est à tous en butte. Et fuit le monde entier écrasé sous sa

chute. Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis? L'espoir de son salut en lui seul était mis. Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe. Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe, Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé, Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé? Quand on veut soutenir ceux que le sort accable, A force d'être juste on est souvent coupable ; Et la fidélité qu'on garde imprudemment. Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment. Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,

AGTB I, SCÈNE I. 295

Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.

Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux; Rangez-vous du parti des destins et des dieux; Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage, Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ; Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux, Et pour leur obéir, perdez le malheureux. Pressé de toutes parts des colères célestes, Il en vient dessus vous faire fondre les restes; Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober. Toute prête de choir, cherche avec qui tomber. Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime; Elle marque sa haine, et non pas son estime; Il ne vient que vous perdre en venant prendre port : Et vous pouvez douter s'il est digne de mort ! n devait mieux remplir nos vœux et notre attente. Faire voir sur ses nefes la victoire flottante ; Il n'eût ici trouvé que joie et que festins : Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins. J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne : J'exécute à regret ce que le ciel ordonne; Et du même poignard pour César destiné Je perce en soupirant son cœur infortuné. Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête Mettre à fabri la vôtre, et

parer la tempête. Laissez nommer sa mort un injuste attentat : La justice n'est pas une vertu d'Etat.

Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes Ne fait qu'anéantir la force des couronnes : Le droit des rois consiste à ne rien épargner; La timide équité détruit l'art de régner. Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ; Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre. Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd. Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.

C'est là mon sentiment. Achillas et Septime

S'attacheront peut-être à quelque autre maxime. Chacun a son avis ; mais quel que soit le leur, Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ÂGHILLÂS.

Seigneur, Photin dit vrai ; mais , quoique de Pompée

Je vois et la fortune et la valeur trompée ,

Je regarde son sang comme un sang précieux,

Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.

Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime;

Mais , s'il n'est nécessaire , il n'est point légitime :

Et quel besoin ici d'une extrême rigueur?

Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.

Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore;

Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore.

Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel.
Cette grande victime est trop pour son autel;
Et sa tête immolée au dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire :
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte , on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup ; par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée :
Mais la reconnaissance et l'hospitalité
Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
H doit à ses sujets encor plus qu'à personne ,
Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considère.
Que hasardait Pompée en servant votre père?
Il se voulut par là faire voir tout-puissant.
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin , mais ce fut de la langue ;
La bourse de César fit plus que sa harangue.

Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
Pour rentrer en Egypte étaient un froid secours.

ACTE I, SCÈNE I. S

Qu'il ne yante donc plus ses mérites frivoles,

Les effets de César valent bien ses paroles :

Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui ,

Comme il parla pour vous vous parlerez pour lui.

Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.

Le recevoir chez vous , c'est recevoir un maître ,

Qui, tout vaincu (ç'i'l est, bravant le nom de roi,

Dans vos propres Etats vous donnerait la loi.

Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête. S'il le faut toutefois , ma main est toute prête ; J'obéis avec joie , et je serais jaloux Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME

Seigneur, je suis Romain, je connais l'un et l'autre. Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre : Vous pouvez, comme maître absolu de son sort, Le servir, le chasser, le livrer vif ou

mort. Des quatre le premier vous serait trop funeste ; Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi. Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi. Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre La suite d'une longue et difficile guerre , Dont peut-être tous deux également lassés Se vengeraient sur vous de tous les maux passés. Le livrer à César n'est que la même chose : n lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose, Et, s'armant à regret de générosité.

D'une fausse clémence il fera vanité ; Heureux de l'asservir en lui donnant la vie, Et de plaire par là même à Rome asservie! Cependant que, forcé d'épargner son rival, Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.

Il faut le délivrer du péril et du crime, Assurer sa puissance et sauver son estime , Et du parti contraire en ce grand chef détruit,

Prendre sur vous le crime et lui laisser le fruit; C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre : Par là vous gagnez Tun, et ne craignez plus l'autre. Mais, suivant d'Àchillas le conseil hasardeux, Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE

N'examinons donc plus la justice des causes, Et cédon's au torrent qui roule toutes choses. Je passe au plus de voix, et de mon sentiment Je veux bien avoir part à ce grand changement.

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme. Abattons sa superbe avec sa liberté; Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ; Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde, Et donnons un tyran à

ces tyrans du monde. Secondons le destin qui les veut mettre aux fers. Et prêtons-lui la main pour venger l'univers. Rome , tu serviras ; et ces rois que tu braves , Et que ton insolence ose traiter d'esclaves. Adoreront César avec moins de douleur.

Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.

Allez donc, Achillas, allez avec Septime Nous immortaliser par cet illustre crime. Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci. Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

PTOLOMÉE, PHOTIN

PTOLOMÉE

Photin, OU je me trompe, ou ma sœur est déçue. De l'abord de Pompée elle espère autre issue. Sachant que de mon père il a le testament, Elle ne doute point de son couronnement; Elle se croit déjà souveraine maîtresse D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse ; Et, se promettant tout de leur vieille amitié. De mon trône en son âme elle prend la moitié. Où de son vain orgueil les cendres rallumées Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas.

Qui devait de Pompée avancer le trépas.

Sans doute il jugerait de la sœur et du frère

Suivant le testament du feu roi votre père.

Son hôte et son ami , qui l'en daigna saisir :
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône et non du cœur je la veux éloigner.
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner :
Un roi qui s'y résout est mauvais politique ;
D détruit son pouvoir quand il le communique ;
Et les raisons d'État... Mais, seigneur, la voici.

SCÈNE III

PTOLOMÉK, CLÉOPATRE, PHOTIÏN.

CLÉOPATRE

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

PTOLOMÉE

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPATRE

Quoi ! Septime à Pompée, à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPATRE

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même?

PTOLOMÉE

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez

Que pour baiser la main de qui vous le tenez.

Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme?

* CLÉOPATRE

Fût-il dans son malheur de tous abandonné, n'est toujours
Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père Dont
l'ombre et non pas moi lui doit ce qu'il espère ; Il peut aller, s'il
veut, dessus son monument Recevoir ses devoirs et son
remercîment.

CLÉOPATRE

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLOMÉE

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix. Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage; Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE

Il peut faire naufrage, et même dans le port! Quoi ! vous auriez osé lui préparer la mort !

ACTE I, SCÈNE III. 301

PTOLOHÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire» Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

GLÉOPÂTRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils : Ces Âmes que le ciel ne forma que de boue...

PHOTIN

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

CLÉOPATRE

Photin, je parle au roi ; vous répondrez pour tous Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, à Photin.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine. Je sais votre innocence, et je connais sa haine ; Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPATRE

Ah! s'il est encor temps de vous en repentir. Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie. Rappelez la vertu par leurs conseils bannie. Cette haute vertu dont le ciel et le sang Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée, Vous me parlez en reine en parlant de Pompée; Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu ! Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire. N'était le testament du feu roi notre père : Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE

Et vous saurez aussi Que la seule vertu me fait parler ainsi. Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée, J'agirais pour César* et non pas pour Pompée.

Apprenez un secret que je voulais cacher,

Et cessez désormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie.
Et que jusque dans Rome il alla du sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
n nous mena tous deux pour toucher son courage,
Vous assez jeune encor, moi déjà dans un ftge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux
D'un assez vif éclat faisait briUer mes yeux.
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire ;
Mais, voyant contre lui le sénat irrité.
Il fit agir Pompée et son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule prière.
Qui de leur amitié fut la preuve dernière :
Vous en savez l'effet, et vous en jouissez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :
Après avoir pour nous employé ce grand homme.
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts.

Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors :
Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance.
Et les nerfs de la guerre, et ceux de la puissance ;
Et les mille talents qui lui sont encor dus
Remirent en nos mains tous nos États perdus.
Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale.
Me laissa comme à vous la dignité royale,
Et, par son testament, il vous fit cette loi
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me la rend la moitié.

PTOLOMÉE

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

ACTE 1, SCÈNE IV

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse; Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins De ce que votre esprit s' imagine le moins. Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine. Je

n'ai reçu de vous que mépris et que haine; Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur, Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ; Même, pour éviter des effets plus sinistres. Il m'a fallu flatter vos insolents ministres. Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison. Mais Pompée ou César m'en va faire raison, Et, quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne, Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne. Cependant mon orgueil vous laisse à démêler Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

PTOLOMÉE, PHOTIN PTOLOMÉE

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse?

PHOTIN

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse; Je n'en sais que penser, et mon cœur, étonné D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné. Inconstant et confus dans son incertitude, Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN

Il faudrait faire effort, Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort. Cléopâtre vous hait ; elle est fière, elle est belle ; Et si l'heureux César a de l'amour pour elle, La tête de Pompée est l'unique présent

Qui VOUS fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOHÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOHÉE.

Mais si» tout grand qu'il est, il cède à ses appas?

PHOTIN

n la faudra flatter : mais ne m'en croyez pas ; Ety pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime, Consultez-en encore Achilles et Septime.

PTOLOMÉE

Allons donc les voir faire, et montons à la tour ; Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

SCÈNE I

GLÉOPATRE, GHÀRMiON.

GLÉOPÂTRE.

Je l'aime; mais l'éclat d'une si belle flamme, <quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme, Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur. Aussi, qui l'ose aimer porte une âme trop haute Pour sou-

firir seulement le soupçon d'une faute ; Et je le traiterais avec indignité.

Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

GHÀRMION.

Quoi ! vous aimez César, et, si vous étiez crue,

ACTE II, SCÈNE

L'Egypte pour Pompée armerait à sa vue, En prendrait la défense, et, par un prompt secours. Du destin de Pharsale arrêterait le cours ? L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

GLÉOPÂTRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance;

Leur Ame dans leur sang prend des impressions

Qui dessous leur vertu rangent leurs passions ;

Leur générosité soumet tout à leur gloire :

Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire ;

Et si le peuple y voit quelques dérèglements.

C'est quand l'avis d' autrui corrompt leurs sentiments.

Ce malheur de Pompée achève la ruine.

Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :

H croit cette ftme basse, et se montre sans foi :

Mais, s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

CHARMION

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE

Je lui garde une flamme exempte d'infamie. Un cœur digne de lui.

CHARMION

Vous possédez le sien?

CLÉOPATRE

Je crois le posséder.

CHARMION

Mais le savez-vous bien?

CLÉOPATRE

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée. Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée, Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Notre séjour à Rome enflamma son courage : Là j'eus de son amour le premier témoignage. Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne, La fortune le suit, et Tamour raccompagne. Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux, Et, de la même main dont il quitte Tépée Fumante encor du sang des amis de Pompée, n trace des soupirs, et d'un style plaintif. Dans son champ de victoire il se dit mon captif. Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharsale ; Et si sa diligence à ses feux est égale. Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux, L'Egypte le va voir me présenter ses vœux, n vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles. Chercher auprès de moi le prix de ses batailles, M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes lois Ce cœur et cette main qui commandent aux rois : Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre. Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION

J'oserais bien jurer que vos charnants appas Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas. Et que le grand César n'a rien qui l'importune. Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune. Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous. Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux, Et qu'avec Calpurnie un paisible hyménée Par des liens sacrés tient son âme enchaînée?

CLÉOPATRE

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains, Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains : César en sait l'usage et la cérémonie ; Un divorce chez lui fit place à Calpurnie.

CHARMION

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter;

ACTE II, SCÈNE II

Peut-être mon amour aura quelque avantage

Qui saura mieux que moi ménager son courage.

Mais laissons au hasard ce qui peut arriver;

Achevons cet hymen, s'il se peut achever.

We durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde

D'être du moins un jour la maîtresse du monde.

J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu.

Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;

J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse

La seule passion digne d'une princesse.

Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs.

Qu'elle mène sans honte au faite des grandeurs ;

Et je la désavoue alors que sa manie

Nous présente le trône avec ignominie.

Ne t' étonne donc plus, Charmion, de me voir Défendre encor
Pompée et suivre mon devoir : Ne pouvant rien de plus pour sa

vertu séduite, Dans mon âme en secret je l'exhorte à la fuite. Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux, Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux. Mais voici de retour le fidèle Achorée, Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION

CLÉOPATRE

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORÉE

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage; J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage; Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort : J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ; Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte La gloire d'une mort qui nous couvre de honte.

Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas ; Et, voyant dans le port préparer nos galères, n croyait que le roi, touché de ses misères, Par un beau sentiment d'honneur et de devoir. Avec toute sa cour le venait recevoir ; Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites. N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites, n soupçonne aussitôt son manquement de foi Et se laisse surprendre à quelque peu d'eïïroi ; Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes. Il condamne en son cœur ses indignes alarmes.

Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui A ne hasarder pas
Cornélie avec lui :

« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête » A la réception
que l'Egypte m'apprête ; » Et, tandis que moi seul j'en courrai le
danger, » Songe à prendre la fuite afin de me venger. » Le roi
Juba nous garde une foi plus sincère ; » Chez lui tu trouveras et
mes fils, et ton père; » Mais quand tu les verrais descendre chez
Pluton, » Ne désespère point, du vivant de Caton. » Tandis que
leur amour en cet adieu conteste, Achillas à son bord joint son
esquif funeste. Septime se présente, et lui tendant la main. Le sa-
lue empereur en langage romain ; Et, comme député de ce jeune
monarque, « Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque : »
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux » Rendent l'accès
mal sûr à de plus grands vaisseaux. »

Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme : Il reçoit les
adieux des siens et de sa femme. Leur défend de le suivre, et
s'avance au trépas Avec le même front qu'il donnait les États ; La
même majesté sur son visage empreinte Entre ces assassins
montre un esprit sans crainte;

ACTE 11, SCÈNE II

Sa vertu tout entière à la mort le conduit : Son affranchi Philippe
est le seul qui le suit ; C'est de lui que j'ai su ce que je viens de
dire; Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire. Et croit
que César même à de si grands malheurs Ne pourra refuser des
sopirs et des pleurs.

CLÉOPATRE

N'épargnez pas les miens; achevez, Achorée, L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE

On l'amène ; et du port nous le voyons venir. Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir. Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre. Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre : n se lève ; et soudain pour signal Achillas, Derrière ce héros, tirant son coutelas, Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome, Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme, Tandis qu' Achillas même, épouvanté d'horreur, De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles. Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes ! N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains; Le crime de l'Egypte est fait par des Romains. Mais que fait et que dit ce généreux courage?

ACHORÉE

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,

A son mauvais destin en aveugle obéit.

Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,

De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense

Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.

Aucun gémississement à son cœur échappé

Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle;
Et tient la trahison en pie le roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter Tesprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui, de cette grande âme achevant les destins,
Étale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de Tesquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée.
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de Tonde, et du vent.
La triste Comélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,

Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux ;

Et cédant tout à coup à la douleur plus forte.

Tombe, dans sa galère, évanouie, ou morte.

Les siens en ce désastre, à force de ramer,

L' éloignent de la rive, et regagnent là mer.

Mais sa fuite est mal sûre : et l'infâme Septime,

Qui se voit dérober la moitié de son crime.

Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,

Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.

Cependant Achillas porte au roi sa conquête : Tout le peuple
tremblant en détourne la tête ; Un effroi général offre à l'un sous
ses pas Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ; L'autre en-
tend le tonnerre; et chacun se figure Un désordre soudain de
toute la nature ; Tant l'excès du forfait, troublant leurs juge-
ments. Présente à leur terreur l'excès des châtiments !

Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage Dans une âme
servile un généreux courage,

ACTE II, SCÈNE II

Examine d'un œil et d'un soin curieux

Où les vagues rendront ce dépôt précieux,

Pour lui rendre, s'il peut , ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
Une flotte paraît, qu'on a peine à compter. . .

CLÉOPATRE

C'est lui-même, Achorée ; il n'en faut point douter. Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ; Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre : César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ; La tyrannie est bas, et le sort a changé.

Admirons cependant le destin des grands hommes. Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers. Dont le bonheur semblait au-dessus du revers, Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre, Triompher en trois fois des trois parts de la terre, Et qui voyait encore en ces derniers hasards L'un et l'autre consul suivre ses étendards; Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie, Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie : "" On voit un Achilles, un Septime, un Photin, Arbitres souverains d'un si noble destin; Un roi qui de ses mains a reçu la couronne A ces pestes de cour lâchement l'abandonne. Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour César éprouvera même sort à son tour.

Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes, Et secondez partout et mes vœux et ses armes !

CHARMION

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION

PTOLOMÉE

Sayez-Youz le bonheur dont nous allons jouir , Ha sœur?

Oui, je le sais; le grand César arrive : Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet?

CLÉOPATRE

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE

Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre?

CLÉOPATRE

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.

Un si grand politique est capable de tout;

Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE

Ce genre de justice est à craindre pour moi ; Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée, n'en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLOMÉE

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris. Le voulant secourir. César nous eût surpris ; Vous voyez sa vitesse ; et l'Egypte troublée Avant qu'être en défense en serait accablée : Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur

ACTE II, SCÈNE III

Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPÂTRE

Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres, Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPÂTRE

Vous pouvez dire encore, étant de même rang. Etant rois Tun et l'autre ; et toutefois je pense Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE

Oui, ma sœur; car l'État, dont mon cœur est content. Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend : Mais César, à vos lois soumettant son courage. Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLEOPATRE

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :

Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.

Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange ;

Je connais ma portée, et ne prends point le change.

PTOLOMÉE

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPÂTRE

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPÂTRE

Vous la craignez peut-être encore davantage ; Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui. N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ; Je ne garde pour vous ni haine, ni colère ; Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLOMÉE

Vous montrez cependant un peu bien du mépris !

CLÉOPÂTRE

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPATRE

Le grand César arrive» et vous ayez un maître.

PTOLOMÉE

n Test de tout le monde, et je Fai fait le mien.

CLÉOPATRE

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien. Allez, ce n'est pas trop pour lui cpie de vous-même : Je garderai pour vous l'honneur du diadème. Photin vous vient aider à le bien recevoir ; Consiiltez avec lui quel est votre devoir.

SCÈNE IV

PTOLOMÉE, PHOTm.

PTOLOMÉE

J'ai suivi tes conseils; mais, plus je l'ai flattée. Et plus dans l'insolence elle s'est emportée ; Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités, Je m'allais emporter dans les extrémités : Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue, N'eût plus considéré César ni sa venue. Et l'eût mise en état, malgré tout son appui. De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui. L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma reine ; Et si César en croit son orgueil et sa haine. Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet. De son frère et son roi je deviens son sujet. Non, non; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre : Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner; Otons-lui les moyens de plaire et de régner ; Et ne permettons pas qu'après tant de bravades. Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

ACTE II, SCÈNE IV

PHOTIN

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César Pour attacher TÉgypte aux pompes de son char. Ce cœur ambitieux, qui, par toute la terre, Ne cherche qu'à porter Tesclavage et la guerre. Enflé de sa victoire, et des ressentiments Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants. Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même, Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime ; Et,

pour s'assujettir et vos Etats et vous. Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE

Si Quéopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE

Je perdrai* qui me perd , ne pouvant me sauver.

PHOTIN

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOMÉE

Quoi ! pour voir sur sa tête éclater ma couronne? Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne. Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur. Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître, n partira bientôt, et vous serez le maître. L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur : n voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées; Et le monde à ses lois n'est point assujetti , Tant qu'il verra durer ces restes du parti. Au sortir de Pharsale un si grand capitaine

Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine. Et s'il donnait
loisir à des cœurs si hardis

De relever du coup dont ils sont étourdis :

S'il les vainc , s'il parvient où son désir aspire ,

n fout qu'il aille à Rome établir son empire.

Jouir de sa fortune et de son attentat.

Et changer à son gré la forme de l'Etat.

Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.

Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire ;

Et, lui déferant tout, veuillez vous souvenir

Que les événements régleront l'avenir.

Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne.

Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne :

n en croira sans doute ordonner justement,

En suivant du feu roi l'ordre et le testament;

L'importance d'ailleurs de ce dernier service

Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.

Quoi qu'il en fasse enfin , feignez d'y consentir ,

Louez son jugement et laissez-le partir.

Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,

Nous aurons et la force et les intelligences.

Jusque-là réprimez ces transports violents

Qu'eicitent d'une sœur les mépris insolents :

Les bravades enfin sont des discours frivoles ,

Et qui songe aux efiets néglige les paroles.

PTOLOMÉE

Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :

Un sage conseiller est le bonheur des rois.

Cher appui de mon trône, allons sans plus attendre ,

Offrir tout à César, afin de tout reprendre ;

Avec toute ma flotte allons le recevoir,

Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

CHARMION, ACHORÉE

CHARMION

Oui , tandis que le roi va lui-même en personne Jusc[u*aux
pieds de César prosterner sa couronne, Cléopâtre s'enferme en
son appartement, Et, sans s'en émouvoir, attend son compli-
ment. Comment nommerez-vous une humeur si hautaine?

ACHORÉE

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine Qui soutient
avec cœur et magnanimité L'honneur de sa naissance et de sa di-
gnité. Lui pourrai-je parler?

CHARMION

Non; mais elle m'envoie Savoir à cet abord ce qu'on a vu de
joie ; Ce qu'à ce beau présent César a témoigné ; S'il a paru
content, ou s'il l'a dédaigné ; S'il traite avec douceur, s'il traite
avec empire : Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

ACHORÉE

La tête de Pompée a produit des effets Dont ils n'ont pas sujet
d'être fort satisfaits. Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre
; Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre : S'ils aimaient
Ptolomée , ils l'ont fort mal servi. Vous l'avez vu partir, et moi je
l'ai suivi.

Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville ,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille :
Il venait à plein voile ; et si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars ,
Sa flotte, qu'à Tenvi favorisait Neptune,
Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse :

Toutes ses actions ont senti la bassesse.

J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi

De voir là Ptolomée , et n'y voir point de roi ;

Et César, qui lisait sa peur sur son visage ,

Le flattait par pitié pour lui donner courage.

Lui , d'une voix tombante offrant ce don fatal :

« Seigneur, vous n'avez plus , lui dit-il , de rival ;

» Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie ,

» Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :

» En voici déjà l'un, et pour l'autre, elle fuit,

» Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »

A ces mots Achillas découvre cette tête : Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ; Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur En sanglots mal formés exhale sa douleur ; Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée Rappellent sa grande Ame à peine séparée ; Et son courroux mourant fait un dernier effort Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort. César, à cet aspect comme frappé du foudre. Et comme ne sachant que croire ou que résoudre. Immobile, et les yeux sur l'objet attachés , Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ; Et je dirai, si j'ose en faire conjecture , Que, par un mouvement commun à la nature , Quelque maligne joie en son cœur s'élevait , Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

ACTE III. SCÈNE I

L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise

Chatouillait malgré lui son âme avec surprise ,

Et de cette douceur son esprit combattu

Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.

S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie ;

n se juge en autrui, se tâte, s'étudie,

Examine en secret sa joie et ses douleurs.

Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;

Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse.

Se montre généreux par un trait de faiblesse :

Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux ,

Lève les mains ensemble et les regards aux cieui ,

Lâche deux ou trois mots contre cette insolence;

Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence,

Et même à ses Romains ne daigne repartir

Que d'un r^ard farouche et d'un profond soupir.

Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,

Il se saisit du port, il se saisit des portes.

Met des gardes partout et des ordres secrets,

Fait voir sa défiance, ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maître et de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.
Voilà ce que j'ai vu.

GHARMION.

Voilà ce qu'attendait.

Ce qu'au juste Osiris la reine demandait. Je vais bien la ravir
avec cette nouvelle. Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHOREE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez, Peignez-lui
bien nos gens pâles et désolés ; Et moi, soit que l'issue en soit
douce ou funeste, J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

3tO POMPÉE.

SCÈNE II

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ÀCHORÉE; soldats

ROMAINS, SOLDATS SGTPTIENS.

PTÔLOMÉE.

Seigneur, montez au trône et commandez ici.

CÉSAR

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à Tinfamie !
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter ;
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne.
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'Ame et le sang.
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;
Et le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver.
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie.
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,

Vous qui devez respect au moindre des Romains?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale.
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée.
Et que de mon bonheur vous ayez abusé

ACTE III, SCÈNE II. 3S

Jusqu'à plus attendre que je n'aurais osé?

De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont?
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule.
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisait de ma tête un semblable présent?

Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse, et redoutable zèle.
Que règle la fortune, et qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus ; Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être. Étant né souverain, je vois ici mon maître : Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant, Où je n'ai point encore agi qu'en commandant, Je vois une autre cour sous une autre puissance Et ne puis plus agir qu'avec obéissance. De votre seul aspect je me suis vu surpris : Jugez si vos discours rassurent mes esprits ; Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble Que forme le respect, que la crainte redouble, Et ce que vous peut dire un prince épouvanté De voir tant de colère et tant de majesté. Dans ces étonnements dont mon Ame est frappée De rencontrer en vous le vengeur de Pompée, n me souvient pourtant que s'il fut notre appui. Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui : Votre faveur pour nous éclata la première. Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :

Il émut le sénat pour des rois outragés,
Que sans cette prière il aurait négligés ;

Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, seigneur, sans vos finances ;
Par là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre.
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux ,
Passer en tyrannie, et s'armer contre vous. . .

CÉSAR

Tout beau ! que votre haine en son sang assouvie N'aille point
à sa gloire; il suffit de sa vie. N'avancez rien ici que Rome ose nier
; Et justifiez-vous, sans le calomnier.

PTOLOHÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées, Et dirai seulement qu'en vos guerres passées. Où vous fûtes forcé par tant d'indignités , Tous nos vœux ont été pour vos prospérités; Que, comme il vous traitait en mortel adversaire, J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire ; Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours. Jusque dans les enfers chercherait du secours ; Ou qu'enfin s'il tombait dessous votre puissance , Il nous fallait pour vous craindre votre clémence, Et que le sentiment d'un cœur trop généreux , Usant mal de vos droits , vous rendit malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême Nous vous devons, seigneur, servir malgré vous-même ; Et , sans attendre d'ordre en

cette occasion , Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion. Vous m'en désavouez^, vous l'imputez à crime : Mais pour servir César rien n'est illégitime. J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver. Vous pouvez en jouir et le désapprouver;

ACTE III, SCÈNE II

Et plus j'ai fait pour vous, plus Faction est noire, Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire, Et que ce sacrifice, offert par mon devoir. Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR

Vous cherchez , Ptolomée , avecque trop de ruses De mauvaises couleurs et de froides excuses. Votre zèle était faux , si seul il redoutait Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait. Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles , Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles , Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer. Je ne veux que celui de vaincre et pardonner. Où mes plus dangereux et plus grands adversaires , Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères ; Et mon ambition ne va qu'à les forcer. Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.

o combien d'allégresse une si triste guerre Aurait-elle laissé dessus toute la terre , Si Rome avait pu voir marcher au même char. Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César ! Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle. o crainte ridicule autant que criminelle ! Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin ; Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin. Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice , Je m'apaiserais Rome avec

vos supplices , Sans que ni vos respects, ni votre repentir. Ni votre dignité vous pussent garantir ; Votre trône lui-même en serait le théâtre : Mais , voulant épargner le sang de Cléopâtre , J'impute à vos flatteurs toute la trahison , Et je veux voir comment vous m'en ferez raison ; Suivant les sentiments dont vous serez capable Je saurai vous tenir innocent ou coupable. Cependant à Pompée élevez des autels ;

Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels ; Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes ; Et surtout pensez bien au choix de vos victimes. Allez y donner ordre et me laissez ici Entretenir les miens sur quelque autre souci.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE

CÉSAR

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable?

ANTOINE

Oui, seigneur , j'en ai vue : elle est incomparable , Le ciel n'a point encor, par de si doux accords , Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps. Une majesté douce épand sur son visage De quoi s'assujettir le plus noble courage ; Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer ; Et si j'étais César, je la voudrais aimer.

CÉSAR

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme ; Par un refus modeste et fait pour inviter, Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE

Douter qu'elle vous aime.

Elle qui de vous seul attend son diadème. Qui n'espère qu'en vous ! douter de ses ardeurs, Vous qui la pouvez mettre au faite des grandeurs ! Que votre amour sans crainte à son amour prétende ; Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ; Et vous l'éprouverez. EUe craint toutefois L'ordinaire mépris que Rome fait des rois ;

ACTE III, SCÈNE IV

Et surtout elle craint Tamour de Calpumie : Mais, lune et l'autre crainte à votre aspect bannie, Vous ferez succéder un espoir assez doux, Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR

Allons donc Tafiranchir de ces frivoles craintes. Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ; Allons, ne tardons plus.

ANTOINE

Avant que de la voir.

Sachez que Cornélie est en votre pouvoir ; Septime vous Tamène, orgueilleux de son crime, Et pense auprès de vous se mettre en haute estime : Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits. Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

CÉSAR

Qu'elle entre. Ah! l'importune et fâcheuse nouvelle! Qu'à mon impatience elle semble cruelle ! o ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour Donner en liberté ce qui reste du jour !

SEPTIME

Seigneur. . .

CÉSAR

Allez, Septime, allez vers votre maître ; César ne peut souffrir la présence d'un traître. D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi. Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

(Septime reutre.) CORNÉLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave, Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave. Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur;

De quelque rude trait qu'il m*ose avoir frappée.

Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus ;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi ;
Et, bien que le moyen m'en aye été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'aye ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive ;
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolomée.
Hélas! et sous quel astre, ô ciel, m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis.
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince

Qui doit à mon époux son trône et sa province ?

César, de ta victoire écoute moins le bruit ; Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ; Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ; Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce. Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti A chassé tous les dieux du plus juste parti : Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée. Pour le bonheur de Rome, à César m'eût donnée ! Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison D'un astre envenimé l'invincible poison ! Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine. Je te l'ai déjà dit. César, je suis Romaine, Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien. De peur de s'oublier, ne te demande rien.

ACTE III, SCÈNE IV. 31

Ordonne ; et, sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie, Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR

O d'un illustre époux noble et digne moitié, Dont le courage étonne, et le sort fait pitié ! Certes, vos sentiments font assez reconnaître Qui vous donna la main, et qui vous donna Tête ; Et Ton juge aisément, au cœur que vous portez, Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez. L'âme du jeune Crasse, et celle de Pompée, L'une et l'autre vertu par le malheur trompée, Le sang des Scipions protecteur de nos dieux. Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux ; Et Rome dans ses murs ne voit point de famille Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille. Plût au

grand Jupiter, plutôt à ces mêmes dieux Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux. Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare, Ni mieux aimé tenter une incertaine foi. Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ; Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes ; Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier, Il m'eût donné moyen de me justifier ! Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie, Je l'eusse conjuré de se donner la vie. D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal : J'eusse alors regagné son flme satisfaite Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite; Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur. Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur. Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde. Le sort a dérobé cette allégresse au monde, César s'efforcera de s'acquitter vers vous

De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.

Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :

Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,

Afin d'être témoin comme, après nos débats,

Je chéris sa mémoire et venge son trépas,

Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie

De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.

Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment :

Choisissez-lui , Lépide, un digne appartement ;

Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,

C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.

Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

GORNÉLIE.

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN

PTOLOMÉE

Quoi ! de la même main et de la même épée Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée, Septime, par César indignement chassé.

Dans un tel désespoir à vos yeux a passé!

âchillas.

Oui, seigneur, et sa mort a de quoi vous apprendre La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre. Jugez quel est César à ce courroux si lent. Un moment pousse et rompt un transport violent ; Mais l'indignation qu'on prend avec étude

ACTE IV, SCÈNE I

Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude.

Ainsi n'espérez pas de le voir modéré ;

Par adresse il se fâche après s'être assuré.

Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.

Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire ;

Et veut tirer à soi, par un courroux accort,

L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE

Ah! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître; Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître : Mais c'est une imprudence assez commune aux rois D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix ; Le destin les aveugle au bord du précipice ; Ou si quelque lumière en leur flme se glisse, Cette fausse clarté, dont il les éblouit, Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN

J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime Un si rare service est un énorme crime, n porte dans son flanc de quoi nous en laver : C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver. Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure. D'attendre son départ pour venger cette injure ; Je sais mieux conformer les remèdes au mal : Justifions sur lui la mort de son rival ; Et notre main alors également trempée Et du sang de César et du sang de Pompée, Rome, sans leur donner de titres différents. Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE

Oui, par là seulement ma perte est évitable ; C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable : Montrons que sa for-

tune est l'œuvre de nos mains ; Deux fois en même jour disposons des Romains ; Faisons leur liberté comme leur esclavage. César, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;

Considère les miens, tes yeux en sont témoins.

Pompée était mortel, et tu ne Tes pas moins :

Il pouvait plus que toi ; tu lui portais envie :

Tu n'as, non plus que lui, qu'une ftme et qu'une vie ;

Et son sort que tu plains te doit faire penser

Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer.

Tonne , tonne à ton gré ; fais peur de ta justice :

C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice;

C'est à moi de punir ta cruelle douceur.

Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.

Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance

Au hasard de sa haine , ou de ton inconstance ;

Ne crois* pas que jamais tu puisses à ce prix

Récompenser sa flamme , ou punir ses mépris :

J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.

Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes ,

De bien penser au choix : j'obéis , et je voi

Que je n'en puis choisir de plus digne que toi ,

Ni dont le sang offert , la fumée et la cendre ,

Puissent mieux satisfaire aux mftnes de ton gendre.

Mais ce n'est pas assez , amis , de s'irriter ; Il faut voir quels moyens on a d'exécuter : Toute cette chaleur est peut-être inutile ; Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ; Que pouvons-nous contre eux? et, pour les prévenir, Quel temps devons-nous prendre, et quel ordre tenir?

ÂGHILLAS.

Nous pouvons tout, seigneur, en l'état où nous sommes, A deux milles d'ici vous avez six mille hommes, Que depuis quelques jours craignant des remuements , Je faisais tenir prêts à tous événements ; Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue. Cette ville a sous terre une secrète issue , Par où fort aisément on les peut cette nuit Jusque dans le palais introduire sans bruit : Car contre sa fortune aller à force ouverte ,

ACTE IV, SCÈNE I

Ce serait trop courir vous-même à votre perte. Il nous le faut surprendre au milieu du festin , Enivré des douceurs de Faraour et du vin. Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée, J'ai remarqué Thorreur que ce peuple a montrée , Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux Marcher arrogamment , et braver nos drapeaux : Au spectacle insolent de ce pompeux outrage , Ses farouches regards étincelaient de rage ; Je voyais sa fureur à peine se dompter ; Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater : Mais surtout les Romains que commandait Septime , Pressés de

la terreur que sa mort leur imprime , Ne cherchent qu'à venger
par un coup généreux Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait
d'eux.

PTOLOMÉE

Mais qui pourra de nous approcher sa personne, Si durant le
festin sa garde l'environne ?

PHOTIN

Les gens de Coméhe, entre qui vos Romains Ont déjà reconnu
des frères, des germains. Dont l'âpre déplaisir leur a laissé pa-
raître Une soif d'immoler leur tyran à leur maître : Ils ont donné
parole, et peuvent, mieux que nous. Dans les flancs de César por-
ter les premiers coups : Son faux art de clémence , ou plutôt sa
folie , Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie , Leur donnera
sans doute un assez Ubre accès Pour de ce grand dessein assurer
le succès. Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte , Seigneur, et
ne montrez que faiblesse et que crainte. Nous allons vous quitter,
comme objets odieux Dont l'aspect importun ofienserait ses
yeux.

PTOLOMÉE

Allez, je vous rejoins.

**PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE,
CHARMION**

CLÉOPATRE

J'ai VU César, mon frère , Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOHÉE.

Vous êtes généreuse; et j'avais attendu Cet office de sœur que vous m'avez rendu. Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE

Sur quelque brouillerie en la ville excitée ,

Il a voulu lui-même apaiser les débats

Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats ;

Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire

Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire ;

Et que le grand César blâme votre action

Avec moins de courroux que de compassion.

Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques

Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques.

Ainsi que la naissance , ils ont les esprits bas ;

En vain on les élève à régir des États :

Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;

Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande ;

Et sa main que le crime en vain fait redouter.

Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.
Si j'avais écouté de plus nobles conseils ,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils ;
Je mériterais mieux cette amitié si pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;
César embrasserait Pompée en ce palais ;
Notre Egypte à la terre aurait rendu la paix ,

ACTE IV, SCÈNE II

Et verrait son monarque encore à juste titre Ami de tous les deux
et peut-être l'arbitre. Mais , puisque le passé ne peut se révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.

Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne, Que vous me
conservez la vie et la couronne. Yainquez-vous tout à fait; et, par
un digne effort, Arrachez Achillas et Photin à la mort : Elle leur
est bien due ; ils vous ont offensée ; Mais ma gloire en leur perte
est trop intéressée : Si César les punit des crimes de leur roi ,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi : Il me punit en eux ; leur
supplice est ma peine. Forcez, en ma faveur, une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux Le sang abject et vil

de ces deux malheureux? Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire , Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

cléopâtre.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas , Je les méprise assez pour ne m'en venger pas ; Mais sur le grand César je puis fort peu de chose. Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose. Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir; J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir ; Et, tournant le discours sur une autre matière, n n'a ni refusé ni souffert ma prière. Je veux bien toutefois encor m'y hasarder, Mes efforts redoublés pourront mieux succéder ; Et j'ose croire...

PTOLOMÉE

Il vient ; souffrez que je l'évite :

Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite , Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir; Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

ROMAINS

CÉSAR

Reine, tout est paisible ; et la ville calmée.

Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,

N*a plus à redouter le divorce intestin

Du soldat insolent et du peuple mutin.

Mais, ô dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon flme agitée ;
Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous.
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.
Je lui voulais du mal de m'être si contraire.
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
Mais je lui pardonnais, au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.
Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers ;
S'il était quelque trône où vous pussiez paraître
Plus dignement assise en captivant son maître;
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir;

Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

ACTE IV, SCÈNE II

Je l'ai vaincu, princesse : et le dieu des combats M'y favorisait moins que vos divins appas ; Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ; Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage : C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ; Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer, Pour faire que votre âme avec gloire y réponde, M'ont rendu le premier et de Rome et du monde. C'est ce glorieux titre, à présent effectif. Que je viens ennoblir par celui de captif : Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre, Qu'il en estime l'un et me permette l'autre !

CLÉOPATRE

Je sais ce que je dois au souverain bonheur Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur. Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes ; Je sais ce que je suis, je sais ce que vous êtes. Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ; Le sceptre que je porte est un de vos présents ; Vous m'avez par deux fois rendu le diadème : J'avoue, après cela, seigneur, que je vous aime. Et

que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits. Mais , hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance. Cet Etat de nouveau rangé sous ma puissance. Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis, A mes vœux innocents sont autant d'ennemis. Ils allument contre eux une implacable haine. Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine ; Et si Rome est encor telle qu'auparavant. Le trône où je me siedo m'abaisse en m'élevant ; Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes, Me rendent à jamais indigne de vos flammes. J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir. Permettre à mes désirs un généreux espoir. Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme

À droit de triompher des caprices de Rome, Et que Finjuste horreur cpi'elle eut toujours des rois Peut céder, par votre ordre, à de plus justes lois ; Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles : Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles. Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups, Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR

Tout miracle est facile où mon amour s'applique. Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique, Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté Du parti malheureux qui m'a persécuté : Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire. Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ; Et vos yeux la verront, par un superbe accueil. Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil . Encore une défaite, et dans Alexandrie Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ; Et qu'un juste respect, conduisant ses regards, A votre chaste amour demande des Césars. C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent ; C'est le fruit que j'attends des lauriers qui

m'attendent ; Heureux si mon destin, encore un peu plus doux.
Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous ! Mais, las ! contre
mon feu mon feu me sollicite. Si je veux être à vous, il faut que je
vous quitte. En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir Pour
achever de vaincre et de vous conquérir. Permettez cependant
qu'à ces douces amorces Je prenne un nouveau cœur et de nou-
velles forces. Pour faire dire encore, aux peuples pleins d'effroi.
Que venir, voir, et vaincre, est même chose en moi.

C'est trop, c'est trop, seigneur; souffrez que j'en abuse Votre
amour fait ma faute, il fera mon excuse. Vous me rendez le
sceptre, et peut-être le jour ;

ACTE IV, SCÈNE IV

Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,

Je vous conjure encor, par ses plus puissants channes,

Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,

Par tout ce que j'espère et que vous attendez,

De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.

Faites grâce, seigneur; ou souffrez que j'en fasse,

Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.

AchiUas et Photin sont gens à dédaigner ;

Us sont assez punis en me voyant régner ;

Et leur crime...

CÉSAR

Ah ! prenez d'autres marques de reine : Dessus mes volontés vous êtes souveraine ; Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés, Choisissez des sujets dignes de vos bontés. Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime, Et ne me rendez point complice de leur crime. C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi ; Et si mes feux n'étaient. . .

CHARMION; ROMAINS

CORNÉLIE

César, prends garde à toi :

Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête ; A celle de Pompée on veut joindre ta tête. Prends-y garde. César, ou ton sang répandu Bientôt parmi le sien se verra confondu. Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices : Je te les abandonne.

GÉSÂR.

O cœur vraiment romain, Et digne du héros qui vous donna la main !

Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage Je préparais la mienne à venger son outrage, Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui. n vit, il vit encore en Tobjet de sa flamme ; D parle par sa bouche, il agit

dans son Ame ; D la pousse, et l'oppose à cette indignité. Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :
Ne le présume plus; le sang de mon époux
À rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as ofierte,
Afin de l'employer tout entière à ta perte;
Et je te chercherai partout des ennemis.
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais, avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,
Et forme des désirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison :
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :
Mon époux a des fils ; il aura des neveux :
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux ;
Et qu'une digne main par moi-même animée,

Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée.
T'immole noblement et par un digne effort
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins , tous mes vœux hâtent cette vengeance
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :
La vengeance éloignée est à demi perdue ;
Et quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
Je n'irai point chercher sur les bords africains

ACTE IV, SCÈNE V

Le foudre souhaité que je vois en tes mains :
La tête qu'il menace en doit être frappée :
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée ;
Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtement d'une action si noire.

Rome le veut ainsi ; son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre.
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir.
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime ;
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi.
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale.
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE , ACHORÉE , CHARMION

CÉSAR

Son courage m'étonne autant que leur audace. Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce !

CLÉOPATRE

Je n'ai rien à vous dire : allez, seigneur, allez

Venger sur ces méchants tant de droits violés.

On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respirent,

C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent ; Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien, Et par votre trépas cherche un passage au mien. Mais, parmi ces transports d'une juste colère, Je ne puis oublier que leur chef est mon frère. Le saurez-vous, seigneur? et pourrai-je obtenir. Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir?

CÉSAR

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime Au bonheur de son sang veut pardonner son crime. Adieu, ne craignez rien : Achillas et Photin Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin; Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices, Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices, Et, pour soldats choisis, envoyer des bourreaux Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(César rentre avec les Romains.)

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée, Repousser avec lui
ma mort qu'on a jurée ; Et, quand il punira nos lâches ennemis.
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis. Ayez l'œil sur le roi
dans la chaleur des armes, Et conservez son sang pour épargner
mes larmes.

ACHORÉE

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr. Si mon zèle et
mes soins peuvent le secourir.

SCÈNE I

CORNÉLIE, tenant une petite urne en sa main; PHILIPPE.

CORNÉLIE

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe Qui
sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ? Te revois-je, Phi-
lippe? et cet époux si cher A-t-il reçu de toi les honneurs du bû-
cher ? Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre? O vous, à
ma douleur objet terrible et tendre, Éternel entretien de haine et
de pitié. Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié. N'attendez
point de moi de regrets, ni de larmes ; Un grand cœur à ses maux
applique d'autres charmes. Les faibles déplaisirs s'amuse à par-
ler, Et quiconque se plaint cherche à se consoler. Moi, je jure des
dieux la puissance suprême, Et, pour dire encor plus, je jure par
vous-même ; Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé Que le
respect des dieux qui l'ont mal protégé : Je jure donc par vous, ô
pitoyable reste, Ma divinité seule après ce coup funeste, Par vous,

qui seul ici pouvez me soulager. De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger. Ptolomée à César, par un lâche artifice , Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ; Et je n'entrerais point dans tes murs désolés. Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.

Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine, o cendres, mon espoir aussi bien que ma peine ; Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur, Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

Toi qui Tas honoré sur cette infâme rive D'une flamme pieuse autant comme chétive, Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir De rendre à ce héros ce funèbre devoir?

PHILIPPE

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,

Après avoir cent fois maudit le diadème,

Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots

Du côté que le vent poussait encor les flots.

Je cours longtemps en vain; mais enfin d'une roche

J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,

Où la vague en courroux semblait prendre plaisir

A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.

Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage ;

Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage.
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art.
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûlait-il, que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnaît Pompée.
Soudain la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,
» A qui le ciel permet de si dignes emplois,
» Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses ;
» Tu crains des châtimens, attends des récompenses.
» César est en Egypte, et venge hautement
» Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
» Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,
» Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.
» Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect

PHILIPPE

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.

J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port

Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort.

Les Romains poursuivaient; et César, dans la place

Ruisselante du sang de cette populace.

Montrait de sa justice un exemple assez beau,

Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.

Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître :

Et, prenant de ma main les cendres de mon maître :

« Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis

» Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,

» De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :

» Attendant des autels, recevez ces victimes ;

» Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais

» Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;

» Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,

» Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »

Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,

Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE

o soupirs, ô respect! ô qu'il est doux de plaindre Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre! Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger. Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire Fait notre sûreté comme il croît notre gloire ! César est généreux, j'en veux être d'accord; Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.

Sa vertu laisse lieu de douter à Fenvie

De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :

Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat;

Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat :

L'amour même s'y mêle, et le force à combattre;

Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,

Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous.

Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre.

Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.

Et croire que nous seuls armons ce combattant.

Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

CLÉOPÂTRE , CORNÉ LIE , PHILIPPE , CH ARM ION

CLEOPATRE

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ; Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots. Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, madame. Que j'aurais conservé ce maître de votre âme. Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur. M'en eût donné la force aussi bien que le cœur. Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie. Vos douleurs laissaient place à quelque peu de joie ; Si la vengeance avait de quoi vous soulager. Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger. Que le traître Photin... Vous le savez peut-être?

CORNÉLIE

Oui, princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPÂTRE

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

ACTE V, SCÈNE IL

CLÉOPATRE

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

GORNELIE.

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent. Si César à sa mort joint celle d*Àchillas, Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas. Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande ; La victime est trop basse, et Tinjure est trop grande ; Et ce n'est pas un sang que pour la réparer Son ombre et ma douleur daignent considérer : L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée. En attendant César, demande Rolomée.

Tout indigne qu'il est de vivre et de régner. Je sais bien que César se force à l'épargner ; Mais, quoi que son amour ait osé vous promettre, Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre ; Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux, Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux. Mon âme à ce bonheur, si le ciel me l'envoie. Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ; Mais si ce grand souhait demande trop pour moi. Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel, perdez le roi.

CLÉOPATRE

Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNÉLIE

Le ciel règle souvent les effets sur les causes. Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE

Oui ; mais il fait juger, à voir comme il commence, Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

' CLÉOPATRE

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur.

Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse, Qui dans le sort du roi justement Tintéresse. Apprenons, par le sang qu'on aura répandu, À quels souhaits le ciel a le mieux répondu. Voici votre Achorée.

**CORNÉLIE, CLÉOPATRE , ACHORÉE,
PHILIPPE, CHARMION**

CLÉOPATRE

Hélas! sur son visage Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.

Ne nous déguisez rien , parlez sans me flatter : Qu'ai-je à craindre, Achorée? ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE

Aussitôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPATRE

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die ;
Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit
Par oh ce grand secours devait être introduit;
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place
Où Photin a reçu le prix de son audace ;
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné ;
Que le roi l'a suivi ; qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre;
Que César l'a rejoint ; et je ne doute pas
Qu'il n'ait su vaincre encore , et punir Achillas.

ACHORÉE

Oui, madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPATRE

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère , S'il m'a tenu
promesse.

ACHORÉE

Oui, de tout son pouvoir.

ACTE V, SCÈNE III

GLÉOPATRE.

C'est là Tunique point que je voulais savoir. Madame, vous voyez, les dieux m* ont écoutée.

CORNÉLIE

Ils n*ont que différé la peine méritée.

CLÉOPÂTRE

Vous la vouliez sur F heure, ils Ten ont garanti.

ÂGHORÉE.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

GLÉOPATRE.

Que disiez-vous naguère? et que viens-je d'entendre? Accordez ces discours, que j'ai peine à comprendre.

ÂGHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir; Malgré César et nous il a voulu périr : Mais il est mort, madame, avec toutes les marques Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques ; Sa vertu rappelée a soutenu son rang , Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang. Il combattait Antoine avec tant de courage , Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage : Mais l'abord de César a changé le destin ; Aussitôt Achillas suit le sort de Photin : Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître, Les armes à la main, en défendant son maître. Le vainqueur crie en vain

qu'on épargne le roi ; Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ; Son esprit alarmé les croit un artifice Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice. Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir ; Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse, Cherche partout la mort, que chacun lui refuse. Enfin perdant haleine après ces vains efforts. Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts, n voit quelques fuyards sauter dans une barque ;

Il s'y jette ; et les siens qui suivent leur monarque , D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau, Que la mer Fengloutit avec tout son fardeau.

C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire, A vous toute rÉgypte, à César la victoire. n vous proclame reine , et bien qu'aucun Romain Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main , n nous fait voir à tous un déplaisir extrême, D soupire, il gémit. Mais le voici lui-même, Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur Que lui donne du roi l'invincible malheur.

CHARMION, PHILIPPE

CORNÉLIE

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.

Achillas et Photin ont reçu leurs salaires :

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;

Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant;
Et, parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige.
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité.
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoute une requête :
Vois l'urne de Pompée; il y manque sa tête :
Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre Ce reste où
vous avez tant de droit de prétendre;

ACTE V, SCÈNE IV

Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots A ses mânes er-
rants nous rendions le repos, Qu'un bûcher allumé par ma main
et la vôtre Le venge pleinement de la honte de l'autre; Que son
ombre s'apaise en voyant notre ennui; Et qu'une urne plus digne

et de vous et de lui, Après la flamme éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies. De cette même main
dont il fut combattu Il verra des autels dressés à sa vertu ; Il rece-
vra des vœux, de l'encens, des victimes, Sans recevoir par là
d'honneurs que légitimes : Pour ces justes devoirs je ne veux que
demain ; Ne me refusez pas ce bonheur souverain. Faites un peu
de force à votre impatience ; Vous êtes libre après : partez en dili-
gence; Portez à notre Rome un si digne trésor; Portez. . .

GORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor : Il faut que ta défaite
et que tes funérailles A cette cendre aimée en ouvrent les mu-
railles ; Et, quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi. Elle n'y doit
rentrer qu'en triomphant de toi. Je la porte en Afrique ; et c'est là
que j'espère Que les fils de Pompée, et Caton et mon père. Secon-
dés par l'effort d'un roi plus généreux. Ainsi que la justice auront
le sort pour eux. C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde Le
débris de Pharsale armer un autre monde ; Et c'est là que j'irai,
pour hâter tes malheurs. Porter de rang en rang ces cendres et
mes pleurs. Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles; Et que ce
triste objet porte en leur souvenir Les soins de le venger, et ceux
de te punir.

Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême ; L'honneur que
tu lui rends rejaillit sur toi-même; Tu m'en veux pour témoin;
j'obéis au vainqueur : Mais ne présume pas toucher par là mon
cœur. La perte que j'ai faite est trop irréparable; La source de ma
haine est trop inépuisable : A l'égal de mes jours je la ferai durer ;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.

Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine, Que pour toi mon estime est égale à ma haine ; Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir, L'une de la vertu, l'autre de mon devoir; Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée, Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée. Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir, Me force de priser ce que je dois haïr : Juge ainsi de la haine où mon devoir me Ue, La veuve de Pompée y force Cornéhe.

J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux, Soulever contre toi les hommes et les dieux ; Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée, Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée, Qui, la foudre à la main, Font pu voir égorger : Ils connaîtront leur faute, et le voudront venger. Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire, Te saura bien sans eux arracher la victoire; Et quand tout mon effort se trouvera rompu, Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.

Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces. Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces. Que ton amour t'aveugle, et que pour l'épouser Rome n'a point de lois que tu n'oses briser : Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine Se croira tout permis sur l'époux d'une reine. Et que de cet hymen tes amis indignés Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.

**CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,
ACHORÉE, CHARMION**

CLÉOPATRE

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;
Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre,
Indigne que je suis d'un César pour époux.
Que de vivre en votre âme, étant morte pour vous.

CÉSAR

Reine, ces vains projets sont le seul avantage Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage : Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins ; Et, s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins. Les dieux empêcheront l'effet de ces augures. Et mes félicités n'en seront pas moins pures, Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs. Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs. Et que votre bonté, sensible à ma prière. Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.

On aura pu vous dire avec quel déplaisir J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir ; Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre, n s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu. Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu. O honte pour César, qu'avec tant de puissance. Tant de soins pour vous rendre entière obéissance, n n'ait pu toutefois, en ces événements, Obéir au premier de vos commandements ! Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres sublimes Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;

Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux, Puisque
par cette mort TÉgypte est toute à vous.

CLÉOPATRE

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,
Qu'on n'en peut accuser que les dieux, et lui-même ;
Mais comme il est, seigneur, de la fatalité
Que Taigreur soit mêlée à la félicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes.
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes.
Et si, voyant sa mort due à sa trahison.
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche;
J'en ressens dans mon âme un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

AGHORÉE.

Un grand peuple, seigneur, dont cette cour est pleine, Par des
cris redoublés demande à voir sa reine. Et, tout impatient, déjà se
plaint aux cieus Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire : Princesse, allons par là commencer votre empire.

Fasse le juste ciel, propice à mes désirs, Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs. Et puissent ne laisser dedans votre pensée Que l'image des traits dont mon âme est blessée ! Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour Préparent pour demain la pompe d'un beau jour, Où dans un digne emploi l'une et l'autre occupée Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée, Elève à l'une un trône, à l'autre des autels, Et jure à tous les deux des respects immortels.

A bien considérer cette pièce» je ne crois pas qu'il y en aye sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue, que je n'ai osé en changer les événements ; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque, -dans la vérité historique, elle était dans le même vaisseau que son mari lorsqu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la barque, où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Plolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la vérité historique, m'ont réduit à cette falsification pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pelusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette: et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de Tune n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, et ne lui fît remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est

passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans Polyeucte, un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal ; et cette unité n'a rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisième et le quatrième acte, y ont leur justesse manifeste ; il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopâtre ouvre l'un, et Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement ; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir : l'une, pour apprendre plus tôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule ; et l'autre, pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Égyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle, et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que, comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine, et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine lui fait prendre la pa-

35i EXAMEN DE POMPÉE.

rôle la première, et obliger par là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie, Cléopâtre accoucha de Césarion. Quand Pompée se présenta pour entrer en Egypte, cette princesse et le roi son frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains. Une

contre l'autre, et n'avaient garde ainsi de loger dans le même p<ilai\$. César, dans ses Commentaires^ ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva : c'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre ; mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des ministres du roi, nommé Théodote, et non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point ; mais il ne laisse pas d'en être, en quelque sorte, le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison que les événements y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complète, si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais Gnir. C'est à ce dessein que, dès le premier acte, je fais connaître la venue de César, à qui la cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du victorieux; et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, et que, portant le titre de roi, il lâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les historiens et le poète Lucain rappellent communément rexpuer, le roi enfant, il ne l'était pas à tel point qu'il ne fût en état d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avait ordonné son père. Hirtius dit qu'il était puer jam aduUa ætate; et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roi par apostrophe :

Incest« sceplris cessorc sororls;

soit qu'elle eût déjà contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée, Cé-

sar la fît épouser à son jeune frère, qu'il rétablit dans le trône : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que si le plus jeune des deux frères était en âge de se marier quand César partit d'Égypte, Taïné en était capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblée par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que

Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix reginæ* et fasse dire ailleurs à Teuonius Photin, qui gouvernait sous le nom de son frère Ptolémée :

Qnem Don enobis crédit Cleopatra nocentem, A quo casta fuit ?

je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Cela paraît visible, en ce que les historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine ; et qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avaient eue pour elle, et ne vit par là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce poème qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi ; j'ai traduit de Lu-

cain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet ; et comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai lâché, pour le reste, à entrer si bien dans sa manière de former ses pensées et de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie, et ne fût pas indigne d'être pris pour un lurcin que je lui eusse fait. J'ai parlé, en l'examen de Polyeucte, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion au second acte ; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles : en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir : mais, bien que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour recueillir, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre, sans aller au devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisième acte, si elle s'y fût montrée ; et il m'a fallu la cacher par adresse de théâtre, et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paraître le secret de Tart qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.

FIN DE l'OMPÉE.

COMEDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, au de Géronte.

ALCIPPÈ, ami de Dorante et
amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et
d'Alcippe.

CLARICE, mattresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABLNE , femme de chambre de
Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est k Paris.

SCENE I

DORANTE, CLITON

DORANTE

A la fin j'ai quitté la robe pour Tépée : L'attente où j'ai vécu
n'a point été trompée ; Mon père a consenti que je suive mon

choix, Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois. Mais puisque nous voici dedans les Tuileries, Le pays du beau monde et des galanteries. Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier? Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?

ACTE I, SCÈNE I. a

Comme il est malaisé qu*aux royaumes du code On apprenne à se faire un visage à la mode, J'ai lieu d'appréhender...

CLITON

Ne craignez rien pour vous ; Vous ferez en une heure ici mille jaloux. Ce visage et ce port n'ont point Tair de Vécole ; Et jamais comme vous on ne peignit Barthole : Je prévois du malheur pour beaucoup de maris. Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.

Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir. Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir. Dis-moi comme en ce lieu Ton gouverne les dames.

CLITON

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,

Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,

Vous avez l'appétit ouvert de bon matin!
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville.
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile!
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour !
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature ;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier.
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire, Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire. Qu'on puisse visiter par divertissement.

Où l'on puisse en douceur couler quelque moment. Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous :
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,

Mais qui ne font Taraour que de babil et d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal.
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons :
Ou je me connais mal à voir votre visage.
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage;
Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :

Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre.
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.
Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez. Paris est un
grand lieu plein de marchands mêlés :

ACTE I, SCÈNE I

L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ; On s'y laisse duper
autant qu'en lieu de France ; Et parmi tant d'esprits plus polis et
meilleurs, Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs. Dans
la confusion que ce grand monde apporte, Il y vient de tous lieux
des gens de toute sorte ; Et dans toute la France il est fort peu
d'endroits Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix. Comme
on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise. Et vaut communé-
ment autant comme il se prise : De bien pires que vous s'y font
assez valoir. Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Étes-vous libéral?

DORANTE

Je ne suis point avare.

CLITON

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare; Mais il faut de l'adresse à le bien débiter ; Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter. Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne : La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ; L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé. Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ; Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait, Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE

Laissons-là ces lourdauds contre qui tu déclames, Et me dis seulement si tu connais ces dames.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ; Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ; Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles. Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE

Penses-tu qu'il t'en die?

CLITON

Assez pour en mourir.

Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

DORANTE» CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE

GLARICE, faisant an faax pas, et comme se laissant choir.

Ay!

DORANTE , lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office, Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ; Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE

L'occasion ici fort peu vous favorise.

Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;

Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;

Et sa douceur mêlée avec cette amertume

Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,

Puisque enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé,

A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire. Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire. Et crois qu'on doit trouver plus de

félicité A posséder un bien sans l'avoir mérité.

J'estime plus un don qu'une reconnaissance : Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ; Et le plus grand bonheur au mérite rendu Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû. La faveur qu'on mérite est toujours achetée ;

ACTE I, SCÈNE HT

L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée ; Et le bien oti sans peine elle fait parvenir Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende

Obtenir par mérite une faveur si grande :

J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,

Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.

On me l'a pu toujours dénier sans injure ;

Et si la recevant ce cœur même en murmure.

Il se plaint du malheur de ses félicités,

Que le hasard lui donne, et non vos volontés.

Un amant a fort peu de quoi se satisfaire

Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :

Comme l'intention seule en forme le prix.
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
Je la tiens, je la touche et je la touche en vain.
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle, Puisque j'en viens de voir la première étincelle. Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment, Le mien ne sut jamais brûler si promptement ; Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie, Le temps donnera place à plus de sympathie. Confessez cependant qu'à tort vous murmurez Du mépris de vos feux, que j'avais ignorés.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE. ISABELLE, CLITON

DORANTE

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne. Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,

C'est-à-dire, du moins depuis un an entier,

Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;

Je vous cherche en tous Heux, au bal, aux promenades,

Vous n*avez que de moi reçu des sérénades;

Et je n*ai pu trouver que cette occasion

A vous entretenir de mon affection.

CLARICE

Quoi! vous avez donc vu T Allemagne et la guerre?

DORANTE

Je m y suis fait, quatre ans, craindre comme un tonnerre.

CLITON

Que lui va-t-il conter?

DORANTE

Et durant ces quatre ans Il ne s'est fait combats, ni sièges importants. Nos armes n'ont jamais remporté de victoire. Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire : Et même la gazette a souvent divulgué....

CLITON, le tirant par la basque.

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE

Tais-toi.

CLITON

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE

Tais-toi, misérable.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ; Vous en revîntes hier.

DORANTE, à Cliton.

Te tairas-tu, maraud?

(A Clarice.)

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ; Et je suivrais encore un si noble exercice, N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour.

ACTE I, SCÈNE IV

Je VOUS vis, et je fus retenu par l'amour. Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ; ' Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes; Je leur livrai mon âme ; et ce cœur généreux Dès ce premier moment oublia tout pour eux. Vaincre dans les combats, commander dans Tarmée, De mille exploits fameux enfler ma renommée, Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir, Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient; il aura de l'ombrage.

CLÂRICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage. Adieu.

DORANTE

Quoi! me priver sitôt de tout mon bien?

CLARICE

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;

Et, malgré la douceur de me voir cajolée,

Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE

Cependant accordez à mes vœux innocents La licence d'aimer
des charmes si puissants.

CLARICE

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime, N'en de-
mande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON

DORANTE

Suis-les, Cliton.

CLITON

J'en sais ce qu'on en peut savoir.

La langue du cocher a fait tout son devoir. « La plus belle des deux, dit-il , est ma maîtresse ,

364 LE ^LENTEUR.

» Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE

Quelle place?

CLITON

Royale ; et Tautre y loge aussi.

Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre. Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre. C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit. Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre, La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE

Quoi! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots?

CLITON

Monsieur, quand une femme a le don de se taire, Elle a des qualités au-dessus du vulgaire ; C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ; Sans un petit miracle il ne peut l'achever ; Et la nature souffre extrême violence Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence. Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ; Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis Mais naturellement femme qui se peut taire A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire. Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté. Je lui voudrais donner le prix de la beauté. C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce : Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ; Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot. Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.

SCÈNE V

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON. PHILISTE, à Alcippe.

Quoi ! sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PmLISTE, h Alcippe.

Et beUe?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse,

DORANTE

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce : Vous le pardonnerez à Taise de vous voir.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE

D'une galanterie.

3d« LE MENTEUR.

DORANTE

D'amour?

ALCIPPE

Je le présume.

DORANTE. 9

Achevez, je vous prie, Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE

Sur l'eau?

ALCIPPE

Sur l'eau.

DORANTE

Souvent Tonde irrite la flamme.

Quelquefois.

DORANTE

Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE

Hier au soir.

DORANTE

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir : Le temps
était bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE

Et la musique?

ALCIPPE

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE

Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE

On le dit.

DORANTE

Fort superbe?

ACTE I, SCÈNE V

Et fort bien ordonnée.

DORANTE

Et vous ne savez point celui qui Ta donnée!

ALCIPPE

Vous en riez!

DORANTE

Je ris de vous voir étonné * D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE

Vous?

DORANTE

Moi-même.

ALCIPPE

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse, Moi qui depuis un mois suis ici de retour. 11 est vrai que je sors fort peu souvent de jour ; De nuit, incognito ^ je rends quelques visites; Ainsi...

CLITON , à Dorante , à Toreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE

Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...

J'enrage de me taire et d'entendre mentir!

PHILISTE , à Alcippe.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter. J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster; Les quatre contenaient quatre chœurs de musique , Capables de charmer le plus mélancolique. Au premier, violons; en l'autre, luths et voix; Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois,

Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies

Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.

Le cinquième était grand, tapissé tout exprès

De rameaux enlacés pour conserver le frais ,

Dont chaque extrémité portait un doux mélange

De bouquets de jasmin, de grenade, et d'orange.

Je fis de ce bateau la salle du festin :

Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ,

De cinq autres beautés la sienne fut suivie,

Et la collation fut aussitôt servie.

Je ne vous dirai point les différents apprêts ,

Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets:

Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices

On servit douze plats , et qu'on fit six services ,

Cependant que les eaux , les rochers et les airs ,

Répondaient aux accents de nos quatre concerts .

Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,

S* élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,

Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux

D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux ,

Qu'on crut que pour leur faire une plus rude guerre,

Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.

Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour.

Dont le soleil jaloux avança le retour :

S'il eût pris notre avis, sa lumière importune

N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;

Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,

11 sépara la troupe, et finit nos plaisirs.

ALCIPPE

Certes , vous avez grâce à conter ces merveilles ; Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DOUANTE.

J'avais été surpris; et l'objet de mes vœux

Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE

Cependant Tordre est rare , et la dépense belle.

ACTE I, SCÈNE YI

DORANTE

n s'est fallu passer à cette bagatelle :

Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE

Faites état de moi.

ALCIPPE y à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, àAlcippe.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie ; Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde , et l'heure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

CLITON

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;

Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais pas l'insolent.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE

Où me vois-tu rêver?

CLITON

J'appelle rêveries Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme
menteries : Je parle avec respect.

DORANTE

Pauvre esprit!

CLITON

Je le perds Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.

Vous voyez sans péril nos batailles dernières , Et faites des festins qui ne vous coûtent guères. Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE

o le beau compliment à charmer une dame , De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés » Un cœur nouveau venu des universités ; » Si vous avez besoin de lois et de rubriques, » Je sais le Code entier avec les Authentiques, » Le Digeste nouveau, le vieux, llnfortiat, » Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat! » Qu'un si riche discours nous rend considérables ! Qu'on amollit par là de cœurs inexorables ! Qu'un homme à paragraphe est un joli galant I On s'introduit bien mieux à titre de vaillant. Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace, A mentir à propos, jurer de bonne grâce. Etaler force mots qu'elles n'entendent pas ; Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas ; Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares, Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares ; Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés. Vedette, contrescarpe, et travaux avancés : Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne; On leur fait admirer les

baies qu'on leur donne : Et tel, à la faveur d'un semblable débit.
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire ; Mais celle-ci
bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;

ACTE I, SCÈNE VI

Et, loin d'en redouter un malheureux succès, Si jamais un fâ-
cheux nous nuit par sa présence, Nous pourrons sous ces mots
être d'intelligence. Voilà traiter Tamour, Cliton, et comme il faut.

CLITON

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.

Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine

N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;

Vous allez au delà de leurs enchantements :

Vous seriez un grand maître à faire des romans ;

Ayant si bien en main le festin et la guerre.

Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,

Et ce serait pour vous des travaux fort légers
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner.
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui rétonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE

Nous nous en tirerons; mais tous ces vains discours M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ; Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE

CLAUICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup, étant sorti de vous : Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux, Par quelque haut récit qu'on en soit convive, C'est grande avidité de se voil* mariée. D'ailleurs, en recevoir visite et compliment, Et lui permettre accès en qualité d'amant, A moins qu'à vos projets un plein effet réponde, Ce serait trop donner à discourir au monde. Trouvez donc un moyen de me le faire voir. Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice; Ce que vous m'ordonnez est la même justice; Et comme c'est à nous à subir votre loi. Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi. Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre, Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître. Examiner sa taille, et sa mine, et son air, Et voir quel est l'époux que je vous veux donner. Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école; Et si l'on pouvait croire un père à sa parole. Quelque écoUer qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui, Mais vous en jugerez après la voix publique.

CLARICE, ISABELLE

ISABELLE

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

GLARIGE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger?

J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;

Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance?

Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs ;

Les visages souvent sont de doux imposteurs.

Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces !

Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !

Les yeux en ce grand choix ont la première part ;

Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :

Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;

Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire.

En croire leur refus, et non pas leur aveu,

Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.

Cette chaîne, qui dure autant que notre vie.

Et qui devrait donner plus de peur que d'envie.

Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent

Le contraire au contraire, et le mort au vivant :

Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître.

Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLÂRICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;

Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,

Si son père venait, serait exécuté.

Depuis plus de deux ans il promet et diffère ;

Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;

Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts ;

Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.

Je prends tous ces délais pour une résistance.

Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.

Chaque moment d'attente ôte de notre prix.

Et fiUe qui vieillit tombe dans le mépris :

C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte :
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver.
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement
n me faudrait en main avoir un autre amant.
Savoir qu'il me ffit propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien.
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde, Lucrece est
votre amie, et peut beaucoup pour vous ; Elle n'a point d'amants
qui deviennent jaloux : Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse
paraître

ACTE II, SCÈNE III

Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre. Comme il est jeune encore, on ly verra voler; Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler, Sans qu'Àlcippe jamais en découvre l'adresse, Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE

L'invention est belle ; et Lucrèce aisément

Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :

J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse. Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE

Ah ! bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas, Que d' Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE

Ne parlez point d' Alcippe ; il vient.

CLARICE

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet. Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

CLARICE, ALCIPPE

ALCIPPE

Ah ! Clarice ! ah ! Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE, à part, le premier vers.

Aurait-il deviné déjà ce mariage?

Alcippe, qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer?

Ce que j'ai, déloyale! eh ! peux-tu l'ignorer? Parle à ta conscience ; elle devrait t'apprendre. . .

CLARICE

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALGIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi ! Confesse que tu n'as un père que pour moi. La nuit, sur la rivière...

CLARIGE.

Eh bien! sur la rivière?

La nuit! quoi? qu'est-ce enfin?

ALGIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

GLARIGE.

Après?

ALGIPPE.

Quoi ! sans rougir. . .

CLARIGE.

Rougir! à quel propos?

ALGIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots !

GLARIGE.

Mourir pour les entendre! et qu'ont-ils de funeste?

ALGIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste? Ne saurais-tu rougir, si je ne te dis tout?

GLARIGE.

Quoi, tout?

ALGIPPE.

Tes passe-temps, de Tun à l'autre bout.

GLARIGE.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre !

ALGIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ; H t'en souvient alors; le tour est excellent! Mais pour passer la nuit auprès de ton galant. . .

GLARIGE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALGIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être.

ACTE II, SCÈNE III

A présent que le ciel me fait te mieux connaître. Oui, pour passer la nuit en danses et festin, Être avec ton galant du soir jusqu'au matin (Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE

Rêvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystère?

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret. Choisis une autre fois un amant plus discret ; Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE

Qui, lui-même?

ALCIPPE

Dorante.

CLARICE

Dorante !

ALCIPPE

Continue, et fais bien l'ignorâHte.

CLARICE

Si je le vis jamais, et si je le connoi ! . . .

ALCIPPE

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi? Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère, La nuit avec le fils, le jour avec le père!

CLARICE

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien.

ALCIPPE

Cette vieille amitié faisait votre entretien? Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre ! Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE

Alcippe, si je sais quel visage a le fils. . .

La nuit était fort noire alors que tu le vis.

Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique.

Une collation superbe et magnifique.

Six services de rang, douze plats à chacun? Son entretien alors t'était fort importun? Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage, Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ? Tu n'as pas avec

lui dansé jusques au jour? Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour? T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte!

CLARICE

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALGIPPE.

Quoi! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous, Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE

Ne cherche point d'excuses , Je connais tes détours, et devine tes ruses. Adieu : suis ton QoHinte, et l'aime désormais ; Laisse en repos hisifiipèfei n'y pense jamais.

" CLARICE

Ecoutez quatre mots.

Ton père va descendre.

CLARICE

Non ; il ne descend point, et ne peut nous entendre ; Et j'aurai tout loisir de vous désflJ)user.

ALCIPPE

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser, A moins qu'en attendant le jour du mariage, M'en donner ta parole et deux baisers

en gage.

CLARICE

Pour me justifier vous demandez de moi, Alcippe?

ALCIPPE

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE

Que cela?

SCÈNE IV

ALCIPPE

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ; Par ces indignités romps toi-même mes fers ; Aide mes feux trompés à se tourner en glace; Aide un juste courroux à se mettre en leur place. Je cours à la vengeance, et porte à ton amant Le vif et prompt effet de mon ressentiment. S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ; Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien, Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien ! Le voici ce rival, que son père t'amène : Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine; Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler : Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.^

SCÈNE V

GÉRONTE, DORANTE, CLITON

GÉRONTE

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade. Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE

Paris semble à mes yeux un pays de romans. J'y croyais ce matin voir une île enchantée : Je la laissai déserte, et la trouve habitée ; Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons, En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :

Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ;

Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal

Aux superbes dehors du palais Cardinal.

Toute une ville entière, avec pompe bâtie,

Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,

Et nous fait présumer, à ses superbes toits.

Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi. Et que je te vois prendre un périlleux emploi. Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie. Et force à tout moment de négliger la vie ; Avant qu'aucun malheur te puisse être avvenu, Pour te faire marcher un peu plus retenu, Je te veux marier.

DORANTE, * part.

o ma chère Lucrèce !

GÉRONTE

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse. Honnête, belle, riche.

DORANTE

Ah I pour la bien choisir, Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE

Je la connais assez. Clarice est belle et sage Autant que dans Paris il en soit de son âge ; Son père de tout temps est mon plus grand ami. Et l'affaire est conclue.

DORANTE

Ah ! monsieur, j'en frémi ; D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

ACTE II, SCÈNE V

GÉRONTE

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

(Haut.)

Quoi ! monsieur , à présent qu'il faut dans les combats Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole, Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ; Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang, Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang. En un mot, je le veux.

DORANTE

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE

Fais ce que je te dis.

DORANTE

Mais s'il est impossible?

GÉRONTE

Impossible ! et comment?

DORANTE

Souffrez qu'aux yeux de tous Pour obtenir pardon j'embrasse
vos genoux. Je suis...

GÉRONTE

Quoi?

DORANTE

Dans Poitiers. . .

GÉRONTE

Parle donc, et te lève.

DORANTE

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE

Sans mon consentement?

DORANTE

On m'a violenté :

Vous ferez tout casser par votre autorité ; Mais nous fûmes
tous deux forcés à Thyménée Par la fatalité la plus inopinée. . .

Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE

Dis, ne me cache rien.

DORANTE

Elle est de fort bon lieu, mon père; et pour son bien, S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite. Elle se nomme?

DORANTE

Orphise; et son père, Armédon.

GÉRONTE

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom. Mais poursuis.

DORANTE

Je la vis presque à mon arrivée.

Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée , Tant elle avait d'ap-pas , et tant son œil vainqueur Par une douce force assujettit mon cœur ! Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ; Et les soins obligeants de ma persévérance Surent plaire de sorte à cet objet charmant. Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant. J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes; Et j'étendis si loin mes petites conquêtes. Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit, Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venais de monter dans sa chambre (Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre. Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé). Ce soir même son père en ville avait soupe; Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle.

ACTE II, SCÈNE Y

Ouvre enfin ; et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)

Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard ,

Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :

n se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;

Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.

Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir!

Par sa réponse adroite elle sut si bien faire ,

Que sans m'inquiéter elle plut à son père.

Ce discours ennuyeux enfin se termina ;

Le bonhomme partait quand ma montre sonna :

Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :

« Depuis quand cette montre? et qui vous l'a donnée?

y> Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,

» Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,

» N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure :

» Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.

y) Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »

Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :

Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrâce.

Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse ,
Fait marcher le déclin ; le feu prend , le conp part :
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe parterre; et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
D appelle au secours, il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage.
Au milieu de tous trois je me faisais passage ,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule , et rentre : alors Orphise ,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi ,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles;

Nous nous barricadons , et , dans ce premier feu , Nous
croyons gagner tout à différer un peu. Mais comme à ce rempart
Tun et Tautre travaille, D'une chambre voisine on perce la mu-
raille : Alors me voyant pris , il fallut composer.

(Ici CUrice les voit de sa fenêtre; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit

aussi de la sienne.)

GÉRONTE

C'est-à-dire, en français, qu'il fallut l'épouser?

DORANTE

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle , Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle , Le scandale était grand , son honneur se perdait ; A ne le faire pas ma tête en répondait ; Ses grands efforts pour moi , son péril et ses larmes , A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes : Donc , pour sauver ma vie ainsi que son honneur , Et me mettre avec elle au comble du bonheur, Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace , Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place. Choisissez maintenant de me voir ou mourir , Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE

Non , non , je ne suis pas si mauvais que tu penses , Et trouve en ton malheur de telles circonstances , Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père. Elle est belle , elle est sage , elle sort de bon lieu , Tu l'aimes, elle t'aime; il me suffit. Adieu. Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

DORANTE

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice? Le bonhomme en tient-il? m* en suis-je bien tiré? Quelque sot en ma place y serait demeuré ; Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre , Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre, o l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai !

Pas deux mots , Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON

Quoi ! la montre , l'épée , avec le pistolet. . .

DORANTE

Industrie.

CLITON

Obligez, monsieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître. Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître : Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE

Va , n'appréhende pas d'y tomber de nouveau ; Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire. Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON

Avec ces qualités j'ose bien espérer Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer. Mais parlons de vos feux. Certes, cette maîtresse...

SCÈNE VII

DORANTE, CLITON, SABINE

SABINE

(Elle lui donne un billet.)

Lisez ceci , monsieur.

DORANTE

D'où vient-il?

SABINE

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton, A laquelle des deux appartient ce beau nom. Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître. Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre. Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot. Qu'aurait l'autre à m' écrire, à qui je n'ai dit mot?

CLITON

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle; Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens Sache subtilement sa famille et ses biens.

ACTE III, SCÈNE I

Peut d*Alcippe avec moi rompre rintelligence ; Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers. Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers, D'aujourd'hui seulement je produis mon visage. Et j'ai déjà querelle, amour, et mariage. Pour

un commencement ce n'est point mal trouvé. Vienne encore un procès, et je suis achevé. Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes, Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes. Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler. Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

SCÈNE I

DORANTE, ALCIPE, PHILISTE.

PmUSTE.

Oui, VOUS faisiez tous deux en hommes de courage. Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage. Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis Que je sois survenu pour vous refaire amis. Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare : Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE

L'aventure est encor bien plus rare pour moi. Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi. Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine. Quel sujet aviez- vous de colère ou de haine?

Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir? Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE

Vous le savez assez.

DORANTE

Plus je me considère, Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire,

ALCIPPE

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement, Depuis plus de deux ans j'aime secrètement; Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite : Mais pour quelque raison nous la tenons secrète. Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi, Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi. Vous avez donné bal, collation, musique; Et vous n'ignorez pas combien cela me pique, Puisque, pour me jouer un si sensible tour, Vous m'avez à dessein caché votre retour, Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade. Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser Que vous n'avez rien fait qu'afin de m' offenser.

DORANTE

Si vous pouviez encor douter de mon courage, . Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage. Et nous nous reverrions, si nous étions rivaux ; Mais comme vous savez tous deux ce que je vau. Écoutez en deux mots l'histoire démêlée : Celle que cette nuit sur l'eau j'ai regalée N'a pu vous donner Ueu de devenir jaloux. Car elle est mariée, et ne peut être à vous ; Depuis peu pour affaire elle est ici venue. Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

Je suis ravi. Dorante, en cette occasion. De voir sitôt finir notre division.

ALCIPPE, PHILISTE

PHILISTE

Ce cœur encor soupire?

ALCIPPE

Hélas! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.

Cette collation, qui Taura pu donner?

A qui puis-je m'en prendre? et que m'imaginer?

PHILISTE

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes . Cette galanterie était pour d'autres dames. L'erreur de votre page a causé votre ennui ; S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui. J'ai tout su de lui-même, et des gens de Lucrèce.

Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse ; Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné, Ce jour-là par hasard, chez elle avaient dîné. Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue. Et sans les approcher il suit de rue en rue ; Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien ; Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien. Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice, Il rend à votre amour un très-mauvais service. Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau, Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ; H voit porter des plats, entend quelque musique, A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique. Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété.

Car enfin le carrosse avait été prêté :

L'avis se trouve faux ; et ces deux autres belles

Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE

Quel malheur est le mien! Ainsi donc sans sujet J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PfflLISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose : Celui qui de ce trouble est la seconde cause, Dorante, qui tantôt nous en a tant conté De son festin superbe et sur Theure apprêté, Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue, La nuit, incognito^ visite une inconnue, 11 vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit, Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE

Quoi ! sa collation. . .

PHILISTE

N'est rien qu'un pur mensonge; Ou quand, s'il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

Dorante, en ce combat si peu prémédité.

M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.

La valeur n'apprend point la fourbe en son école ;

Tout homme de courage est homme de parole ;

A des vices si bas il ne peut consentir.

Et fuit plus que la mort la honte de mentir.

Cela n'est point.

PHILISTE

Dorante, à ce que je présumé.

Est vaillant par nature, et menteur par coutume. Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité.

Et vous-même admirez notre simplicité.

A nous laisser duper nous sommes bien novices. Une coDation servie à six services.

Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux.

ACTE m. SCÈNE III. 39i

Tout cela cependant prêt en une heure ou deux, Comme si l'appareil d'une telle cuisine Fût descendu du ciel dedans quelque machine. Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi, S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi. Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage Répondait assez mal aux remarques du page ; Mais vous ?

ALCIPPE

La jalousie aveugle un cœur atteint, Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint. Mais laissons là Dorante avecque son audace ; Allons trouver Clarice, et lui demander grâce : Elle pouvait tantôt m' entendre sans rougir.

Attendez à demain, et me laissez agir ;

Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle. Je pense l'entrevoir
avec son Isabelle.

Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux Jusqu'à ce qu'elle
ait ri de m'avoir vu jaloux.

CLARICE, ISABELLE

CLARICE

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse. Vous avez un
pouvoir bien grand sur son esprit : A peine ai-je parlé, qu'elle a
sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir n'en serait pas moins prompte. Mais dis, par
sa fenêtre as-tu bien vu Géronte? Et sais-tu que ce fils cpi'il m'a-
vait tant vanté Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE

À Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ; Et sitôt que Géronte a voulu disparaître, Le voyant resté seul avec un vieux valet, Sabine à nos yeux même a rendu le billet. Vous parlerez à lui.

GLÂRIGE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE

Eh bien! cette pratique est-elle si nouvelle?

Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier.

Pour être mieux reçu s'érige en cavalier?

Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,

Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne.

Sur chaque occasion tranchent des entendus.

Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;

Qui, dans une gazette apprenant ce langage.

S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village.

Et se donnent ici pour témoins approuvés

De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés!

n aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)

Que les filles de cœur aiment les gens d'épée;

Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain

Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.

Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître.

Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,

Et s'est osé promettre un traitement plus doux

Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ; Après m'ayoir dupée, il dupe encore Alcippe.

ACTE m, SCÈNE III

Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau. Juge un peu si la pièce a la moindre apparence! Alcippe cependant m'accuse d'inconstance, Me fait une querelle oix je ne comprends rien. J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien; n me parle de bal, de danse, de musique, D'une collation superbe et magnifique.

Servie à tant de plats, tant de fois redoublés. Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE

Reconnaissez par là que Dorante vous aime. Et que dans son amour son adresse est extrême ; Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous. Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux. Soudain à cet effort il en a joint un autre : Il a fait que son père est venu voir le

vôtre. Un amant peut-il mieux agir en un moment Que de gagner un père et brouiller l'autre amant? Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite; Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE

Quoi! votre cœur se change, et désobéira?

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures. Explique, si tu peux, encor ses impostures :

Il était marié sans que l'on en sût rien; Et son père a repris sa parole du mien. Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE

Ah ! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame ! C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main. Que de prendre plaisir à-fourber sans dessein. Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre

Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.

Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?

Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE

Je veux l'entretenir par curiosité.

Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité, Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître : Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre, Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler. Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller. Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée. Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.

Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille;

Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.

Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir. Si, comme vous, Lucrèce excellait à mentir. Le divertissement serait rare, ou je meure; Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ; Qu'elle pût un moment vous piper en votre art. Rendre conte pour conte, et martre pour renard : D un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes : Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins.

SCÈNE V

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre; DORANTE, CLITON,

en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle, Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir. Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.) LUCRÈCE, àClarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père. Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE

Êtes-vous là, Dorante?

DORANTE

Oui, madame, c'est moi.

Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

n devrait s'épargner cette gêne' inutile. Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, à Dorante.

C'est elle ; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie. Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux! C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ; C'est une longue mort; et, pour moi, je confesse Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

GLARIGE, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, à Clarice.

n aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE

A vos commandements j'apporte donc ma vie ; Trop heureux si pour vous elle m'était ravie ! Disposez-en, madame, et me dites en quoi Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose ; Mais il n'est plus besoin que je vous la propose. Car elle est impossible.

DORANTE

Impossible ? ah ! pour vous Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes?

DORANTE

Moi, marié! ce sont pièces qu'on vous a faites; Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRÈCE, àClarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE

Je ne le fiis jamais; et si, par cette voie. On pense...

Et vous pensez encor que je vous croie?

DORANTE

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée

ACTE III, SCÈNE V

Qui sur ce faux rapport puisse être balancée, Cessez d'être en balance, et de vous défier De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLÂRICE, à Lacrèce.

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE

Pour vous ôter de doute, agréez que demain En qualité d'époux je vous donne la main.

CLÂRICE.

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville. Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous, Un homme qui se dit un grand foudre de guerre. Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre; Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour. Que depuis une année il fait ici sa cour; Qui donne toute nuit festin, musique, et danse. Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ; Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit. Sa méthode est jolie à se mettre en crédit ! Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à DoraDle.

Si VOUS vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(A Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison;

Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente :

Mais à présent je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer Ce qui vous forcera vous-même à me louer?). Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.

Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

GLÂRIGE.

Moi?

DORANTE

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, bas à Cliton.

Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(A Glarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune, L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

GLARIGE, bas à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE

Cette adresse A conservé mon âme à la belle Lucrèce ; Et, par ce mariage au besoin inventé.

J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté. Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes. Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ; Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment, Et joignez à ces noms celui de votre amant. Je fais par cet hymen 'banqueroute à tous autres ; J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres; Et, libre pour entrer en des Uens si doux. Je me fais marié pour toute autre que vous.

GLARIGE.

Votre flamme en naissant a trop de violence. Et me laisse toujours en juste défiance. Le moyen que mes yeux eussent de tels appas Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas?

DORANTE

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère ; Périandre est le nom de monsieur votre père ;

ACTE III, SCÈNE V

Il est homme de robe, adroit, et retenu ; Dix mille écus de rente en font le revenu ; Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ; Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie. Vous connais-je à présent? dites encor que non.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle-même.

Plût à Dieu!

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Découvrons le fond de Tartifice.

(A Dorante.)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice, Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier. Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme. Je vous ai fait trop voir jusqu'au fond de mon âme. Et vous ne pouvez plus désormais ignorer Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer. Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service. Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ; Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté : Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle, De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

Quel est-il ce défaut?

DORANTE

Elle ne me plaît pas ; Et, plutôt que l'hymen avec elle me he. Je serai marié si l'on veut en Turquie.

GLARIGE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.

DORANTE

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

GLARIGE, bas, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE

Que du ciel. . .

GLARIGE, bas, à Lucrèce.

L'ai-je dit?

DORANTE

J'éprouve le courroux Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous!

GLARIGE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence, Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence : Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer. Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer? Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie. Que souvent je m'égayé ainsi par raillerie. Et que, pour me donner des passe-temps si doux. J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

CLITON

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON

Vous en avez sans doute un plus heureux succès. Et vous avez gagné chez elle un grand accès. Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence. Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

ACTE III, SCÈNE VI

DORANTE

Peut-être : qu'en crois-tu?

CLITON

Le peut-être est gaillard.

DORANTE

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part, Et tienns tout perdu pour un peu de traverse?

CLITON

Si jamais cette part tombait dans le commerce, Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché, Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable?

CLITON

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE

Je disais vérité.

CLITON

Quand un menteur la dit, En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche Elle pourra trouver un accueil moins farouche. Allons sur le chevet rêver quelque moyen D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien. Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune : Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune. Et, de quelques effets que les siens soient suivis. Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

SCÈNE I

DORANTE, CLITON

CLITON

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce? Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver; Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver : J'en puis voir sa fenêtré, et de sa chère idée Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé Pour servir de remède au désordre arrivé?

DORANTE

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même

Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême :

Un amant obtient tout quand il est Ubéral.

CLITON

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal : Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ;

A lui faire présent mes efforts seraient vains :

Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains ;

Et, bien que sur ce point elle les désavoue.

Avec un tel secret leur langue se dénoue :

Us parlent ; et souvent on les daigne écouter.

A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.

ACTE IV, SCÈNE I

Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre , Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre; Et ce sera hasard si , sans beaucoup d'effort , Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même : Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime; Et comme c'est m'aimer que me faire présent , Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON

Mais , monsieur, attendant que Sabine survienne ,

Et que sur son esprit vos dons fassent vertu ,

Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE

Contre qui?

CLITON

L'on ne sait, mais ce confus murmure D'un air pareil au J[^]ôtre à peu près le figure ; Et si de tout le jour je vous avais quitté , Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce!

CLITON

Ah! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse?

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment De ne parler jamais de cet événement ; Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire, A toi, de mes secrets le grand dépositaire. Je ne cèlerai rien, puisque je l'ai promis.

Depuis cinq ou six mois nous. étions ennemis : Il passa par Poitiers, oii nous prîmes querelle ; Et comme on nous fit lors une paix telle-quelle. Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester

Qu'à la première vue il en faudrait tâter. Hier nous nous rencontrons, cette ardeur se réveille , Fait de notre embrassade un appel à T oreille ; Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins, Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ; Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade, Je le mets hors d'état d'être jamais malade : n tombe dans son sang.

CLITON

A ce compte il est mort?

DORANTE

Je le laissai pour tel.

CLITON

Certes , je plains son sort :

Il était honnête homme; et le ciel ne déploie...

DORANTE, ALCIPPE, CLITON

ALCIPPE

Je te veux , cher ami , faire part de ma joie, Je suis heureux ;
mon père. . .

Eh bien?

ALCIPPE

Vient d'arriver.

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE

Ta joie est peu commune , et pour revoir un père Un homme
tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE

Un esprit que la joie entièrement saisit Présume qu'on l'en-
tend au moindre mot qu'il dit. Sache donc que je touche à l'heu-
reuse journée Qui doit avec Clarice unir ma destinée :

ACTE IV. SCÈNE III

On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner; Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ; Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnaissant. Enfin donc ton amour ne craint pte de disgrâce?

Cependant qu'au logis mon père se délasse, J'ai. voulu par devoir prendre l'heure du sien.

GLITON, bas, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance : Excuse d'un amant la juste impatience.

Adieu.

DORANTE

Le ciel te donne un hymen sans souci.

SCÈNE in

DORANTE, CLITON

CLITON

Il est mort! Quoi! monsieur, vous m'en donnez aussi. A moi, de votre cœur l'unique secrétaire, A moi, de vos secrets le grand dépositaire! Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer Qu'assez mal-aisément je pourrais m'en parer.

DORANTE

Quoi! mon combat te semble un conte imaginaire?

CLITON

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ; Mais vous ei\ contez tant, à toute heure, en tous lieux.

Qu'il faut bien de Tesprit avec vous, et bons yeux. Maure, Juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

Alcippe te surprend ! sa guérison t'étonne !

L'état oti je le mis était fort périlleux ;

Mais il est à présent des secrets merveilleux :

Ne t*a-t-on point parlé d'une source de vie

Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?

On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants; Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace, Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place, Qu'on a de deux grands coups percé de part en part, Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE

La poudre que tu dis n'est .que de la commune ;

On n'en fait plus de cas : mais, Cliton, j'en sais une

Qui rappelle sitôt des portes du trépas.

Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas ;

Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE

Je te le donnerais, et tu serais heureux; Mais le secret consiste en quelques mots hébreux. Qui tous à. prononcer sont si fort difficiles. Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

Vous savez donc l'hébreu?

DORANTE

L'hébreu ! parfaitement :

J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries. Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;

SCÈNE IV

GÉRONTE, DORANTE, CLITON

GÉRONTE

Je VOUS cherchais, Dorante.

DORANTE, à part.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos Son abord importun vient troubler mon repos! Et qu'un père incommode un homme de mon âge!

GÉRONTE

Vu Tétroite union que fait le mariage.

J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point, Que laisser désunis ceux que le ciel a joint. La raison le défend, et je sens dans mon âme Un violent désir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi : Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi, Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille, Si sage, et si bien née, entre dans ma famille. J'ajoute à ce discours que je brûle de voir Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ; Que pour me l'amener tu t'en vas en personne : Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne; N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

DORANTE

De vos civilités il sera bien surpris ; Et pour moi je suis prêt; mais je perdrai ma peine : Il ne souffrira pas encor qu'on vous

l'amène; Elle est grosse.

GÉRONTE

Elle est grosse!

DORANTE

Et de plus de six mois.

GÉRONTE

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse; Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux. A ce coup ma prière a pénétré les cieux. Je pense en le voyant que je mourrai de joie.

Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie, En écrire à son père un nouveau compliment, Le prier d'avoir soin de son accouchement, Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, bas, à Clilon.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, se retournant.

Ecris-lui comme moi.

DORANTE

Je n'y manquerai pas.

(A Gliton.)

Qu'il est bon !

GLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père. Comment s'appelle-t-il?

DORANTE

Il n'est pas nécessaire; Sans que vous vous donniez ces soucis superflus, En fermant le paquet j'écirai le dessus.

GÉRONTE

Étant tout d'une main, il sera plus honnête.

ACTE IV, SCÈNE V

DORANTE, à part, le premier vers.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête? Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE

Ces nobles de province y sont un peu f&cheux.

DORANTE

Son père sait la cour.

GÉRONTE

Ne me fais plus attendre, Dis-moi...

DORANTE, à part.

Que lui dirai-je?

GÉRONTE

n s'appelle?

DORANTE

Pyrandre.

GÉRONTE

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom : C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre; n portait ce dernier quand il fut à la guerre. Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom. Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE

C'est un abus commun qu'autorise l'usage. Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune Age. Adieu : je vais écrire.

DORANTE, CLITON

DORANTE

Enfin j'en suis sorti.

CLITON

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON

Mais on éclaircira bientôt toute Thistoire. Après ce mauvais pas où vous avez bronché, Le reste encor longtemps ne peut être caché : On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice, Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice, Dans son ressentiment prendra l'occasion De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE

Ta crainte est bien fondée ; et puisque le temps presse, Il faut tâcher en hâte à m' engager Lucrèce. Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VL

DORANTE, CLITON, SABINE

DORANTE

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté. Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre : Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE

Tiens.

SABINE

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE

Prends.

SABINE

Hé, monsieur!

DORANTE

Prends, te di&-je :

ACTE IV, SCÈNE VI

Je ne suis point ingrat alors que Ton m'oblige ; Dépêche, tends la main.

CLITON

Qu'elle y fait de façons !

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chère amie, entre nous, toutes tes révérences En ces occasions ne sont qu'impertinences ; Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux : Le métier que tu fais ne veut point de honteux. Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre, Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre. Cette pluie est fort douce ; et, quand j'en vois pleuvoir, J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir. On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes, Et refuser n'est plus le vice des grands hommes. Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié. Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE

Cet article est de trop.

DORANTE

Vois-tu, je me propose De faire avec le temps pour toi toute autre chose. Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi , En voudrais-tu donner la réponse pour moi?

SABINE

Je la donnerai bien; mais je n'ose vous dire

Que ma maîtresse daigne ou la prendre, ou la lire :

J'y ferai mon effort.

CLITON

Voyez , elle se rend Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE

(Bas, à Cliton.) (Haat, à Sabine.)

Le secret a joué. Présente-la, n'importe ; Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte. Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE

Je VOUS conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII

CLİTON, SABINE.

CLITON

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;

C'est un homme qui fait litière de pistoles :

Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi . . .

SABINE

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE

Avec mes révérences Je ne suis pas encore si dupe que tu penses. Je sais bien mon métier, et ma simplicité Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance Doit obtenir mon maître à la persévérance. Sera-t-elle insensible? en viendrons-nous à bout?

SABINE

Puisqu'il est si brave homme , il faut te dire tout.

Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce

N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;

Durant toute la nuit elle n'a point dormi ,

Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde. Quand elle aime à demi de maltraiter le monde? n n'en a cette nuit reçu que des mépris. Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix. Ces amours à demi sont d'une étrange espèce ; Et, s'il me voulait croire, il quitterait Lucrèce.

ACTB IV, SCÈNE VIL

SABINE

Qu'il ne se hAte point , on Taime assurément.

CLITON

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ; Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE

Elle tient , comme on dit, le loup par les oreilles ; Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir. Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir. Hier même elle le vit dedans les Tuileries , Ôï tout ce qu'il conta n'était que menteries. n en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE

Elle a lieu de douter, et d'être en défiance.

CLITON

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance : n n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui?

Je suis homme d'honneur; tu me fais injustice.

SABINE

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLÉON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE

Pour certain?

CÉLON.

Pour certain.

SABINE

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain. Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître. Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître, Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;

Et s'il Taime en effet, tout le reste ira bien. Va-t'en; et, sans te mettre en peine de m'instruire, Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLÉON

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir.

Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE, LUCRÈCE

SABINE

Que je vais bientôt voir une fille contente! Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente ! Comme elle a les yeux iins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet?

SABINE

Le maître et le valet m'ont dit la même chose : Le maître est tout à vous , et voici de sa prose.

LUCRÈCE, après avoir lu.

Dorante avec chaleur fait le passionné ; Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné , Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE

Il t'a donc fait présent?

SABINE

Voyez.

LUCRÈCE

Et tu l'as pris?

SABINE

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits , Et vous mieux témoigner ses flammes véritables, J'en ai pris les témoins les plus indubitables ; Et je remets, madame, au jugement de tous

ACTE IV, SCÈNE IX

Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous, Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais , comme en Tacceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?

LUCRÈCE

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE

o ma bonne fortune, où vous enfuyez- vous?

LUCRÈCE

Mêle-s-y de ta part deux ou trois mots plus doux ; Conte-lui dextrement le naturel des femmes ; Dis-lui qu'avec le temps on

amollit leurs âmes ; Et l'avertis surtout des heures et des lieux Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux. Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE

Ah! si vous connaissiez les peines qu'il endure. Vous ne doute-riez plus si son cœur est atteint ; Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE

Pour apaiser les maux que cause cette plainte. Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte; Et sache entre les deux toujours le modérer, Sans m'engager à lui , ni le désespérer.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE

CLARICE

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite : Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ; Alcippe la répare, et son père est ici.

416 LE MBNTBOR.

LUCRÈCE

Te Yoilà donc bientôt quitte d'un grand souci?

CIARICE.

M'en Toilà bientôt quitte ; et toi, te Yoilà prête A t'enrichir
bientôt d'une étrange conquête. Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE

S'il TOUS mentait alors, A présent il dit vrai ; j'en répons
corps pour corps.

CLARICE

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître ; Mais
s'il continuait encore à m'en conter. Peut-être avec le temps il me
ferait douter.

CLARICE

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie, Prends bien garde h
ton Cût, et fiiis bien ta partie.

LUCRÈCE

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer Que je penche h
le croire, et non pas h l'aimer.

De le croire à l'aimer la distance est petite : Qui fait croire ses
feux fait croire son mérite ; Ces deux points en amour se suivent
de si près, Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE

La curiosité souvent dans quelques ftmes

Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE

Je suis prête à le croire, afin de t'obliger.

SABINE

Vous me feriez ici toutes deux enrager. Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage ! Faites moins la sucrée, et changez de langage. Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

ACTE IV, SCÈNE IX

LUCRÈCE

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant, Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries, Qu'il te conta d'abord tant de galanteries, 11 fut, ou je me trompe, assez bien écouté. Etait-ce amour alors, ou curiosité?

CLARICE

Curiosité pure, avec dessein de rire

De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE

Je fais de ce billet même chose à mon tour; Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour : Curiosité pure, avec dessein de rire De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté : L'un est grande fa-
veur ; l'autre, civilité : Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ra-
vie ; En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRÈCE

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré. Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE

Ajoute, à ton exemple.

CLARICE

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE, à Clarice.

Allons.

(A Sabine.)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais : Je ^connais à
tous deux où tient la maladie; Et le mal sera grand si je n'y
remédie.

Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE

Je te croirai.

SABINE

Mettons cette pluie à couvert.

GÉRONTE, PHILISTE

GÉRONTE

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse

Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.

Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,

Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :

Ainsi vous me pouvez facilement apprendre

Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE

Quel est-il, ce Pyrandre?

GÉRONTE

Un de leurs citoyens :

Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom; Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE

Aussi peu l'un que l'autre.

ACTE V, SCÈNE I

GÉRONTE

Et le père d'Orphise, Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise? Vous connaissez le nom de cet objet charmant Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PBILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre, Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre. S'il vous faut sur ce point encor quelque garant. . . .

GÉRONTE

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant; Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise, Et qu'après les douceurs d'une longue hantise, On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ; Que par son pistolet un désordre arrivé L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle. Je sais tout; et de plus, ma bonté paternelle

M'a fait y consentir; et votre esprit discret N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE

Quoi! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE

Lui-même.

PHILISTE

Ah ! puisqu'il vous l'a dit, n vous fera du reste un fidèle récit ; Il en sait mieux que moi toutes les circonstances : Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances; Mais il a le talent de bien imaginer.

Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire :

Mais il nous servit hier d'une collation

Qui partait d'un esprit de grande invention ;
Et, si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTE

Ma foi , vous en tenez aussi bien comme nous ; Et, pour vous en parler avec toute franchise, Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise , Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien. Vous m'entendez ; adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II

GÉRONTE.

o vieillesse facile! ô jeunesse impudente! o de mes cheveux gris honte trop évidente ! Est-il dessous le ciel père plus malheureux? Est-il affront plus grand pour un cœur généreux? Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime. Après m'avoir fourbe, me fait fourber moi-même: Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur, n me fait le trompette et le second auteur ! Comme si c'était peu pour mon reste de vie De n'avoir à rougir que de son infamie , L'infâme, se jouant de mon trop de bonté , Me fait encor rougir de ma crédulité !

ACTE V, SCÈNE 111. 42i

DORANTE , à part.

Ah! rencontre fâcheuse!

^ (Haut.)

Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE

Et ne savez-vous point avec toute la France D'oïi ce titre d'honneur a tiré sa naissance, Et que la vertu seule a mis en ce haut rang Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE

J'ignorerais un point que n'ignore personne, Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE

Oh le sang a manqué , si la vertu l'acquiert , Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd. Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ; Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire ; Et, dans la lâcheté du vice où je te voi , Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE

Moi?

GÉRONTE

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture Souille honteusement ce don de la nature : Qui se dit gentilhomme , et ment comme tu fais , H ment quand il le dit, et ne le fut jamais. Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire, Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire? Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion. Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie.

Et si dedans le sang il ne lave l'affront

Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE

Qui VOUS dit que je mens?

GÉRONTE

Qui me le dit, infâme?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme. Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier. . .

GLrrON, bas, à Dorante.

Dites que le sommeil vous Ta fait oublier.

GÉRONTE

Ajoute, ajoute encore avec effronterie

Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;

Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, bas, à Dorante.

Appelez la mémoire ou Tesprit au secours.

GÉRONTE

De quel front cependant faut-il que je confesse Que ton effronterie a surpris ma vieillesse, Qu'un homme de mon âge a cru légèrement Ce qu'un homme du tien débite impudemment? Tu me fais donc servir de fable et de risée, Passer pour esprit faible, et pour cervelle usée ! Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard? Voyais-tu violence ou courroux de ma part ? Si quelque aversion t'éloignait de Clarice, Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice? Et pouvais-tu douter que mon consentement Ne dût tout accorder à ton contentement, Puisque mon indulgence, au dernier point venue. Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue? Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné : Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte, Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte. Va, je te désavoue.

ACTE V, SCÈNE III

DORANTE

Eh ! mon père, écoutez.

GÉRONTE

Quoi? des contes en Tair et sur T heure inventés?

DORANTE

Non, la vérité pure.

GÉRONTE

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, bas, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir

Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir.

De Lucrèce, en un mot : Vous la pouvez connaître...

GÉRONTE

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître ; Son père est mon ami.

Mon cœur en un moment Etant de ses regards charmé si puissamment, Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice, Sitôt que je le sus, me parut un supplice : Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport. Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme ; Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour, Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour. Mais, si je vous osais demander quelque grâce, A présent que je sais et son bien et sa race. Je vous conjurerais, par les nœuds les

plus doux Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous, De seconder mes vœux auprès de cette belle : Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE

Tu me fourbes encor.

DORANTE

Si VOUS ne m'en croyez, Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez ; n sait tout mon secret.

GÉRONTE

Tu ne meurs pas de honte Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte, Et que ton père même, en doute de ta foi, Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi! Ecoute : je suis bon, et, malgré ma colère. Je veux encore un coup montrer un cœur de père; Je veux encore un coup pour toi me hasarder : Je connais ta Lucrèce, et la vais demander; Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous siiiive.

GÉRONTE

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :

Je doute, je hasarde, et je ne le crois pas.

Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce

Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse.

Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais ;

Autrement, souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père.
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

ACTE V, SCÈNE IV

Devait en galant homme aller jusques à trois : Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies : D'un trouble tout nouveau j'ai Tesprit agité.

CLITON

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité? Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse; Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce, Et vous voie si fertile en semblables détours, Que, quoi que vous disiez, je Tentends au rebours.

DORANTE

Je l'aime ; et sur ce point ta défiance est vaine : Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne. Si son père et le mien ne tombent point d'accord, Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port. Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue, Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue? J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant : Sa compagne, ou je meure, a beau-

coup d'agrément. Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée. De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée : Mon cœur entre les deux est presque partagé ; Et celle-ci l'aurait, s'il n'était engagé.

CLITON

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande, Et porter votre père à faire une demande?

DORANTE

n ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON

Quoi! même en disant vrai, vous mentiez en effet?

DORANTE

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.

Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !

Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir

De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE

Je me suis donc rendu moi-même un bon office. Oh! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus! Mais AlcippCy après

tout, n'aura que mon refus. N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V

DORANTE, SABINE, CLITON

DORANTE

Qu'as-tu fait de ma lettre?
En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE

Oui, monsieur; mais...

DORANTE

Quoi! mais?
Elle a tout déchiré.

DORANTE

Sans lire?

SABINE

Sans rien lire.

DORANTE

Et tu l'as enduré?

SABINE

Ah! si vous. aviez vu comme elle m'a grondée ! Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE

Elle s'apaisera ; mais, pour t'en consoler,

ACTE V, SCÈNE V

Tends la main.

SABINE

Eh! monsieur!

DORANTE

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON

Voyez la bonne pièce avec ses révérences ! Comme ses déplaisirs sont déjà consolés, Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire?

SABINE

Elle m'avait donné charge de vous le dire ; Mais, à parler sans fard. . .

CLITON

Sait-elle son métier !

SABINE

Elle n'en a rien fait, et Ta lu tout entier.

Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON

Si quelqu'un l'entend mieux, je Tirai dire à Rome.

DORANTE

Elle ne me hait pas, à ce compte?

SABINE

Elle? non.

DORANTE

M'aime-t-elle?

SABINE

Non plus.

DORANTE

Tout de bon?

Tout de bon.

DORANTE

Aime-t-elle quelque autre?

iS8 LE MENTEUR.

SABINE

Encor moins.

DORANTE

Qu*obtiendrai-je?

SABINE

Je ne sais.

DORANTE

Mais enfin, dis-moi.

SABINE

Que vous dirai-je?

DORANTE

Vérité.

SABINE

Je la dis.

DORANTE

Mais elle m'aimera?

SABINE

Peut-être.

Et quand encor?

SABINE

Quand elle vous croira.

DORANTE

Quand elle me croira? Que ma joie est extrême!

SABINE

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter, Puisque ce cher objet
n'en saurait plus douter : Mon père....

SABINE

La voici qui vient avec Qarice.

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON

CLÀRICE, bas, à Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice. Comme tu le connais, ne précipite rien.

• DORANTE, à Clarice.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLÂRICE, bas, à Lucrèce.

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde. Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah ! que loin de vos yeux Les moments à mon cœur de-
viennent ennuyeux ! Et que je reconnais par mon expérience
Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE

(Bas, à Lucrèce.) (Haut à Dorante.)

Eclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, à Clarice.

Hélas ! que cette amour vous est indifférente ! Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi?

LUCRÈCE, bas, à Ciarice.

Je ne sais où j'en suis!

CLÂRICE, bas, à Locrèce.

• Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, bas, à Ciarice.

Yu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLÂRICE, bas, à Locrèce.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ; n te flatte de nuit et m'en conte de jour.

DORANTE, à ciarice.

Vous consultez ensemble ! Ah! quoi qu'elle vous die. Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ; Le sien auprès de vous me serait trop fatal; Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah! je n'en ai que trop ; et si je ne me venge...

CLÂRICE, à Dorante.

Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE

Je le crois : mais enfin me reconnaissez-vous?

Si je vous reconnais? Quittez ces railleries. Vous que j'entre-tins hier dedans les Tuileries, Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort?

CLARICE

Si je veux toutefois en croire son rapport, Pour une autre déjà votre âme inquiétée. . .

DORANTE

Pour une autre déjà je vous aurais quittée? Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié. . .

CLARICE

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE

Vous me jouez, madame ; et, sans doute pour rire,

ACTE V, SCÈNE VI

Vous prenez du plaisir à m' entendre redire Qu'à dessein de mourir en des liens si doux Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie, Vous serez marié, si Ton veut, en Turquie.

DORANTE

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager. Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice. Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis. Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, bas, à ClitOD.

Lucrèce! que dit-elle?

CLITON, bas, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ; Mais laquelle des deux? J'en ai le mieux jugé. Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, bas, à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnaître.

CLITON, bas, à Dorante.

Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre ; Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, bas, à Cliton.

Bonne bouche! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ; Et, comme dès tantôt je la trouvais bien faite. Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette. Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu Tu vas me voir, Cliton, jouer un nouveau jeu. Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie. Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE , à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris. Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée. Laquelle de nous deux avez-vous abusée?

Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE

Moi! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse? Et je ne vous ai point reconnue à la voix?

CLARICE

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois?

DORANTE

Pour me venger de vous j'eus assez de malice Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice ; Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez. Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez. Je vous embarrassai, n'en faites point la fine ; Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine : Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouais. Mais par de faux mépris que je désavouais : Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air. Quand un père pour vous est venu me parler? Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre?

LUCRÈCE, à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m' écrire cette lettre?

DORANTE, à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés.

ACTE V, SCÈNE VI

Je ne vous déplaïs pas, puisque vous vous fâchez. Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse; n faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

GLARIGE, à Locrèce.

Est-il un plus grand fourbe? et peux-tu Téouter?

DORANTE, à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter. Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre, Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître ; Comme en y consentant vous m'avez affligé. Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE

Mais que disiez- vous hier dedans les Tuileries?

DORANTE

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, bas, à Locrèce.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur !

DORANTE, à Lucrèce.

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur, Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire. Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père; Comme tout ce discours n'était que fiction. Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse. Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE

Si mon père à présent porte parole au vôtre.

Après son témoignage, en voudrez- vous quelque autre?

LUCRÈCE

Après son témoignage il faudra consulter Si nous aurons encor quelque heu d'en douter.

DORANTE, à Lucrèce.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(A Clarice.)

Et VOUS, belle Clarice, aimez toujours Alcippe; Sans r hymen de Poitiers il ne tenait plus rien; Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien; Mais entre vous et moi vous savez le mystère. Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SABINE, CLITON

ALCIPPE, sortant de chez Clarice et parlant à elle.

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, sortant de chez Lucrèce et parlant & elle.

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève Thyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez

Lucrèce.)

SABINE, à Dorante, comme il rentre.

Si VOUS vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

ACTE V, SCÈNE VIL

DORANTE

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse! Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.

Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir, Par un si rare exemple apprenez à mentir.

ACTE I, SCÈNE I

Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE

Tu le sauras tantôt. Mais qui t'amène ici?

CLITON

^es soins de vous chercher.

DORANTE

Tu prends trop de souci ; Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise, Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise ; Ce devoir, quoique tard, enfin s'est éveillé.

CLITON

Et qui savait, monsieur, où vous étiez allé?

Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allégresse,

Qu'impatients désirs de posséder Lucrèce ;

L'argent était touché, les accords publiés.

Le festin commandé, les parents conviés.

Les violons choisis, ainsi que la journée :

Rien ne semblait plus sûr qu'un si proche hyménée;

Et, parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant

Vous sûtes faire gille, et fendîtes le vent.

Comme il ne fut jamais d'éclipsé plus obscure, Chacun sur ce départ forma sa conjecture ; Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis : L'un disait : « Il est jeune, il veut voir le pays ; » L'autre : « Il s'est allé battre, il a quelque querelle ; » L'autre d'une autre idée embrouillait sa cervelle ; Et tel vous soupçonnait de quelque guérison D'un mal privilégié dont je tairai le nom. Pour moi, j'écoutais tout, et mis dans mon caprice Qu'on ne devinait rien que par votre artifice. Ainsi ce qui chez eux prenait plus de crédit M'était aussi suspect que si vous l'eussiez dit , Et, tout simple et doucet, sans chercher de finesse, Attendant le boiteux, je consolais Lucrèce.

DORANTE

Je l'aimais, je te jure : et, pour la posséder,

Mon amour mille fois voulut tout hasarder :

Mais quand j'eus bien pensé que j'allais à mon âge

Au sortir de Poitiers entrer au mariage.

Que j'eus considéré ses chaînes de plus près.

Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits :

L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse ;
Je crus qu'il fallait mieux employer ma jeunesse.
Et que, quelques appas qui pussent me ravir,
C'était mal en user que sitôt m'asservir.
Je combats toutefois : mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ;
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achève de pousser oii j'étais trop penché.
Que l'argent est commode à faire une folie !
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie.
Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle? et que dit lors son père? Le mien,
ou je me trompe, était fort en colère?

CLITON

D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit ;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit ;
Enfin, n'espérant plus, on éclate, on foudroie :
Lucrèce par dépit témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit ; mais, sur mon honneur.

Elle enrageait, monsieur, dans l'âme, et de bon cœur.

Ce grand bruit s'accommode, et, pour plâtrer l'affaire,

La pauvre délaissée épouse votre père.

Et, rongé dans son cœur son déplaisir secret,

D'un visage content prend le change à regret.

L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,

n n'est à son avis que d'être mariée ;

Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,

En fille obéissante elle veut ce qu'on veut.

ACTK I, SCÈNE I. 439

Voilà donc le bonhomme enfin à sa seconde. C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre monde ; Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON

Elle a laissé chez vous un diable de ménage : Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage ; La veuve et les cousins, chacun y fait pour soi, Comme fait un traitant pour les deniers du roi ; Ôï qu'ils jettent la main ils font rafles entières ; Ils ne pardonnent pas même au plomb des gouttières ; Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous. Quand vous y rentrerez, deux gonds et quatre clous.

J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence : Pour vous donner avis je pars en diligence ; Et je suis étonné* qu'en entrant dans Lyon Je vois courir du peuple avec émotion : Je veux voir ce que c'est; et je vois, ce me semble, Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble ; On m'y permet l'entrée ; et, vous trouvant ici. Je trouve en même temps mon voyage accourci. Voilà mon aventure ; apprenez-moi la vôtre.

DORANTE

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin ?

DORANTE

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin? Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON

Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille? Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filous Et de taille et de mine aussi bonnes que vous ?

Tu dis vrai ; mais écoute. Après une querelle

Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle , J'eus avis que ma vie y courait du danger : Ainsi donc sans trompette il fallut déloger. Je pars seul et de nuit, et prends ma route en France, Où , sitôt que je suis en pays d'assurance , Comme d'avoir couru

je me sens un peu las , J'abandonne le poste , et viens au petit pas. Approchant de Lyon, je vois dans la campagne...

CLITON, bas.

N'aurons-nous point ici de guerre d'Allemagne?

DORANTE

Que dis-tu?

CLITON

Rien, monsieur; je gronde entre mes dents Du malheur qui suivra ces rares incidents; J'en ai l'âme déjà toute préoccupée.

DORANTE

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;

Et, pour en empêcher l'événement fatal,

J'y cours la mienne au poing, et descends de cheval.

L'un et l'autre, voyant à quoi je me prépare.

Se hâte d'achever avant qu'on les sépare ,

Presse sans perdre temps, si bien qu'à mon abord

D'un coup que l'un allonge il blesse l'autre à mort.

Je me jette au blessé, je l'embrasse , et j'essaie,

Pour arrêter son sang , de lui bander sa plaie ,

L'autre , sans perdre temps en cet événement ,

Saute sur mon cheval , le presse vivement ,

Disparaît, et, mettant à couvert le coupable.

Me laisse auprès du mort faire le charitable.

Ce fut en cet état , les doigts de sang souillés , Qu'au bruit de ce duel trois sergents éveillés , Tout gonflés de l'espoir d'une bonne lippée , Me découvrirent seul, et la main à l'épée. Lors , suivant du métier le serment solennel , Mon argent fut pour eux le premier criminel ;

ACTE I, SCÈNE I

Et y s'en étant saisis aux premières approches,

Ces messieurs pour prison lui donnèrent leurs poches ;

Et moi, non sans couleur, encor qu'injustement.

Je fus conduit par eux en cet appartement.

Qui te fait ainsi rire? et qu'est-ce que tu penses?

CLITON

Je trouve ici , monsieur, beaucoup de circonstances :

Vous en avez sans doute un trésor infini ;

Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni ;

Et le cheval surtout vaut en cette rencontre

Le pistolet ensemble, et Tépée, et la montre.

Je me suis bien défait de ces traits d*écolier

Dont l'usage autrefois m'était si familier;

Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLrroN.

Vous êtes amendé du voyage de Rome ; Et votre âme en ce lieu, réduite au repentir. Fait mentir le proverbe en cessant de mentir. Ah! j'aurais plutôt cru...

DORANTE

Le temps m'a fait connaître Quelle indignité c'est, et quel mal en peut naître.

CLITON

Quoi ! ce duel , ces coups si justement portés , Ce cheval, ces sergents...

DORANTE

Autant de vérités.

CLITON

J'en suis fâché pour vous, monsieur, et surtout d'une, Que je ne compte pas à petite infortune : Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent; Vous serez criminel.

DORANTE

Je suis trop innocent.

CLITON

Àh! monsieur 9 sans argent est-il de Tinnocence?

Fort peu ; mais dans ces murs Philiste a pris naissance , Et comme il est parent des premiers magistrats, Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas. J'ai su qu'il est en ville, et lui venais d'écrire, Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire. Va lui porter ma lettre.

CLITON

Avec un tel secours Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours. Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mystères : Les filles doivent être ici fort volontaires ; Jusque dans la prison elles cherchent les gens.

SCÈNE II

DORANTE, CLITON, LYSE

CLITON , à Lyse.

U ne fait que sortir des mains de trois sergents , Je t'en veux avertir : un fol espoir te trouble; n cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE

J'en apporte pour lui.

CLITON

Pour lui ! tu m'as dupé ; Et je doute sans toi si nous aurions soupé.

LYSE, montrant une bourse.

Avec ce passe-port suis-je la bienvenue?

CLITON

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vue.

LYSE

Ai-je bien pris mon temps?

Le mieux qu'il se pouvait.

ACTE I, SCÈNE II

C'est une honnête fille , et Dieu nous la devait. Monsieur, écoutez-la.

DORANTE

Que veut-elle?

LYSE

Une dame Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE

Une dame?

CUTON.

Lisez sans faire de façons :

Dieu nous aime, monsieur, comme nous sommes bons; Et ce n'est pas là tout, Tamour ouvre son coffre, Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE lit.

« Au bruit du monde qui vous conduisait prisonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous ai trouvé de si bonne mine , que mon cœur est allé dans la même prison que vous , et n'en veut point sortir tant que vous y serez. Je ferai mon possible pour vous en tirer au plus tôt. Cependant obligez-moi de vous servir de ces cent pistoles que je vous envoie ; vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous êtes , et il m'en demeure assez d'autres à votre service. »

(Dorante continue.)

Cette lettre est sans nom.

CLRRON.

Les mots sont en français.

(A Lyse.)

Dis-moi, sont-ce louis, ou pistoles de poids?

DORANTE

T'ais-toi.

LYSE, à Dorante.

Pour ma maîtresse il est de conséquence De vous taire deux jours son nom et sa naissance ; Ce secret trop tôt su peut la perdre d'honneur.

DORANTE

Je serai cependant aveugle en mon bonheur? Et d'un si grand bienfait j'ignorerai la source?

CLITON, à Dorante.

Curiosité bas, prenons toujours la bourse. Souvent c'est perdre tout que vouloir tout savoir.

LYSE, à Dorante.

Puis-je la lui donner?

CLITON, èLyse.

Donne, j'ai tout pouvoir.

Quand même ce serait le trésor de Venise.

DORANTE

Tout beau, tout beau, Cliton ! il nous faut. . .

Lâcher prise?

Quoi! c'est ainsi, monsieur...

DORANTE

Parleras-tu toujours?

CLITON

Et voulez-vous du ciel renvoyer le secours?

DORANTE

Accepter de l'argent porte en soi quelque honte.

CLITON

Je m'en charge pour vous, et la prends pour mon compte.

DORANTE, à Lyse.

Écoute un mot.

CLITON, à part.

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE

Ta maltresse m'oblige.

CLITON, à part.

n en veut mieux user.

Oyons.

DORANTE

Sa courtoisie est extrême et m'étonne ; Mais...

ACTE I, SCÈNE II

CLITON» à part.

Le diable de mais!

DORANTE

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON, à part.

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE

Si j'en change l'effet, Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON, à part.

Je suis ressuscité; prêt ou don, ne m'importe.

DORANTE, à Cliton, et pais è Lyse.

Prends. Je le lui rendrai même avant que je sorte.

CLITON, èLyse.

Écoute un mot : tu peux t'en aller à l'instant Et revenir demain avec encore autant.

Et vous, monsieur, songez à changer de demeure, Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, à Cliton, et pais à Lyse.

Ne me romps plus la tête ; et toi, tarde un moment; J'écris à ta mdresse un mot de compliment.

(Dorante va écrire sur la table.) CLITON.

Disons-nous cependant deux mots de guerre ensemble?

Disons.

CLITON

Contemple-moi.

LYSE

Toi?

CLITON

Oui, moi. Que t'en semble?

Dis.

LYSE

Que tout vert et rouge, ainsi qu'un perroquet. Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON

Tu ris. Cette action» qu'est-elle?

LYSE

Ridicule.

CLUON.

Et cette main ?

LTSE.

De taiUe à bien ferrer la mule.

CLITON

Cette jambe» ce pied ?

Si tu sors des prisons »

Dignes de t'installer aux Petites-Maisons.

CUTON.

Ce front?

LYSE

Est un peu creux.

CLITON

Cette tête ?

LYSE

Un peu folle.

CLITTON.

Ce ton de vok enfin avec cette parole ?

LYSE

Àh ! c'est là que mes sens demeurent étonnés : Le ton de voix est rare» aussi bien que le nez.

CLITON

Je meure» ton humeur me semble si jolie» Que tu vas me résoudre à faire une folie. Touche; je veux t'aimer, tu seras mon souci : Nos maîtres font Tamour, nous le ferons aussi. J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire ; Je coucherai de feux» de sanglots» de martyre; Je te dirai : ce Je meurs» je suis dans les abois» » Je brûle... »

LYSE

Et tout cela de ce beau ton de Yoix?

ACTE I, SCÈNE II

Àh! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte, Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte ; Si tu me veux en vie, affaiblis ces attraits, Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON

Tu sais même charmer alors que tu te moques. Gouverne doucement Tâme que tu m'escroques. On a traité mon maître avec moins de rigueur ; On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au coeur.

LYSE

D est riche, ton maître?

CLITON

Assez.

LYSE

Et gentilhomme?

CLITON.

n le dit.

LYSE

n demeure?

CLITON

A Paris.

LYSE

Et se nomme?

DORANTE, fouillant dans là boarse*

Porte-lui cette lettre, et reçois...

CLITON, lai retenant le bras.

Sans compter!

DORANTE

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON

Elle n'en prendra pas, monsieur, je vous proteste.

LYSE

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON

Je vous le disais bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE

Lui pourrai-je, monsieur, apprendre votre nom?

DORANTE

n est dans mon billet. Mais prends, je t'en conjure.

CLITON

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure?

LYSE

Vous perdez temps, monsieur ; je sais trop mon devoir. Adieu : dans peu de temps je viendrai vous revoir ; Et porte tant de joie à celle qui vous aime, Qu'elle rapportera la réponse elle-même.

CLITON

Adieu, belle railleuse.

Adieu, cher babillard.

SCÈNE III

DORANTE, CLITON

DORANTE

Cette ôlle est jolie, elle a l'esprit gaillard.

CLITON

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage;

Mais plus que tous les deux j'adore son message.

DORANTE

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer; C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.

CLITON

Quoi! vous voulez, monsieur, aimer cette inconnue?

DORANTE

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON

Sans l'avoir vue?

DORANTE

Un si rare bienfait en un besoin pressant S'empare puissamment d'un cœur reconnaissant;

ACTE I, SCÈNE III

Et comme de soi-même il marque un grand mérite, Dessous cette couleur il parle, il sollicite. Peint Tobjet aussi beau qu'on le voit généreux ; Et si Ton n'est ingrat, il faut être amoureux.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice : Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice ; Celle-ci, sans la voir : mais, monsieur, votre nom. Lui deviez-vous l'apprendre, et sitôt?

DORANTE

Pourquoi non?

J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLÏTON.

Il est plus décrié que la fausse monnaie.

DORANTE

Mon nom?

CLÏTON. ♦ ^

Oui. Dans Paris, en langage commun.

Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un; Et vous y possédez ce haut degré de gloire. Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE

En une comédie?

CLITON

Et si naïvement.

Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement. On y voit un Dorante avec votre visage ; On le prendrait pour vous; il a votre air, votre âge, Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint. Et paraît, comme vous, adroit au dernier point. Comme à l'événement j'ai part à la peinture; Après votre portrait on produit ma figure. Le héros de la farce, un certain Jodelet, Fait marcher après vous votre digne valet ; Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole, Et nous avons tous deux appris en même école :

C'est Toriginal même, il vaut ce que je vaux ;
Si quelque autre s'en mêle, o» peut s'inscrire en faux ;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air :
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder.
Votre feu père même est joué sous le masque.

DORANTE

Cette pièce doit être et plaisante et fantasque. Mais son nom?

CLITON.

Votre nom de guerre, le Menteur.

DORANTE

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

* \ CLITON

La pièce a réussi, quoique faible de style.
Et d'un nouveauF^verbe elle enrichit la ville ;
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paraître.
Ce maraud de farceur m'a fait si bien connaître,

Que les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit.
Me courent dans la rue, et me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de musique.
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moi : le valet du menteur!
Vous en riez vous-même!

DORANTE

Il faut bien que j'en rie. .

CLITON

Je n'y trouve que rire , et cela vous décrie , Mais si bien, qu'à
présent, voulant vous marier, Vous ne trouveriez pas la fille d'un
huissier, Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

SCÈNE IV

CLÉANDRE, DORANTE, GLITON, LI PRtvté.

CLÉANDRE, aa prévôt.

Ah! je suis innocent; vous me faites injure.

LE PRÉVÔT, èCléandre.

Si VOUS l'êtes, monsieur, ne craignez aucun mal; Mais comme enfin le mort était votre rival, Et que le prisonnier proteste d'innocence, * f

Je dois sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, aa prévôt.

Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PRÉVÔT, àCléandre.

La justice entre vous en saura bien juger. Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.

(A Dorante.)

Vous avez vu , monsieur, le coup qu'on vous impute : Voyez ce cavalier, en serait-il l'auteur?

CLÉANDRE, bas.

Il va me reconnaître. Ah Dieu ! je meurs de peur.

DORANTE, au prévôt.

Souffrez que j'examine à loisir son visage.

(Bas.)

C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage; Ce serait lâcheté , quoi qu'il puisse arriver. De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver. Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, bas.

n me connaît, je tremble.

DORANTE, au prévôt.

Ce cavalier, monsieur, n*a rien qui lui ressemble ; L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond, Le teint plus coloré , le visage plus rond , Et je le connais moins , tant plus je le contemple.

CLÉANDRE, bas.

o générosité cpai n'eut jamais d'exemple !

DORANTE

L'habit même est tout autre.

LE PRÉVÔT

Enfin , ce n'est pas lui ?

DORANTE

Non; il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVÔT, àCléandre.

Je suis ravi, monsieur, de voir votre innocence Assurée à présent par sa reconnaissance ; Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir. Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir. Adieu.

CLÉANDRE , aa prévôt.

Vous avez fait le dû de votre office.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON

DORANTE, à Cléandre.

Mon cavalier, pour vous je me fais injustice;

Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnais bien ;

Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

Monsieur. . .

DORANTE

Point de répUque, on pourrait nous entendre.

CLÉANDRE

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre, Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

DORANTE

N'est-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage De livrer au malheur ce généreux courage? J'avais entre mes mains et sa vie et sa mort, Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON

Quoi! c'est là donc, monsieur...

DORANTE

Oui, c'est là le coupable.

CLITON

L'homme à votre cheval?

DORANTE

Rien n'est si véritable.

Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus. Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE

J'ai vu sur son visage un noble caractère, Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire. Et, d'une voix connue entre les gens de cœur. M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur. J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON

Et c'est ainsi, monsieur, que l'on s'amende à Rome? Je me tiens au proverbe; oui, courez, voyagez; Je veux être guenon si jamais vous changez : Vous mentirez toujours, monsieur, sur ma parole. Croyez-moi que Poitiers est une bonne école ; Pour le bien du public je veux le publier ; Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne assurance. Mais en un tel sujet Toccasion dispense.

CLITON

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.

Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez ;

Et Ton dira de vous, pour oraison funèbre :

« C'était en menterie un auteur très-célèbre,

» Qui sut y raffiner de si digne façon,

» Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon;

» Et qui, tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque,

» Aux plus forts d'après lui put donner quinze et bisque, d

DORANTE

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe est fait, Et tu m'érigeras en cavalier parfait :

Tu ferais violence à l'humeur la plus triste. Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste ; Donne-lui cette lettre ; et moi, sans plus mentir, Avec les prisonniers j'irai me divertir.

ACTE II, SCÈNE I

LYSE

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle, Que je voudrais Taimer, si j'étais demoiselle.. Il est riche, et de plus il demeure à Paris, Où des dames, dit-on, est le vrai paradis; Et, ce qui vaut

bien mieux que toutes ces richesses, Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses. Je vous le dis encor, je m'y passerais bien ; Et si j'étais son fait, il serait fort le mien.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire. C'est un homme bien fait?

LYSE

Plus que je ne puis dire.

MÉLISSE

A sa lettre il paraît qu'il a beaucoup d'esprit; Mais, dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit?

LYSE

Pour lui faire en discours montrer son éloquence. Il lui faudrait des gens de plus de conséquence; C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE

Et que croit-il de moi?

LYSE

Ce que vous lui mandez; Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre ; Que vous l'aimez déjà.

MÉLISSE

Cela pourrait bien être.

LYSE

Sans l'avoir jamais vu ?

MÉLISSE

J'écris bien sans le voir.

Mais VOUS suivez d'un frère un absolu pouvoir. Qui, vous ayant conté par quel bonheur étrange

n s'est mis à couvert de la mort de Florange, Se sert de cette feinte, en cachant votre nom, Pour lui donner secours dedans cette prison. L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE

Je n'écrivais tantôt qu'à dessein de lui plaire. Mais, Lyse, maintenant j'ai pitié de l'ennui D'un homme si bien fait qui souffre pour autrui ; Et, par quelques motifs que je vienne d'écrire, n est de mon honneur de ne m'en pas dédire. La lettre est de ma main, elle parle d'amour : S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour. Un tel gage m'oblige à lui tenir parole : Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole. Puisqu'il a du mérite on ne m'en peut blâmer; Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'estimer. Je m'en forme en idée une image si rare. Qu'elle pourrait gagner l'âme la plus barbare ; L'amour en est le peintre, et ton rapport flatteur En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime : Si vous vous engagez, il s'engage de même , Et se forme de vous un tableau si parfait, Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait, n faut que votre amour plaisamment s'entretienne ; Il sera votre idée, et vous serez la sienne. L'alliance est mignarde; et

cette nouveauté. Surtout dans une lettre, aura grande beauté. Quand vous y souscrirez, pour Dorante ou Mélisse : « Votre très-humble idée à vous rendre service. »

Vous vous moquez, madame ; et loin d'y consentir. Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

Je ne me moque point.

ACTE II, SCÈNE î

LYSE

Et que fera, madame, Cet autre cavalier dont vous possédez Tâme, Votre amant?

MÉLISSE

Qui?

LYSE

Philiste.

MÉLISSE

Ah! ne présume pas Que son cœur soit sensible au peu que j'ai d'appas; n fait mine d'aimer, mais sa galanterie N'est qu'un amusement et qu'une raillerie.

LYSE

n est riche, et parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise;
Dans ses civilités on dirait qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me serait importune.
S'il fallait la tenir à si haute fortune.
La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage est trop grand, j'y pourrais trop gagner.
Il n'entre point chez nous , et, quand il me rencontre.
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre.
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE

Peut-être il est timide, et n'ose davantage.

MÉLISSE

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage. Il voit souvent mon frère, et ne parle de rien.

LYSE

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MÉLISSE

Comme je ne suis pas en amour des plus fines. Faute d'autre j'en souffre, et je lui rends ses mines ; Mais je commence à voir que de tels cajoleurs Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs. Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE

Je l'ai vu pour vous voir faire beaucoup de tours.

Qui l'empêche d'entrer, et me voir tous les jours? Cette façon d'agir est-elle plus polie ? Croit-il...

LYSE

Les amoureux ont chacun leur folie :

La sienne est de vous voir avec tant de respect. Qu'il passe pour superbe, et vous devient suspect ; Et la vôtre, un dégoût de cette retenue , Qui vous fait mépriser la personne connue, Pour donner votre estime, et chercher avec soin L'amour d'un inconnu, parce qu'il est de loin.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE

CLÉANDRE

Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte, Ma sœur?

MÉLISSE

Sans me connaître, il me croit l'âme atteinte, Que je l'ai vu conduire en ce triste séjour. Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour; Et Lyse, qui l'a vu, m'en dit tant de merveilles, Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE

Àh ! si tu savais tout !

ACTE II, SCÈNE II

MÉLISSE

Elle ne laisse rien ; Elle en yante l'esprit, la taille, le maintien. Le visage attrayant, et la façon modeste.

Ah ! que c'est peu de chose au prix de ce qui reste !

MÉLISSE

Que reste-t-il à dire? Un courage vaincu?

GLÉANDRE.

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu ;

C'est le cœur le plus noble, et l'âme la plus haute...

MÉLISSE

Quoi! vous voulez, mon frère, ajouter à sa faute. Percer avec ces traits un cœur qu'il a blessé. Et vous-même achever ce qu'elle

a commencé?

GLÉANDRE.

Ma sœur, à peine sais-je encor comme il se nomme. Et je sais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme. Et que ton frère enfin périrait aujourd'hui, Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.

Quoique notre partie ait été si secrète Que j'en dusse espérer une sûre retraite. Et que Florange et moi , comme je t'ai conté , Afin que ce duel ne pût être éventé, Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte Que chacun pour sortir choisît diverse porte , Que nous n'eussions ensemble été vus de huit jours , Que presque tout le monde ignorât nos amours, Et que l'occasion me fût si favorable Que je vis l'innocent saisi pour le coupable; Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer. Et que sur son cheval je sus me retirer. Comme je me montrais, afin que ma présence Donnât lieu d'en juger une entière innocence , Sur un bruit répandu que le défunt et moi D'une même beauté nous adorions la loi.

Un prévôt soupçonneux me saisit dans la rue , Me mène au prisonnier, et m'expose à sa vue. Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux : Ce cavalier me voit, m'examine des yeux. Me reconnaît, je tremble encore à te le dire ; Mais apprends sa vertu, chère sœur, et Tadmire. Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main. Devient pour me sauver à soi-même inhumain; Lui qui souffre pour moi sait mon crime et le nie , Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie, Dépeint le criminel de toute autre façon , Oblige le prévôt à sortir sans soupçon , Me promet amitié, m'assure de se taire. Voilà ce qu'il a fait; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE

L'aimer, le secourir, et tous deux avouer Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLÉANDRE

Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, était bien légitime;
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation.
Et le devoir succède à la compassion.
Nos plus puissants secours ne sont qu'ingratitude;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude ;
Sous ce même prétexte et ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants ;
Qu'il ne manque de rien ; et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance.
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.

MÉLISSE

Je vous obéirai très-ponctuellement.

SCÈNE III

MÉLISSE, LYSE

LYSE

Vous pouviez dire encor très-volontairement ;
Et la faveur du ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiste a de quoi s'appuyer;
Je n'en suis plus, madame; il n'est bon qu'à noyer;
n ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante?

MÉLISSE

Oui, tu peux te résoudre encore à te crotter.

LYSE

Quels de vos diamants me faut-il lui porter?

MÉLISSE

Mon frère va trop vite ; et sa chaleur l'emporte Jusqu'à connaître mal des gens de cette sorte. Aussi, comme son but est différent du mien, Je dois prendre un chemin fort éloigné du sien. Il est reconnaissant, et je suis amoureuse ; n a peur d'être ingrat, et je veux être heureuse. A force de présents il se croit acquitter ; Mais le redoublement ne fait que rebuter. Si le premier

oblige un homme de mérite. Le second l'importune, et le reste l'irrite; Et, passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir. C'est un accablement qu'il ne saurait souffrir.

L'amour est libéral, mais c'est avec adresse : Le prix de ses présents est en leur gentillesse; Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter. Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter. Écoute une pratique assez ingénieuse.

LYSE

Elle doit être belle, et fort mystérieuse.

MÉLISSE

Au lieu des diamants dont tu viens de parler, Avec quelques douceurs il faut le régaler, Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voie Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie : Porte-lui mon portrait, et comme sans dessein Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein ; Feins lors pour le ravoir un déplaisir extrême : S'il le rend, c'en est fait; s'il le retient, il m'aime.

LYSE

A vous dire le vrai, vous en savez beaucoup.

MÉLISSE

L'amour est un grand maître, il instruit tout d'un coup.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MÉLISSE

Viens quérir mon portrait avec des confitures : Comme pourra
Dorante en user bien ou mal, Nous résoudrons après touchant
l'original.

SCÈNE IV

PHILISTE, DORANTE, CLITON, dans la prison.

DORANTE

Voilà, mon cher ami, la véritable histoire

D'une aventure étrange et difficile à croire;

Mais puisque je vous vois, mon sort est assez doux.

PHILISTE

L'aventure est étrange, et bien digne de vous ; Et, si je n'en
voyais la fin trop véritable. J'aurais bien de la peine à la trouver
croyable : Vous me seriez suspect si vous étiez ailleurs.

CLITON

Ayez pour lui, monsieur, des sentiments meilleurs : n s'est
bien converti dans un si long voyage ; C'est tout un autre esprit
sous le même visage ;

ACTE II, SCÈNE IV

Et tout ce qu'il débite est pure vérité, S'il ne ment quelquefois par générosité. C'est le même qui prit Clarice pour Lucrèce, Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse; Et, malgré tout cela, le même toutefois, Depuis qu'il est ici n'a menti qu'une fois.

En voudrais-tu jurer?

CLITON

Oui, monsieur; et j'en jure Par le dieu des menteurs, dont il est créature ; Et, s'il vous faut encore un serment plus nouveau, Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.

PHILISTE

Laissant là ce badin, ami, je vous confesse Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse ; Cent fois en cette ville aux meilleures maisons J'en ai fait un bon conte en déguisant les noms; J'en ai ri de bon cœur, et j'en ai bien fait rire ; Et, quoi que maintenant je vous entende dire. Ma mémoire toujours me les vient présenter. Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE

Formez en ma faveur de plus saines pensées ; Ces petites humeurs sont aussitôt passées ; Et l'air du inonde change en bonnes qualités Ces teintures qu'on prend aux universités.

PHILISTE

Dès lors, à cela près, vous étiez en estime D'avoir une âme noble, et grande, et magnanime.

CLITON

Je le disais dès lors; sans cette qualité. Vous n'eussiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE

Ne te tairas-tu point?

Dis-je rien qu'il ne sache?

Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache? N'était-il pas, monsieur, avec Alcippe et vous Quand ce festin en Tair le rendit si jaloux ? Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes, Lui qui vous sépara lorsque vous vous battîtes? Ne sait-il pas encor les plus rusés détours Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

philistÈ.

Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire ; Mais, sans plus Téouter, parlons de votre affaire.

Elle me semble aisée, et j'ose me vanter Qu'assez facilement je pourrai l'emporter : Ceux dont elle dépend sont de ma connaissance. Et même à la plupart je touche de naissance ; Le mort était, d'ailleurs fort peu considéré, Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré. Sans perdre plus de temps , souffrez que j'aie apprendre Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre. Ne vous attristez point cependant en prison. On aura soin de vous comme en votre maison ; Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place, Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE

Ma joie est de vous voir, vous me l' allez ravir.

PHILISTE

Je prends congé de vous pour vous aller servir. Cliton divertira votre mélancolie.

ACTE II, SCÈNE V

Qui s'empare des cœurs avec son revenu,

Est-elle encore aimable? a-t-elle encor des charmes?

Par générosité lui rendrons-nous les armes?

DORANTE

diton, je la tiens belle, et m*ose figurer Qu'elle n*a rien en soi qu'on ne puisse adorer. Qu'en imagines-tu?

CLITON

J'en fais des conjectures Qui s'accordent fort mal avecque vos figures. Vous payer par avance, et vous cacher son nom, Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon. A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procède. Je jurerais, monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide, Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé Comme un galant commode, et fort incommode.

DORANTE

Tu parles en brutal.

CLITON

Vous en visionnaire.

Mais si je disais vrai, que prétendez-vous faire?

DORANTE

Envoyer et la dame et les amours au vent.

CLITON

Mais vous avez reçu : quiconque prend se vend.

DORANTE

Quitte pour lui jeter son argent à la tête.

Le compliment est doux, et la défaite honnête. Tout de bon à ce coup vous êtes converti ; Je le soutiens, monsieur, le proverbe a menti. Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrèce, Vous emportiez l'argent, et quittiez la maîtresse ; Mais Rome vous a fait si grand homme de bien, Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien. Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE

Tu m'embrouilles Tesprit faute de patience.

Deux ou trois jours peut-être, un peu plus , un peu moins ,

Éclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.

Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime

Viendra me rapporter sa réponse elle-même :

Vois déjà sa servante, elle revient.

CLITON

Tant pis.

Dussiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis. Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible. Sont de ma conjecture une preuve infaillible. Voyons ce qu'elle veut, et si son passe-port Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE

Veux-tu qu'à tous moments il pleuve des pistoles?

Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles?

SCÈNE VI

DORANTE, LYSE, CLITON

DORANTE, à Lyse.

Je ne t'espérais pas si soudain de retour.

LYSE

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour. De vos civilités ma maîtresse est ravie : Elle serait venue, elle en brûle d'envie ; Mais une compagnie au logis la retient : Elle viendra bientôt, et peut-être elle vient; Et je me connais mal à l'ardeur qui l'emporte, Si vous ne la voyez même avant que je sorte. Acceptez cependant quelque peu de douceurs Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs ; Les sèches sont dessous, celles-ci sont liquides.

ACTE II, SCÈNE VI

CLITON

Les amours de tantôt me semblaient plus solides. Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas : Cette inégalité ne me satisfait pas.

Nous avons le cœur bon, et, dans nos aventures, Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LYSE

Badin» qui te demande ici ton sentiment?

CLITON

Ah ! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE

Est-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?

Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?

LYSE

Non pas encor sitôt.

DORANTE

Mais te vaut-elle bien?

Parle-moi franchement, et ne déguise rien.

LYSE

A ce compte, monsieur, vous me trouvez passable?

DORANTE

Je te trouve de taille et d'esprit agréable, Tant de grâce en l'humeur et tant d'attraits aux yeux. Qu'à te dire le vrai, je ne voudrais pas mieux ; Elle me charmera, pourvu qu'elle te vaille.

LYSE

Ma maîtresse n'est pas tout à fait de ma taille. Mais elle me surpasse en esprit, en beauté. Autant et plus encor, monsieur, qu'en qualité.

DORANTE

Tu sais adroitement couler ta flatterie.

Que ce bout de ruban a de galanterie!

Je veux le dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?

LYSE

Rendez-le moi, monsieur; j'ai hâte, il s'en va nuit.

Je verrai ce que c'est.

LYSE

C'est une mignature.

DORANTE

Oh, le charmant portrait! Tadorable peinture! Elle est faite à plaisir?

LYSE

Après le naturel.

DORANTE

Je ne crois pas jamais avoir vu rien de tel.

LYSE

Ces quatre diamants dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie ;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE

Et quel est ce portrait?

LYSE

Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même?

DORANTE

Quoi! celle qui m'écrit?

Oui, celle qui vous aime; A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné; Et tu me veux flatter par cette fausse joie.

LYSE

Quand je dis vrai, monsieur, je prétends qu'on me croie. Mais je m'amuse trop, l'orfèvre est loin d'ici; Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE

Laisse-moi ce souci; Nous avons un orfèvre arrêté pour ses dettes. Qui saura tout remettre au point que tu souhaites.

ACTE II, SCÈNE VI

LYSE

Vous m'en donnez, monsieur.

DORANTE

Je te le ferai voir.

LYSE

A-t-il la main fort bonne?

DORANTE

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE

Sans mentir?

Sans mentir.

CLITON

n est trop jeune, il n'ose.

LYSE

Je voudrais bien pour vous faire ici quelque chose ; Mais vous le montrerez.

DORANTE

Non, à qui que ce soit.

LYSE

Vous me ferez chasser si quelque autre le voit.

DORANTE

Va, dors en sûreté.

LYSE

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE

Dès demain.

LYSE

Demain donc je viendrai le reprendre ; Je ne puis me résoudre à vous désobliger.

CLITON, à Dorante, puis à Lyse.

Elle se met pour vous en un très-grand danger Disons-nous rien nous deux?

LYSE

Non.

CLITON

Comme tu méprises!

LYSE

Je n'ai pas le loisir d'entendre tes sottises.

CLITON

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE

Peut-être à mon retour je saurai te guérir ; Je ne puis mieux pour l'heure : adieu.

CLITON

Tout me succède.

SCÈNE VII

DORANTE, CLITON

DORANTE

Viens, Qiton, et regarde. Est-elle vieille ou laide? Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?

CLITON

Je suis un peu moins dupe, et plus fûté que vous. C'est un leurre, monsieur, la chose est toute claire ; Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.

On amorce le monde avec de tels portraits. Pour les faire surprendre on les apporte exprès ; On s'en fâche, on fait bruit, on vpus les redemande. Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende ; Et, pour dernière adresse, une telle beauté Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité. De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie A voir l'original si loin de la copie. Mais laissons ce discours, qui peut vous ennuyer. Vous ferai-je venir l'orfèvre prisonnier?

DORANTE

Simple ! n'as-tu point vu que c'était une feinte ? Un effet de l'amour dont mon âme est atteinte?

ACTE 111, SCÈNE

CLITON

Bon ; en voici déjà de deux en même jour, Par devoir d'honnête homme, et par effet d'amour. Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres. Chacun a ses talents, et ce sont là les vôtres.

DORANTE

Tais-toi, tu m'étourdis de tes sottes raisons.

Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

SCÈNE I

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON

(L'acte se passe dans la prison.)

DORANTE

Je VOUS en prie encor, discourons d'autre chose. Et sur un tel sujet ayons la bouche close : On peut nous écouter, et vous surprendre ici ; Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi. La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue, Quoiqu'elle soit l'effet d'une première vue, Joint mon péril au vôtre, et les unit si bien Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.

N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute.

J'ai des gens là dehors qui gardent qu'on n'écoute ;

Et je puis vous parler en toute sûreté

De ce que mon malheur doit à votre bonté.

Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte.

Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,

J'avoue , et hautement, monsieur, que je le suis ;
Mais si cette amitié par Famitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également ;
Et Ton n'y trouvera que cette différence.
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnaissance.

DORANTE

N'appellez point faveur ce qui fut un devoir. Entre les gens de cœur il suffit de se voir. Par un effort secret de quelque sympathie L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie : Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est, Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

CLITON

Par exemple, voyez, aux traits de ce visage. Mille dames m'ont pris pour homme de courage ; Et sitôt que je parle , on devine à demi Que le sexe jamais ne fut mon ennemi .

CLÉANDRE

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE

C'est un vieux domestique Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique. A cause de son âge il se croit tout permis ; n se

rend familier avec tous mes amis. Mêlé partout son mot , et jamais , quoi qu'on die , Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie. Souvent il importune, et quelquefois il plaît.

CLÉANDRE

J'en voudrais connaître un de l'humeur dont il est.

CLITON

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine : Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine; Et je jurerais bien, monsieur, en bonne foi,

ACTE III, SCÈNE I

Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moi.

DORANTE

Voilà de ses bons mots les galantes surprises : Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises ; Et quand il a dessein de se mettre en crédit, Plus il y fait d'effort, moins il sait ce qu'il dit.

CLITON

On appelle cela des vers à ma louange.

Presque insensiblement nous avons pris le change. Mais revenons, monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE

Nous en pourrions parler encor quelque autre fois : Il suffit pour ce coup.

CLÉANDRE

Je ne saurais vous taire En quel heureux état se trouve votre affaire. Vous sortirez bientôt, et peut-être demain; Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main , Les amis de Philiste en ont trouvé la voie : J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie; Et je ne saurais voir sans être un peu jaloux Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous. Je cède avec regret à cet ami fidèle ; S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle ; Et vous m'obligerez, au sortir de prison , De me faire l'honneur de prendre ma maison. Je n'attends point le temps de votre délivrance. De peur qu'encore un coup Philiste me devance : Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir, Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre; Et je croirais faillir de m'en vouloir défendre.

CLÉANDRE

Je vous en reprierai quand vous pourrez sortir;

Et lors nous tacherons à vous bien divertir , Et vous faire oublier l'ennui que je tous cause.

Auriez-vous cependant besoin de quelque chose? Vous êtes voyageur, et pris par des sergents ; Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens, n en est quelques-uns...

CLITON

Les siens en sont du nombre; Us ont en le prenant pillé jusqu'à son ombre ; Et, n'était que le ciel a su le soulager, Vous le verriez encor fort net et fort léger ; Mais comme je pleurais ces tristes aventures , Nous avons reçu lettre, argent et confitures.

CLÉÂNDRE.

Et de qui?

DORANTE

Pour le dire, il faudrait deviner.

Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.

Une dame m'écrit, me flatte, me régale, Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale. Me fait force présents...

CLÉÂNDRE.

Et vous visitez?

DORANTE

Non.

CLÉÂNDRE.

Vous savez son logis?

DORANTE

Non ; pas même son nom.

Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourrait être?

CLÉÂNDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connaître.

Pour un si bon ami je n'ai point de secret. Voyez, connaissez-vous les traits de ce portrait?

CLÉÂNDRE.

Elle semble éveillée, et passablement belle ;

SCÈNE IL

DORANTE, CLITON

DORANTE

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'Ame. Sans doute il la connaît.

CLITON

C'est peut-être sa femme.

DORANTE

Sa femme?

CLITON

Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit ; Et vous venez de faire un coup de grand esprit. Voilà de vos secrets et de vos confidences.

DORANTE

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences. Mais serait-ce en effet celle que tu me dis?

Envoyez vos portraits à de tels étourdis.

Ils gardent un secret avec extrême adresse.

C'est sa femme, vous dis-je, ou du moins sa maîtresse.

Ne l'avez-vous pas vu tout changé de couleur?

DORANTE

Je l'ai vu, comme atteint d'une vive douleur, Faire de vains efforts pour cacher sa surprise. Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise. n a pris un prétexte à sortir promptement. Sans se donner loisir d'un mot de compUment.

CLITON

Qu'il fera dangereux rencontrer sa colère ! Il va tout renverser si l'on le laisse faire.

Et je VOUS tiens pour mort si sa fureur se croît; Mais surtout ses valets peuvent bien marcher droit : Malheureux le premier qui fâchera son maître ! Pour autres cent louis je ne voudrais pas l'être.

DORANTE

La chose est sans remède ; en soit ce qui pourra :

S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.

Ce n'est pas qu'après tout, Cliton» si c'est sa femme,

Je ne sache étouffer cette naissante flamme ;
Ce serait lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir Thonneur en conservant ses jours ;
D'une belle action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à sa gloire;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher,

CLITON

Et s'il est son amant?

DORANTE

Puisqu'elle me préfère, Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère; Sinon, il a du cœur, il en sait bien les lois. Et je suis résolu de défendre son choix. Tandis, pour un moment trêve de raillerie. Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(Il prend le portrait de Mélisse.)

Merveille qui m'as enchanté.

Portrait à qui je rends les armes, As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?

Hélas ! au lieu de l'espérer.

Je ne fais que me figurer Que tu te plains à cette belle.

Que tu lui dis mon procédé.

Et que je te fus infidèle Sitôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,

ACTE III, SCÈNE II

Daigne en ma faveur te contraindre :

Si j'ai pu te manquer de foi,

C'est m'imiter que de t'en plaindre.

Ta colère en me punissant

Te fait criminel d'innocent ;

Sur toi retombent les vengeances. . .

CLITON, lui ôtant le portrait.

Vous ne dites, monsieur, que des extravagances. Et parlez justement le langage des fous. Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous, Je veux vous en montrer de meilleures méthodes, Et lui faire des vœux plus courts et plus commodes.

Adorable et riche beauté, Qui joins les effets aux paroles, Merveille qui m'as enchanté Par tes douceurs et tes pistoles.

Sache un peu mieux les partager ; Et, si tu nous veux obliger A dépeindre aux races futures L'éclat de tes faits inouïs, Garde pour toi les confitures.

Et nous accable de louis.

Voilà parler en homme.

DOUANTE.

Arrête tes saillies, Ou va du moins ailleurs débiter tes folies. Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON .

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter; Je ne vous puis souffrir de dire une sottise : Par un double intérêt je prends cette franchise; L'un, vous êtes mon maître, et j'en rougis pour vous; L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.

DORANTE

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON

Ne me Tenviez point, le vôtre est assez ample; Et puisque enfin le ciel m'a voulu départir Le don d*étravaguer, comme à vous de mentir. Comme je ne mens point devant votre excellence, Ne dites à mes yeux aucune extravagance ; N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE

Tais-toi ; le ciel m'envoie un entretien plus doux : L'ambassade revient.

CLITON

Que nous apporte-t-elle?

DORANTE

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle?

CLITON

Non pas, mais le passé m'a rendu curieux;

Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux.

SCÈNE IIL

DORANTE, MÉLISSE, déguisée en servante, cachant son visage
sons

une coiffe ; CLITON, LYSE.

CLITON, àLyse.

Montre ton passe-port. Quoi ! tu viens les mains vides !

(A Dorante.)

Ainsi détruit le temps les biens les plus solides ; Et moins d'un
jour réduit tout votre heur et le mien, Des louis aux douceurs, et
des douceurs à rien.

Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE

Que veux-tu?

LYSE

Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

ACTE i;il, SCÈNE

LYSE

J'amène ici ma sœur, parce qu'il s'en va nuit. Mais vous pensez en vain chercher une défaite : Demandez-lui, monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE

Quoi ! ta maltresse sait que tu me l'as laissé?

LYSE

Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE

Elle s'en est donc mise en colère?

LYSE

Et si forte.

Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte : Si vous vous obstinez à me le retenir, Je ne sais dès ce soir, monsieur, que devenir; Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

Ecoute ; il n'est pour toi chose que je ne fisse : Si je te nuis ici, c'est avec grand regret; JBais on aura mon cœur avant que ce

portrait.

Va dire de ma part à celle qui t'envoie Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joie, Que rien n'approcherait de mon ravissement. Si je le possédais de son consentement ; Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde. Qu'il est le seul trésor qui me soit cher au monde. Et, quant à ta fortune, il est en mon pouvoir De la faire monter par delà ton espoir.

LYSE

Je ne .veux point de vous, ni de vos récompenses.

DORANTE

Tu me dédaignes trop.

LYSE

Je le dois.

CLITON

Tu l'offenses.

Mais voulez-vous, monsieur, me croire et vous venger? Rendez-lui son portrait pour la faire enrager.

LYSE

o le grand habile homme! il y connaît finesse. C'est donc ainsi, monsieur, que vous tenez promesse? Mais puisque auprès de vous j'ai si peu de crédit, Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit, Et si c'est sans raison que j'ai tant d'épouvante.

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante ;

Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroi,

Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE

N'importe, parlez-lui; du moins vous saurez d'elle Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE, à Mélisse.

Son ordre est-il si rude?

MÉLISSE

Il est assez exprès ; Mais, sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près : Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON

Comme toutes les deux jouent leurs personnages !

MÉLISSE

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait

N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.

C'est peut être après tout le dessein de madame.

Ma sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son âme;

En ces occasions il fait bon hasarder,

Et de force ou de gré je saurais le garder.

Si vous l'aimez, monsieur, croyez qu'en son courage

Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage :

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.

Puisque avant ce portrait on aura votre cœur;

Et je la trouverais d'une humeur bien étrange

Si je ne lui faisais accepter cet échange.

ACTE III, SCENE III

Je l'entreprends pour vous, et vous répondrai bien Qu'elle aimera
ce gage autant comme le sien.

DORANTE

O ciel! et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON

Ainsi font deux soldats logés chez le bonhomme : Quand Tun
veut tout tuer, l'autre rabat les coups; L'un jure comme un diable,
et l'autre file doux. Les belles, n'en déplaît à tout votre grimoire.
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MÉLISSE

Que dit cet insolent?

DORANTE

C'est un fou qui me sert.

CLITON

Vous dites que...

DORANTE, à Cliton.

Tais-toi, ta sottise me perd.

(A Mélisse.)

Je suivrai ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE

Avec sa complaisance à flatter votre envie, Dans le cœur de madame elle croit pénétrer ; Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MÉLISSE, se découvrant.

Mon front n'en rougit point ; et je veux bien qu'il voie D'oïl lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

DORANTE

Mes yeux, que vois-je? oti suis-je? êtes-vous des flatteurs? Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs. Madame, c'est ainsi que vous savez surprendre?

MÉLISSE

C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre, A voir si vous m'aimez, et savez mériter Cette parfaite amour que je vous veux porter. Ce portrait est à vous, vous l'avez su défendre,

\S% LA SRI TE DU MENTEUR.

DOUANTE.

Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE

Elle vous semble belle, à ce compte?

DORANTE

A ravir.

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE

M'y voulez-vous servir?

PHILISTE

Je suis trop maladroit pour un si noble rôle.

DORANTE

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE

Qu'une?

DORANTE

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir, Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce soir. Le concierge est à vous.

PHILISTE

C'est une affaire faite.

DORANTE

Quoi ! vous me refusez un mot que je souhaite?

PHILISTE

L'ordre, tout au contraire, en est déjà donné. Et votre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.

Comme je vous quittais avec peine à vous croire. Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire : Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas; Us vous ont vu courir, tomber le mort à bas. L'autre vous démonter, et fuir en diligence : Ils ont vu tout cela de sur une éminence. Et n'ont connu personne, étant trop éloignés. Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés, Et plus tôt de beaucoup que je n'osais prétendre.

ACTE m, SCÈNE V

Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre ;

Si bien que, sans chercher d'autre éclaircissement,

Vos juges m'ont promis votre élargissement.

Mais, quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,

Il faudra caution, et je serai la vôtre :

Ce sont formalités que pour vous dégager

Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger;

Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.

Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble :

Dans un moment ou deux vous y pourrez venir;

Nous aurons tout loisir de nous entretenir,

Et vous prendrez le temps de voir votre lingère.

Us m'ont dit toutefois qu'il serait nécessaire

De coucher pour la forme un moment en prison.

Et m'en ont sur-le-champ rendu quelque raison ;

Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières.

Que j'en perds aussitôt les plus belles lumières.

Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai ;

C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sai.

Que ne vous dois-je point pour de si bons offices !

PHILISTE

Ami , ce ne sont là que de petits services ; Je voudrais pouvoir mieux , tout me serait fort doux. Je vais Rhercher du monde à souper avec vous. Adieu : je vous attends au plus tard dans une heure.

SCÈNE V

DORANTE, CLITON

DORANTE

Tu ne dis mot, Qiton.

CLITON

Elle est belle , ou je meure.

DORANTE

Elle te semble belle?

CLITON

Et si parfaitement Que j'en suis même encor dans le ravissement. Encor dans mon esprit je la vois , et Fadmirer, Et je n'ai su depuis trouver le mot à dire.

DORANTE

Je suis ravi de voir que mon élection Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON

Ah ! plutôt à Dieu , monsieur, que ce fût la servante ! Vous verriez comme quoi je la trouve charmante , Et comme pour Taimer je ferais le mutin.

Admire en cet amour la force du destin.

CLITON

J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire, Qui change en un moment cette dame en lingère.

DORANTE. I

C'était nécessité dans cette occasion.

De crainte que Philiste eût quelque vision,

S'en formât quelque idée, et la pût reconnaître.

CLITON

Cette métamorphose est de vos coups de maître ; Je n'en parlerai plus, monsieur, que cette fois : • Mais en un demi-jour comptez déjà pour trois. Un coupable honnête homme, un portrait, une dame, A son premier métier rendent soudain votre âme ; Et vous savez mentir par générosité.

Par adresse d'amour, et par nécessité.

Quelle conversion!

DORANTE

Tu fais bien le sévère.

CLITON

Non, non, à l'avenir je fais vœu de me taire; J'aurais trop à compter.

ACTE IV, SCÈNE I

Conserver un secret, Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret; L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON

Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose. Croyez-moi, vous mourrez, monsieur, dans votre peau. Et vous mériterez cet illustre tombeau , Cette digne oraison que naguère j'ai faite : Vous vous en souvenez sans que je la répète.

DORANTE

Pour de pareils sujets peut-on s'en garantir?

Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir?

L'occasion convie , aide , engage , dispense ;

Et pour servir un autre on ment sans qu'on y pense.

CLITON

Si vous m'y surprenez , étrillez-y-moi bien.

DORANTE

Allons trouver Philiste , et ne jurons de rien.

SCÈNE L

MÉLISSE, LYSE

MÉLISSE

J'en tremble encor de peur, et n'en suis pas remise,

Aussi bien comme vous je pensais être prise.

MÉLISSE

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder. Voyez ce qu'en ces lieux il venait demander.

S'il est heure si tard de faire une visite.

LYSE

Un ami véritable à toute heure s'acquitte ;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit;
Et, depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire :
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa présence où l'on la veut le moins !

MÉLISSE

Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue!

LYSE

H vous aurait donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE

Quel bruit et quel éclat n'eût point fait son courroux!

LYSE

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.

Un homme un peu content et qui s'en fait accroire. Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire, Et, surpris qu'il en est en telle occasion. Toute sa vanité tourne en confusion.

Quand il a de l'esprit, il sait rendre le change. Loin de s'en émouvoir, en raillant il se venge, Affecte des mépris, comme pour reprocher Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher; Tant qu'il peut, il témoigne une âme indifférente. Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vu Dorante, Et fort adroitement je vous ai mise en jeu.

MÉLISSE

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LYSE

Eh bien! mais que vous semble encor du personnage? Vous en ai-je trop dit?

MÉLISSE

J'en ai vu davantage.

ACTE IV, SCÈNE I

LYSE

AYez-YOus du regret d'aYoir trop hasardé?

MÉLISSE

Je n'ai qu'un déplaisir, d'aYoir si peu tardé.

LYSE

Vous Taimez?

MÉLISSE

Je Fadore

Et croyez qu'il vous aime?

MÉLISSE

Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extrême.

LYSE

Une première Yue, un moment d'entretien, Vous fait ainsi tout croire, et ne douter de rien !

MÉLISSE

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,

Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :

Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir.

Sème l'intelligence avant que de se voir;

Il prépare si bien l'amant et la maîtresse.

Que leur âme "au seul nom s'émeut et s'intéresse.

On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;

Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;

Et, sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,

La foi semble courir au-devant des paroles ;
La lahgue en peu de mots en explique beaucoup ;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent.
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE

Si, comme dit Sylvandre, une âme en se formant, Ou descendant du ciel, prend d'un autre l'aimant, La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée.

MÉLISSE

Quoi ! tu Us les romans?

LYSE

Je puis bien lire Astrée; Je suis de son village, et j'ai de bons garants Qu'elle et son Céladon étaient de mes parents.

MÉLISSE

Quelle preuve en as-tu?

LYSE

Ce vieux saule, madame, Où chacun d'eux cachait ses lettres et sa flamme. Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin. Du pré de mon grand-père il fait encor le coin ; Et Ton m'a dit que c'est un infailible signe Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne. Vous ne m'en croyez pas?

MÉLISSE

De vrai, c'est un grand point.

LYSE

Aurais-je tant d'esprit, si cela n'était point? D'où viendrait cette adresse à faire vos messages, À jouer avec vous de si bons personnages. Ce trésor de lumière et de vivacité.

Que d'un sang amoureux que j'ai d'eux hérité?

MÉLISSE

Tu le disais tantôt, chacun a sa folie ;

Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

ACTE IV, SCÈNE II

CLÉANDRE

Un coup dont tu seras ravie.

MÉLISSE

Qu'à cette lâcheté je puisse consentir!

CLÉANDRE

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MÉLISSE

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte ; Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE

Tu semblés t'en fâcher!

MÉLISSE

Je m'en fâche pour vous.

D'un mot il peut vous perdre, et je crains son courroux.

n est trop généreux; et d'ailleurs la querelle.

Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.

Écoute. Nous parlions des dames de Lyon;

Elles sont assez mal en son opinion :

n confesse de vrai qu'il a peu vu la ville.

Mais il se l'imagine en beautés fort stérile,

Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux

La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.

Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;

Mais, à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre :

Et, comme il ne le peut étant dans la prison,

J'ai cru par un portrait le mettre à la raison :

Et, sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,

Je ne veux que le tien pour le faire dédire.

Me le dénieras-tu, ma sœur, pour un moment?

MÉLISSE

Vous me jouez, mon frère, assez accortement ; La quereUe est adroite, et bien imaginée.

CLÉANDRE

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

S'il &ut ruser ici, j'en sais autant que vous, Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups. Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire ; Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE

Eh bien! je viens de voir ton portrait en ses mains.

MÉLISSE

Et c'est ce qui vous fâche?

CLÉANDRE

Et c'est dont je me plains.

MÉLISSE

J'ai cru vous obliger, et l'ai fait pour vous plaire : Votre ordre était exprès.

CLÉANDRE

Quoi ! je te l'ai fait faire?

MÉLISSE

Ne m'avez-vous pas dit : « Sous ces déguisements » Ajoute à ton argent perles et diamants? » Ce sont vos propres mots, et vous en êtes cause.

CLÉANDRE

Eh quoi! de ce portrait disent-ils quelque chose?

MÉLISSE

Puisqu'il est enrichi de quatre diamants, N'est-ce pas obéir à vos commandements?

CLÉANDRE

C'est fort bien expliquer le sens de mes prières. Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulières : Qui donne le portrait promet l'original.

MÉLISSE

C'est encore votre ordre, ou je m'y connais mal.

Ne m'avez-vous pas dit : « Prends souci de me plaire,

» Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère? »

Puisque vous lui devez et la vie et l'honneur.

Pour vous en revancher dois-je moins que mon cœur?

Et doutez-vous encore à quel point je vous aime,

ACTE IV. SCÈNE III

Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?

CLÉANDRE

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur. Vous donnez à mon ordre une étrange couleur, Et prenez un grand soin de bien payer mes dettes : Non que mes volontés en soient mal satisfaites ; Loin d'éteindre ce feu, je voudrais Tallumer, Qu'il eût de quoi vous plaire, et voulût vous aimer. Je tiendrais à bonheur de l'avoir pour beau-frère ; J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire ; Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison Je viens de l'obliger à prendre la maison. Afin que l'entretien produise quelques flammes Qui forment doucement l'union de vos Ames. Mais vous savez trouver des chemins plus aisés ; Sans savoir s'il vous plaît, ni si vous lui plaisez, Vous pensez l'engager en lui donnant ces gages, Et lui donnez sur vous de trop grands avantages.

Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez. Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez. Si quelque aversion vous prend pour son visage. Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage, Et que de ce portrait, donné légèrement, n érige un trophée à quelque objet charmant?

MÉLISSE

Sans l'avoir jamais vu je connais son courage : Qu'importe après cela quel en soit le visage? Tout le reste m'en plaît; si le cœur en est haut. Et si l'Ame est parfaite, il n'a point de défaut. Ajoutez que vous-même, après votre aventure, Ne m'en avez pas fait une laide peinture ; Et, comme vous devez vous y connaître

mieux, Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux. N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère; Et si ces faibles traits n'ont point de quoi lui plaire, S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien :

Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLÉANDRE

Quoi qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenue Alors qu'à tous moments vous serez à sa vue. Votre amour me ravit, je veux le couronner ; Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner. D sortira demain, n'en soyez point en peine. Adieu : je vais une heure entretenir Glimène.

SCÈNE III

MÉLISSE, LYSE

LYSE

Vous en voilà défaite et quitte à bon marché. * Encore est-il traitable alors qu'il est fâché. Sa colère a pour vous une douce méthode, Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MÉLISSE

Aussi qu'ai-je commis pour en donner sujet? Me ranger à son choix sans savoir son projet. Deviner sa pensée, obéir par avance, Sont-ce, Lyse, envers lui des crimes d'importance?

LYSE

Obéir par avance est un jeu délicat
Dont tout autre que lui ferait un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre Ame
Avec un grand secret ménage votre flamme :
Devait-il exposer ce portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.

MÉLISSE

Il n'est que curieux.

Et ne montrerait pas si grande impatience S'il me considérait
avec indifférence; Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami.

LYSE

Mais un homme qu'à peine il connaît à demi?

ACTE IV, SCÈNE IV. 49tt

MÉLISSE

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre Tout ce' que
d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE

L'amour excuse tout dans un cœur enflammé, Et tout crime
est léger dont l'auteur est aimé. Je serais plus sévère, et tiens qu'à

juste titre Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

Ne querellons personne; et, puisque tout va bien. De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE

Que vous avez de peur que le marché n'échappe !

MÉLISSÈ.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape? Je possède son cœur, je ne veux rien de plus, Et je perdrais le temps en débats superflus. Quelquefois en amour trop de finesse abuse. S'excusera-t-il mieux que mon feu ne l'excuse? Allons, allons l'attendre; et, sans en murmurer, Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.

LYSE

Vous ferez-vous connaître?

MÉLISSE

Oui, s'il sait de mon frère Ce que jusqu'à présent j'avais voulu lui taire; Sinon, quand il viendra prendre son logement, U se verra surpris plus agréablement.

DORANTE, PHI LISTE. CLITON

DORANTE

Me reconduire encor! cette cérémonie D'entre les vrais amis
devrait être bannie.

• PHILISTE

Jusques en Bellecour je vous ai reconduit, Pour voir une maîtresse en faveur de la nuit. Le temps est assez doux , et je la vois paraître En de semblables nuits souvent à la fenêtre : J'attendrai le hasard un moment en ce lieu, Et vous laissez aller voir votre lingère. Adieu.

DORAINRE.

Que je vous laisse ici, de nuit, sans compagnie !

PHILISTE

C'est faire à votre tour trop de cérémonie. Peut-être qu'à Paris j'aurais besoin de vous ; Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filous.

DORANTE

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître; Vous pouvez en avoir, et ne les pas connaître : Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets ; Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets J'ai du loisir assez.

PHILISTE

Si l'heure ne vous presse.

Vous saurez mon secret touchant cette maîtresse ; Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON , bas.

Tout se prépare mal, à cet échantillon.

DORANTE

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige?

PHILISTE

Justement.

DORANTE

Elle est belle?

PHILISTE

Assez.

Et VOUS oblige?

ACTE IV, SCÈNE V

PHILISTE.

Je ne saurais encor, s'il faut tout avouer,

Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer;

Son accueil n'est pour moi ni trop doux, ni trop rude ;

Il est et sans faveur, et sans ingratitude.

Et je la vois toujours dedans un certain point

Qui ne me chasse pas et ne l'engage point.

Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE

J'avance ; approchez-vous, mais sans suivre mes pas. Et prenez un détour qui ne vous montre pas : Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle. Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle.

DORANTE, parlant à Cliton, après que Philiste s'est éloigné.

Que me vient-il de dire? et qu'est-ce que je voi? Cliton, sans doute il aime en même lieu que moi. o ciel ! que mon bonheur est de peu de durée I

CLITON

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,

Vous pouvez disputer avec votre valet

A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE

Que de confusion et de trouble en mon âme !

CLITON

Allez prêter l'oreille aux discours de la dame; Au bruit que je ferai prenez bien votre temps, Et nous lui donnerons de jolis passe-temps.

(Dorante va auprès de Philiste.)

SCÈNE V

MÉLISSE, LYSE, à la fenêtre; PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE

Est-ce vous?

PHILISTE

Oui, madame.

MÉLISSE

Ah ! que j'en suis ravie !

Que mon sort cette nuit devient digne d'envie ! Certes, je n'osais plus espérer ce bonheur.

PHILISTE

Manquerais-je à venir où j'ai laissé mon cœur?

Qu'ainsi je sois aimée ! et que de vous j'obtienne Une amour si parfaite et pareille à la mienne!

PHILISTE

Ah ! s'il en est besoin, j'en jure, et par vos yeux.

MÉLISSE

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux ; Et, sans autre serment, cette seule visite M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON

A l'aide!

MÉLISSE

J'ois du bruit.

CLITON

A la force ! au secours!

PHILISTE

C'est quelqu'un qu'on maltraite; excusez si j'y cours. Madame, je reviens.

CLITON , s'éloignant toujours derrière le théâtre.

On m'égorge, on me tue.

Au meurtre !

PHILISTE

Il est déjà dans la prochaine rue.

DORANTE

C'est Cliton ; retournez, il suffira de moi.

Je ne vous quitte point; allons.

(Ils sortent tous deux.)

DORANTE, MÉLISSE, LYSE

DORANTE

Madame, ce n'est rien :

Des marauds, dont le vin embrouillait la cervelle. Vidaient à coups de poing une vieille querelle , Ils étaient trois contre un, et le pauvre battu A crier de la sorte exerçait sa vertu.

(Bas.)

Si Cliton m'entendait, il compterait pour quatre.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre?

DORANTE

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE

Je mourais de frayeur, vous y voyant aller.

DORANTE

Que Philiste est heureux! qu'il doit aimer la vie !

MÉLISSE

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE

Vous lui parliez naguère en termes assez doux.

MÉLISSE

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme? Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme, Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égalers?

MÉLISSE

J'ai tenu ce discours, mais j'ai cru vous parler. N'êtes-vous pas Dorante?

DORANTE

Oui, je le suis, madame, Le malheureux témoin de votre peu de flamme. Ce qu'un moment fit naître, un autre l'a détruit ; Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.

MÉLISSE

L'erreur n'est pas un crime ; et votre aimable idée, Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée. Que dans ce cher objet le sien s'est confondu , Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu ; En sa place tout autre eût passé pour vous-même : Vous verrez par la suite à quel point je vous aime. Pardonnez cependant à mes esprits déçus; Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçus; Ou si, manque d'amour, votre soupçon persiste...

DORANTE

N'en parlons plus, de grâce, et parlons de Philiste; Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.

MÉLISSE

Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert; N'en craignez rien. Adieu, j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE

Où voulez- vous demain que je vous entretienne? Je dois être élargi.

MÉLISSE

Je VOUS ferai savoir Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

ACTE IV, SCÈNE VIL

DORANTE

Et qui vous peut sitôt apprendre ces nouvelles?

MÉLISSE

Et ne savez-vous pas que Tamour a des ailes?

Vous avez habitude avec ce cavalier?

MÉLISSE

Non , je sais tout cela d'un esprit familier. Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste, Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.

DORANTE , seul.

Comme elle est ma maîtresse , elle m*a fait leçon , Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon. Lorsque je crains Qéandre, un ami me traverse ; Mais nous avons bien fait de rompre le commerce. Je crois l'entendre.

DORANTE, PHILISTE, CLITON

PHILISTE

Ami, VOUS m'avez tôt quitté!

DORANTE

Sachant fort peu la ville , et dans l'obscurité , En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue ; Et, m' étant égaré dès la première rue. Comme je sais un peu ce que c'est que l'amour, J'ai cru qu'il vous fallait attendre en Bellecour; Mais je n'ai plus trouvé personne à la fenêtre. Dites-moi cependant, qui massacrait ce traître? Qui le faisait crier?

PHILISTE

A quelque mille pas.

Je l'ai rencontré seul tombé sur des plâtras.

DORANTE

Maraud, ne criais-tu que pour nous mettre en peine?

ôOi LÀ SUITE DU MENTEUR.

CLITON

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine. Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais, Et leur donne souvent de dangereux paquets. Deux coquins , me trouvant tantôt en sentinelle , Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle; Et sitôt qu'ils ont vu mon habit rouge et vert...

DORANTE

Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert, Connalt-on les couleurs? tu donnes une bourde.

CLITON

Ils portaient sous le bras une lanterne sourde. C'était fait de ma vie , ils me traînaient à F eau ; Mais, sentant du secours, ils ont craint pour leur peau. Et, jouant des talons tous deux en gens habiles, Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles, Chargé de tant de coups et de poing et de pied , Que je crois tout au moins en être estropié. Puissé-je voir bientôt la canaille noyée !

PHILISTE

Si j'eusse pu les joindre, ils me l'eussent payée L'heureuse occasion dont je n'ai pu jouir. Et que cette sottise a fait évanouir.

Vous en êtes témoin, cette belle adorable Ne me pourrait jamais être plus favorable ; Jamais je n'en reçus d'accueil si gracieux : Mais j'ai bientôt perdu ces moments précieux.

Adieu. Je prendrai soin demain de votre affaire, n est saison pour vous de voir votre lingère. Puissiez-vous recevoir dans ce doux entreti^n Un plaisir plus solide et plus long que le mien !

CL₁ToN

J'entends à demi-mot, et ne m'en puis dédire. J'ai gagné votre mal.

DORANTE

Eh bien ! l'occasion?

CLITON

Elle lait le menteur, ainsi que le larron : Mais si j'en ai donné ,
c'est pour votre service.

DORANTE

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON

Si je ne fusse chu, je l'eusse mené loin :

Mais surtout j'ai trouvé la lanterne au besoin ;

Et, sans ce prompt secours, votre feinte importune

M'eût bien embarrassé de votre nuit sans lune.

Sachez une autre fois que ces difficultés

Ne se proposent point qu'entre gens concertés.

DORANTE

Pour le mieux éblouir je faisais le sévère.

C'était un jeu tout propre à gâter le mystère. Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait?

DORANTE

Autant conune on peut l'être.

CLITOK.

En efTet?

DORANTE

En effet.

CLITON

Et Philiste?

DORANTE

Il se tient comblé d'heur et de gloire. Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire ; On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.

Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce : Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtresse ; Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous Sans faire une jalouse , ou devenir jaloux.

DORANTE

Je n'ai pas lieu de l'être, et n'en sors pas fort triste.

CLITON

Vous pourrez maintenant savoir tout de Philiste.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter : Tout est perdu pour moi s'il me va tout conter. De quel front oserais-je , après sa confidence , Souffrir que mon amour se mît en évidence? Après les soins qu'il prend de rompre ma prison, Aimer en même lieu semble une trahison. Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse , Je rougis en secret de servir sa maîtresse , Et crois devoir du moins ignorer son amour Jusqu'à ce que le mien ait pu paraître au jour. Déclaré le premier, je l'oblige à se taire ; Ou , si de cette flamme il ne se peut défaire , n ne peut refuser de s'en remettre au choix De celle dont tous deux nous adorons les lois.

CLITON.

Quand il vous préviendra , vous pouvez le défendre Aussi bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE

Contre Cléandre et lui je n'ai pas même droit ; Je dois autant à l'un comme l'autre me doit; Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude, Pouvant être suspect de quelque ingratitude. Allons nous reposer ; la nuit et le sommeil Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

LYSE, CLITON

CLITON

Nous Yoici bien logés, Lyse; et, sans raillerie, Je ne souhaitais pas meilleure hôtellerie. Enfin nous Yoyons clair à ce que nous faisons, Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LYSE

Tes raisons? c'est-à-dire autant d*extraYagances.

CLITON

Tu me connais déjà !

LYSE

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON

J'en débite beaucoup.

LYSE

Tu sais les prodiguer.

CLITON

Mais sais-tu que Tamour me fait extraYaguer?

LYSE

En tiens-tu donc pour moi?

CLFTON.

J'en tiens, je le confesse.

LYSE

Autant comme ton maître en tient pour ma maltresse?

CLITON

Non» pas encor si fort, mais dès ce même instant

n ne tiendra qu'à toi que je n'en tiennne autant : Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE

Si son flme est en feu, la mienne est enflammée ; Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON

Tu manques, à vrai dire, encore au principal.

LYSE

Ton secret est obscur.

CLITON

Tu ne veux pas l'entendre :

Vois quelle est sa méthode, et tâche de la prendre. Ses attraits tout-puissants ont des avant-coureurs Encor plus souverains à lui gagner les cœurs : Mon maître se rendit à ton premier message. Ce n'est pas qu'en effet je n'aimte ton visage ; Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains; Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies. Il voit en l'autre objet des grâces infinies : Pourrais-tu te résoudre à m'attaquer ainsi î

LYSE

J'en voudrais être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON

Ecoute ; je n'ai pas une âme intéressée. Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.

Aimons-nous but à but, sans soupçons, sans rigueur; Donnons âme pour âme, et rendons cœur pour cœur.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON

Donc, sans plus de langage, Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE

Pour l'âme et pour le cœur, tant que tu le voudras ; Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas :

ACTE V, SCÈNE I

Un amour délicat hait ces faveurs grossières, Et je t'ai bien donné des preuves plus entières. Pourquoi me demander des gages superflus? Ayant TAmé et le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON

J'ai le goût fort grossier en matière de flamme ; Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'âme ; Mais je ne sais pas

moins qu'on a fort peu de fruit Et de l'Ame et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE

Eh quoi! pauvre ignorant, ne sais-tu pas encore Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore, Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut. De quoi me guériraient ces gages invisibles? Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles; Autrement, marché nul.

LYSE

Ne désespère point; Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point , Peut-être avec le temps nous pourrons nous connaître. Apprends-moi cependant qu'est devenu ton maître.

CLITON

Il est avec Philiste allé remercier

Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE

Je crois qu'il est ravi de voir que sa maîtresse Est la sœur de Cléandre, et devient son hôtesse?

CLITON

Il a raison de l'être, et de tout espérer.

LYSE

Avec toute assurance il peut se déclarer ; Autant comme la sœur le frère le souhaite ; Et s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON

Ne doute point s'il Taime après qu'il meurt d'amour.

LYSE

n seml)l6 toutefois fort triste à son retour.

SCÈNE IL

DORANTE, CLITON, LYSE

DORANTE

Tout est perdu, Cliton ; il faut ployer bagage.

CLITON

Je fais ici, monsieur, l'amour de bon courage ; Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

N'en parlons plus.

CLITON

Entrez, vous-dis-je, on vous attend.

DORANTE

Que m'importe?

CLITON

On vous aime.

DORANTE

Hélas !

CLITON

On vous adore.

DORANTE

Je le sais.

CLITON

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore?

DORANTE

Que je te trouve heureux !

CLITON

Le destin m'est si doux Que vous avez sujet d'en être fort jaloux : Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles, J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.

ACTE V, SCÈNE III

L'avantage est fort rare, et me rend fort heureux.

DORANTE

n faut partir, te dis-je.

CLÏTON.

Oui, dans un an ou deux.

DORANTE

Sans tarder un moment.

LYSE

L'amour trouve des charmes A donner quelquefois de pareilles
alarmes.

DORANTE

Lyse, c'est tout de bon.

LYSE

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE

Ta maîtresse survient; il faut lui dire adieu. Puisse en ses
beUes mains ma douleur immortelle Laisser toute mon àme en
prenant congé d'elle!

DORANTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON

MÉLISSE

Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur, Je viens savoir de vous mon crime, ou mon malheur; Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède ; Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède ; Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier. Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE

De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MÉLISSE

A ses injustes lois que faut-il que j'impute?

DORANTE

Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE

Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper?

DORANTE

Votre amour le fait naître, et vos yeux le redoublent.

MÉLISSE

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent, Mon amour avec vous saura les partager.

DORANTE

Àh ! vous les aigrissez, les voulant soulager ! Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite. Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MÉLISSE

Vous me quittez! ô ciel ! Mais, Lyse, soutenez; Je sens manquer la force à mes sens étonnés.

DORANTE

Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte ; Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte. Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs. On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes, On redouble ma flamme, on redouble mes peines ; Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser Me donnent seulement plus de fers à briser.

MÉLISSE

Donc à m'abandonner votre âme est résolue?

DORANTE

Je cède à la rigueur d'une force absolue.

MÉLISSE

Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE

Traitez-moi de volage, et me laissez partir ; Vous me serez plus douce eïï m'étant plus cruelle. Je ne pars toutefois que pour

être fidèle ; A quelques lois par là qu'il me faille obéir. Je m'en ré-
volterais, si je pouvais trahir. Sachez-en le sujet; et peut-être,
madame,

ACTE y, SCÈNE III

Que vous-même avouerez, en lisant dans mon Ame, Qu'il faut
plaindre Dorante au lieu de l'accuser ; Que plus il quitte en vous,
plus il est à priser, Et que tant de faveurs dessus lui répandues
Sur un indigne objet ne sont pas descendues.

Je ne vous redis point combien il m'était doux De vous
connaître enfin, et de loger chez vous, Ni comme avec transport
je vous ai rencontrée : Par cette porte, hélas ! mes maux ont pris
entrée, Par ce dernier bonheur mon bonheur s'est détruit ; Ce fu-
neste départ en est l'unique fruit. Et ma bonne fortune, à moi-
même contraire. Me fait perdre la sœur par la faveur du frère.

Le cœur enflé d'amour et de ravissement. J'allais rendre à Phi-
liste un mot de compliment ; Mais lui tout aussitôt, sans le vou-
loir entendre : c(Cher ami, m'a-t-il dit, vous logez chez Qéandre,
» Vous aurez vu sa sœur, je l'aime, et vous pouvez » Me rendre
beaucoup plus que vous ne me devez : » En faveur de mes feux
parlez à cette beUe ; » Et comme mon amour a peu d'accès chez
elle, » Faites l'occasion quand je vous irai voir. » A ces mots j'ai
frémi sous l'horreur du devoir. Par ce que je lui dois, jugez de ma
misère ; Voyez ce que je puis, et ce que je dois faire. Ce cœur qui
le trahit, s'il vous aime aujourd'hui. Ne vous trahit pas moins s'il
vous parle pour lui : Ainsi, pour n'offenser son amour ni le vôtre.
Ainsi, pour n'être ingrat ni vers l'un ni vers l'autre, J'ôte de votre

vue un amant malheureux, Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux : Lui, puisque à son amour j'oppose ma présence , Vous, puisqu'eh sa faveur je m'impose silence.

MÉLISSE

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez? Ou plutôt c'est PhiUste à qui vous me donnez?

Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,

M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fAche ?

Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,

Qu'en ces occasions conserver un secret !

n fallait découvrir... Mais, simple ! je m'abuse ;

Un amour si léger eût mal servi d'excuse ;

Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air ;

Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler :

La garde en importune, et la perte en console ;

Et pour le retenir, c'est trop qu'une parole.

DORANTE

Quelle excuse, madame ! et quel remerctment !

Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,

Allumé d'un coup d'œil? car lui dire autre chose,

Lui conter de vos feux la véritable cause.

Que je vous sauve un frère, et qu'il me doit le jour,
Que la reconnaissance a produit votre amour.
C'était mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'était trahir ce frère en voulant vous défendre.
C'était me repentir de l'avoir conservé.
C'était l'assassiner après l'avoir sauvé ;
C'était désavouer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence.
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE

Hélas I tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, et ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups ;
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous :
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles ;
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servais que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style ;

Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.

ACTE IV, SCÈNE T

Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE

Puisse à Tos yeux M'écraser à Tinstant la colère des cieux, Si j'adore autre objet que celui de Mélisse, Si je conçois des vœux que pour votre service, Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer. Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer ! Oui, madame, souffrez que cette amour persiste Tant que l'hymen engage ou MéUsse, ou Philiste ; Jusque-là les douceurs de votre souvenir Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir : J'en jure par vous-même, et ne suis point capable D'un serment ni plus saint ni plus inviolable. Mais j'offense Philiste avec un tel serment; Pour guérir vos soupçons je nuis à votre amant. J'effacerai ce crime avec cette prière : Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frère, Vous ne devez pas moins au généreux secours Dont tient le jour celui qui conserva ses jours. Aimez en ma faveur un ami qui vous aime, Et possédez Dorante en un autre lui-même.

Adieu. Ck)ntre vos yeux c'est assez combattu ; Je sens à leurs regards chanceler ma vertu ; Et, dans le triste état où mon âme est réduite. Pour sauver mon honneur, je n'ai plus que la fuite.

DORANTE, PHILISTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON

PmLISTE.

Ami , je vous rencontre assez heureusement. Vous sortiez?

DORANTE

Oui , je sors, ami, pour un moment.

Entrez, Mélisse est seule, et je pourrais vous nuire.

PHILISTE

Ne m'échappez donc point avant que m'introduire ; Après, sur le discours vous prendrez votre temps ; Et nous serons ainsi Fun et l'autre contents . Vous me semblez troublé !

DORANTE

J'ai bien raison de Têtre.

Adieu.

PHILISTE

Vous soupirez et voulez disparaître !

De Mélisse ou de vous je saurai vos malheurs. Madame, puis-je... o ciel! elle-même est en pleurs! Je ne vois des deux parts que des sujets d'alarmes. D'où viennent ses soupirs? et d'où naissent vos larmes ? Quel accident vous fâche, et le fait retirer? Qu'ai-je à craindre pour vous ou qu'ai-je à déplorer ?

MÉLISSE

Philiste, il est tout vrai... Mais retenez Dorante, Sa présence au secret est la plus importante.

DORANTE

Vous me perdez , madame.

MÉLISSE

Il faut tout hasarder Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE

Cléandre entre.

MÉLISSE

Le ciel à propos nous l'envoie.

ACTE V, SCÈNE V

(à Philiste.)

Vous m'aimez : je Tai su de votre propre bouche ,

Je Tai su de Dorante, et votre amour me touche ,

Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,

Assez pour vous donner un fidèle conseil.

Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate;

J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flatte.

J'aime, et je suis aimée, et mon frère y consent;

Mon choix est aussi beau que mon amour puissant.

Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frère.

C'est Dorante, en un mot, qui seul a pu me plaire.

Ne me demandez point ni quelle occasion.

Ni quel temps entre nous a fait cette union ;

S'il la faut appeler ou surprise, ou constance ;

Je ne vous en puis dire aucune circonstance :

Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui

L'estime et l'aime assez pour le loger chez lui,

Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose

Le change et le tombeau pour une même chose.

Lorsque notre destin nous semblait le plus doux.

Vous l'avez obligé de me parler pour vous ;

Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place :

Jugez par ce discours quel malheur nous menace.

Voilà cet accident qui le fait retirer:

Voilà ce qui le trouble, et qui me fait pleurer ;

Voilà ce que je crains ; et voilà les alarmes

D'où viennent ses soupirs, et d'où naissent mes larmes.

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier. Sur ma parole encor vous êtes prisonnier; Votre liberté n'est qu'une prison plus large; Et je réponds de vous s'il survient quelque charge. Vous partez cependant, et sans m'en avertir! Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE

Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie

Plus digne de pitié qu'elle n'était d'envie ; Mais, après le bonheur que je vous ai cédé , Je méritais peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre. Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre, Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux. Lorsque vous me jugez moins généreux que vous ! Vous pouvez me céder un objet qui vous aime ; Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même. Pour vous en céder un à qui l'amour me rend Sinon trop malvoulu, du moins indifférent. Si vous avez pu naître et noble et magnanime, Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime : Malgré notre amitié, je m'en dois ressentir. Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

GLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris son trop de déférence. Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance Qu'un ami si parfait, que vous osez blâmer. Vous aime plus que lui, sans vous moins estimer. Si pour lui votre foi sert aux juges d'otage. Permettez qu'auprès

d'eux la mienne la dégage, Et, sortant du péril d'en être inquiété , Remettez-lui, monsieur, toute sa Uberty ; Ou, si mon mauvais sort vous rend inexorable. Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable : C'est moi qui me sus hier sauver sur son cheval. Après avoir donné la mort à mon rival ; Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène, Et Dorante sans vous se fût tiré de peine. Si devant le prévôt son cœur trop généreux N'eût voulu méconnaître un homme malheureux.

'^^ PHILISTE

Je ne demande plus quel secret a pu faire Et l'amour de la sœur, et l'amitié du frère ;

que j'ai vu des stances présentées à une maltresse, qu'elle Tentait d'une haute excellence, bien qu'elles fassent très-médiocres ; et cela devenait ridicule. Mélisse loue ici la lettre que Dorante lui a écrite ; et comme elle ne la lit point, l'auteur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette pièce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du Marais la remit sur le théâtre avec un succès plus heureux ; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en est chargée. Le contraire est arrivé de Théodore^ que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrâce, mais que celles des provinces y ont (qui assez passablement réussir.

TABLE

Page».

YiB de Coraëille , par FoDtenelle i

SupplÉUBin à la Vie de Coraëlle 13

Lb Cid, tragédie 19

Examen da Cid 88

Horace , tragédie 94

Examen d'Horace 154

CiNNA, ou la Clémence d'Aaguste, tragédie 158

Examen de Cinna 218

POLTEUCTBy martyr, tragédie chrétienne 220

Examen de Polyeucte 288

Pompée, tragédie 292

Examen de Pompée 353

Lb Menteur, comédie 356

La Suite du Menteur, comédie 436

Examen du Menteur 518

Examen de. la Suite du Menteur 520

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsdoeuvredupoocorngoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.